Nos 25-26 JANVIER-JUIN 1931

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono : ..... esiste *la latinità*

TOME VII

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTIQUE ROMANE



PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1931

SOMMAIRE

Les prochains numéros contiendront :

A. ALONSO, Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) (*Conclusión*). — C. BATTISTI, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano (1919-1924). — V. BERTOLDI, Correnti di cultura e aree lessicali — O. BLOCH, La norme dans les patois. — ID., Notes étymologiques et lexicales. — G. BOTTIGLIONI, Studi Corsi. — F. BRUNOT, Anciens essais de délimitation des langues en France. — A. DURAFFOUR, Phénomènes généraux d'évolution phonétique, dans les dialectes franco-provençaux, étudiés d'après le parler de la commune de Vaux (Ain). — A. GRIERA, Les problèmes linguistiques du domaine catalan. — A. W. DE GROOT, Le latin vulgaire (chronique bibliographique). — E. HOEPFFNER, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire. — K. JABERG, Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen. — J. JUD, Problèmes de géographie linguistique romane : 4) *clou*; 5) *flairer*. — R. MENÉNDEZ PIDAL, Origen del español antes de 1050. — A. PIGUET, La genèse et les empiétements du son *ü* dans divers parlers jurassiens franco-suisses. — C. PULT, Le rhétique occidental (chronique rétrospective). — G. ROHLFS, Beiträge zur Kenntnis der Pyrenäenmundarten. — A. SCHIAFFINI, Alle origini della lingua letteraria italiana. — A. STEIGER, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva). — A. TERRACHER, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux IXe-XIe siècles, à propos de IMPERIUM > *empire*. — ID., Questions d'histoire phonétique du français : 1) -SCO > *-sc* ; 2) le passage de *ḽ* à *i*; 3) nasalisation et dénasalisation. — B. TERRACINI, I problemi della dialettologia pedemontana.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 400 pages (avec cartes), et s'emploie à l'établissement d'une *Bibliographie* critique.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être *dactylographiés* (ou *très lisiblement écrits*) et adressés à M. A. TERRACHER, Recteur de l'Université, 2, rue Crébillon, Dijon (Côte-d'Or).

Les *Membres de la Société* en reçoivent les publications contre versement d'une cotisation annuelle de 75 fr. Les adhésions sont reçues par M. O. BLOCH, 79, Avenue de Breteuil, Paris, XVe, à qui les membres de la Société sont priés de faire parvenir le montant de leur cotisation *avant le 1er avril* de chaque année (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, nº 759.08, Paris, Ier arrt).

Les personnes et les établissements *ne faisant pas partie de la Société* peuvent s'en procurer les publications en s'adressant à la Librairie H. Champion, 5, quai Malaquais, Paris, VIe (majoration de 30 %).

PROGRAMME

DU

2me CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTIQUE ROMANE

(9, 10 et 11 juin 1930)

Organisé par la Société de Linguistique romane
et les romanistes suisses

DIMANCHE 8 JUIN. (SION, Hôtel de la Paix).

20 h. 30 *Réunion des congressistes.*

LUNDI 9 JUIN. (SION, Hôtel de Ville).

8 h. 30 *Ouverture du Congrès.* Allocution de M. K. JABERG.
Conférences sur le franco-provençal :
1. E. TAPPOLET : Les données fondamentales des conditions linguistiques du Valais.
2. J. JEANJAQUET : Les patois valaisans ; caractères généraux et particularités.
3. E. MURET : L'enquête sur les noms de lieu du Valais.

11 h. *Visite de Valère.*

12 h. 30 *Départ en autocar pour Savièse* (Place de l'Hôtel de Ville).

13 h. *Déjeuner champêtre.*

14 h. 30 *Relevé du patois de Savièse* sous la direction de MM. GAUCHAT, JEANJAQUET, KELLER.

16 h. 30 *Visite de plusieurs maisons de paysans saviésans* sous la direction de MM. FAVRE, AEBISCHER, DE LAVALLAZ, GERSTER.

18 h. 30 *Retour à Sion en autocar.*

20 h. *Banquet à l'Hôtel de la Paix.*

MARDI 10 JUIN

8 h. 30 *Départ de Sion en chemin de fer*. Trajet : Sion-Brigue-Gletsch (Furka)-Val d'Urseren-Oberalp-Sedrun.
13 h. 40 *Arrivée à Sedrun* (Tujetsch, canton des Grisons).
14 h. *Déjeuner à l'Hôtel de la Couronne et de l'Oberalp*.
15 h. 30 *Visite d'habitations rurales* sous la direction de MM. JUD, PULT, SCHORTA, VIELI.
16 h. 30 *Relevé du parler de Sedrun* (surselvan) sous la direction de MM. JABERG, JUD, SCHEUERMEIER, VIELI.
18 h. 50 *Départ pour Disentis* (Mustèr).
19 h. 30 *Dîner dans les Hôtels de Disentis*.
20 h. 45 *Soirée romanche*, offerte à l'Hôtel Disentiserhof par le Comité d'organisation.

MERCREDI 11 JUIN

8 h. 30 (DISENTIS, à l'abbaye)
Conférences :
1. R. VON PLANTA : Historisch-toponomastisches Landschaftsbild von Graubünden (avec projections lumineuses).
2. CH. PULT : Impronte grigioni.

11 h. *Visite de l'abbaye*, de son musée et de sa collection de livres romanches.
12 h. *Déjeuner dans les Hôtels de Disentis*.
15 h. *Départ en chemin de fer pour Coire*.

(COIRE, Hôtel du Steinbock) :
17 h. 30 *Séance* réservée aux membres de la Société de Linguistique romane (rapports moral et financier sur les exercices 1928 et 1929 ; modification des statuts ; élection des membres du bureau).
20 h. 15 *Banquet de clôture* à l'Hôtel du Steinbock, offert par le Conseil d'État du canton des Grisons et par la ville de Coire.

A SION

Lundi 9 juin 1930

ALLOCUTION DE M. K. JABERG

MESDAMES, MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

La science est internationale et un Congrès de romanistes a des raisons particulières pour l'affirmer hautement. Ce n'est pas dire qu'elle n'ait pas de fortes attaches locales, qu'elle ne soit pas conditionnée jusqu'à un certain point par le caractère spécial de son objet et par les qualités des hommes qui s'y dévouent. Cette réflexion s'impose dans un pays aussi fortement modelé que le nôtre par la nature et par l'histoire; elle s'impose particulièrement dans le Valais, dont vous allez connaître les habitants, le langage et les coutumes.

Le Valais est en quelque sorte le berceau de la dialectologie romane. Le schéma de la monographie qui y domine depuis près d'un demi-siècle a été créé, il est vrai, par les Italiens, notamment par le grand savant qu'était Graziado Ascoli et par le grand dilettante qu'était le comte Nigra. Ne parlons pas des *Saggi ladini*; tout le monde connaît cet admirable essai descriptif dont l'envergure n'a jamais été dépassée. C'est le modeste et consciencieux travail de Nigra sur le franco-provençal de Valsoana, étroitement apparenté aux patois du Valais et conservé dans des conditions géographiques et culturelles analogues, qui a fait naître les monographies de Cornu sur le Val de Bagnes et de Gilliéron sur Vionnaz. Et c'est de là que sont sortis les nombreux travaux des dialectologues suisses. Permettez-moi de vous rappeler seulement ceux qui se rapportent aux dialectes valaisans, non pas dans l'ordre chronologique de leur publication, mais en suivant la route que vous avez prise pour vous rendre à Sion.

Après avoir quitté le Lac de Genève, le chemin de fer vous a conduits par la partie vaudoise de la plaine du Rhône; au delà du Rhône vous avez admiré l'imposant massif de la Dent du Midi; c'est là qu'il fallait chercher Vionnaz, que je viens de mentionner,

et le Val d'Illiez, étudié par M. Fankhauser (thèse de Berne).

Martigny, situé à l'endroit précis où le chemin de fer fait un coude, est le point de départ de la route du Grand Saint-Bernard. Partez pour la vallée d'Aoste; préférez, puisque vous êtes alpinistes, le col de Fenêtre au col du Saint-Bernard et vous passerez à Bagnes. Tout près de Sion s'ouvre le profond ravin du Val d'Hérens; prenez l'automobile postale, assurez votre vie contre les accidents et vous arriverez à Hérémence, dans la chasse réservée de M. de Lavallaz ici présent (thèse de Lausanne). Allez à Sierre, près de la frontière linguistique allemande, montez pour une fois sur le versant opposé : vous rencontrerez à Montana, en plein soleil, M. Gerster, élève de M. Gauchat. Vis-à-vis de Montana se trouve l'entrée d'une des vallées les plus originales du Valais, le Val d'Anniviers : l'aimable archiviste cantonal, M. Meyer, vous fera connaître les anciennes formes patoises que les chartes de cette contrée ont conservées. Voilà pour les linguistes. Les folkloristes n'ont pas été moins actifs; rappelons seulement les noms de Courthion, Gabbud, Luyet, Favre et n'oublions pas le petit périodique *Cahiers valaisans de Folklore* qui paraît depuis quelques années.

Consultez la *Bibliographie linguistique de la Suisse romande* de MM. Gauchat et Jeanjaquet, livre si riche, si utile et si consciencieux, et vous verrez tout ce que l'activité de la science locale a fait pour arriver à connaître la figure linguistique et folklorique du Valais. Cependant celui-ci a dans l'histoire de notre science une signification qui va bien au delà de ses frontières. C'est ici qu'a germé l'idée du premier Atlas linguistique roman : le petit *Atlas phonétique du Valais* par Gilliéron, petite boule de neige qui a déclenché l'avalanche de gros volumes que vous connaissez. N'oubliez pas non plus que les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* ne sont pas autre chose qu'un atlas phonétique plus soigné, plus raffiné que l'essai de Gilliéron.

Le Valais, enfin, est le pilier le plus solide du magnifique édifice que sont en train de construire MM. Gauchat, Jeanjaquet, Tappolet et Muret et depuis quelque temps M. Æbischer, en se servant des matériaux qui ont été recueillis par eux-mêmes et par leurs innombrables et dévoués collaborateurs : je veux parler du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Les Atlas linguistiques ont cet avantage, je l'ai dit plus d'une fois, de permettre une récolte rapide et abondante, assez sommaire cependant pour ne pas dépasser la vie

d'un homme. Un Glossaire de l'envergure de celui des patois de la Suisse romande n'est pas l'œuvre d'un homme — quelque grands que soient son talent d'organisation et sa force de travail. C'est l'œuvre d'une collectivité bien dirigée et de générations bien intentionnées. C'est en même temps une œuvre nationale, puisqu'il s'agit de réunir en un *Corpus* définitif et complet — autant qu'œuvre humaine peut être complète — tout ce qu'un petit peuple a créé dans le domaine de la langue, du folklore et de la civilisation en général. On n'a qu'à parcourir le fascicule du *Glossaire* — c'est le septième — que les rédacteurs offrent aux membres du Congrès pour se persuader qu'un dictionnaire tel que l'entendent M. Gauchat et ses collègues n'est pas seulement l'inventaire de tous les mots d'un certain domaine linguistique, de leurs multiples acceptions, de l'entourage linguistique dans lequel ils vivent et qu'un Atlas ne peut pas et ne veut pas rendre ; c'est en même temps une encyclopédie — la plus vaste que l'on puisse imaginer — de la vie d'un peuple, de sa vie juridique, de sa vie religieuse et morale, de ses institutions militaires et politiques. Le système de l'enquête directe, combiné avec celui de l'enquête par questionnaires et avec l'étude des textes, permet de saisir tous les aspects de la vie linguistique du pays et de contrôler les renseignements obtenus. Si ceux-ci semblent insuffisants ou sujets à caution, on retourne sur le terrain ; on n'est pas pressé, on veut faire œuvre définitive.

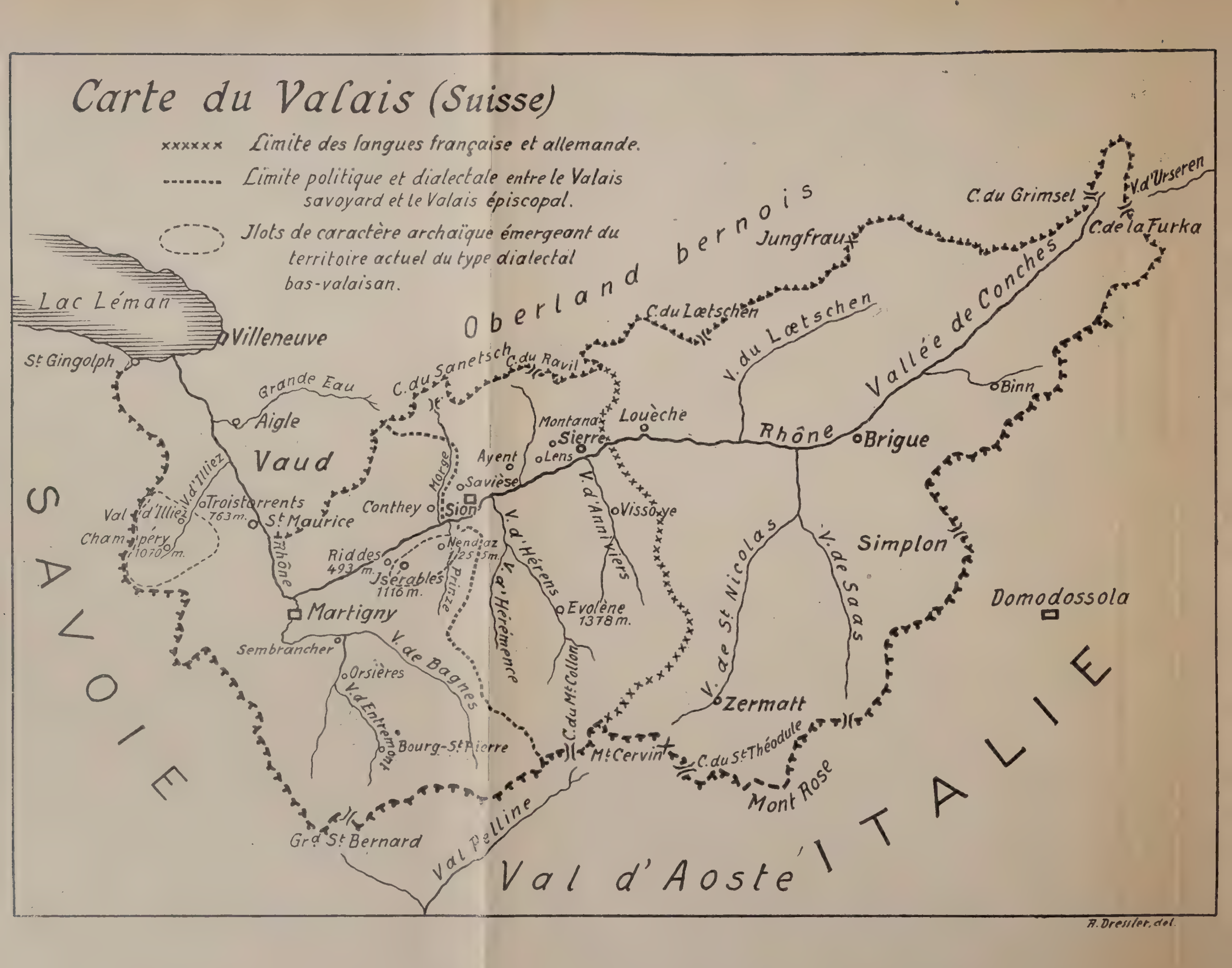
Faut-il dire tout le dévouement qu'une entreprise aussi vaste demande à ceux qui la dirigent? Que de temps perdu à des bagatelles, que de belles études auxquelles il faut renoncer, que de jolies hypothèses étouffées avant de naître, que d'occasions manquées de se montrer neuf et spirituel !

Messieurs, on a cru retrouver dans le goût des études dialectologiques un dernier vestige du rousseauisme — et qui ne penserait à Rousseau dans le pays où Saint-Preux alla chercher la paix de l'âme ? Certes, la recherche de ce qui est simple et naturel joue un rôle dans l'évolution de la dialectologie. Cependant il y a autre chose. Le Suisse n'est ni romantique ni sentimental ; mais il a le respect de ce qui est devenu, il a le respect d'une tradition lente et saine. Il a de la peine à croire qu'il est essentiel de suivre toutes les contorsions de la vie moderne et tous les reflets qu'elles jettent sur la science. Il a l'idée que le bois d'un arbre est d'autant plus résistant que les

racines sont plus profondes. Voilà pourquoi il aime à sonder le sol où a crû la forêt de ses dialectes ; voilà pourquoi les organisateurs de ce Congrès ont pensé qu'il n'était pas sans utilité de vous conduire dans le pays qui a produit des parlers si étonnamment variés et pourtant si unis par leur esprit, et de vous mettre en contact direct avec la civilisation qui les a produits.

Puissiez-vous apprendre non seulement à connaître, mais aussi à aimer un peu la Suisse romane et puisse ce premier essai d'un Congrès linguistique ambulant vous faire saisir plus profondément les rapports secrets entre la langue d'un peuple et son histoire, sa civilisation, son âme !

Berne. K. JABERG.



Carte du Valais (Suisse)
Limite des langues française et allemande.
Limite politique et dialectale entre le Valais savoyard et le Valais épiscopal.
Ilots de caractère archaïque émergeant du territoire actuel du type dialectal bas-valaisan.
Lac Léman
Villeneuve
St Gingolph
Oberland bernois
Jungfrau
C. du Grimsel
V. d'Urseren
C. de la Furka
C. du Lætschen
V. du Lætschen
Vallée de Conches
Binn
C. du Sanetsch
C. du Ravil
Grande Eau
Aigle
Vaud
Montana
Sierre
Louèche
Rhône
Brigue
Ayent
Lens
Savièse
Morge
Conthey
Sion
V. d'Illiez
Troistorrents 763 m.
St Maurice
Val d'Illiez
Champéry 1070 m.
Riddes 493 m.
Nendaz 1255 m.
Isérables 1116 m.
Prinze
V. d'Hérens
V. d'Hérémence
V. d'Anniviers
Vissoye
Evolène 1378 m.
V. de St Nicolas
V. de Saas
Simplon
Domodossola
Martigny
Sembrancher
V. de Bagnes
Orsières
V. d'Entremont
Bourg-St Pierre
C. du Mt Collon
Zermatt
Mt Cervin
C. du St Théodule
Mont Rose
SAVOIE
ITALIE
Gr.d St Bernard
Val Pelline
Val d'Aoste
A. Dressler, del.

LES DONNÉES FONDAMENTALES

DES

CONDITIONS LINGUISTIQUES DU VALAIS (SUISSE)

AVEC UNE CARTE DU VALAIS

Rien de plus simple que la géographie du Valais [1]. C'est une vallée très longue (plus de 150 km.), relativement étroite et très profonde. Des deux côtés ses flancs atteignent une altitude moyenne de 3000 mètres. Elle est traversée par un cours d'eau d'une force remarquable. Comme elle se rétrécit au défilé de Saint-Maurice, elle présente, dans sa partie essentielle, la forme d'un immense bassin allongé. Bref, le Valais réalise à tous les points de vue la notion d'une vallée complètement fermée. Aucun autre des grands cantons suisses ne présente le même isolement topographique. Étant donné cet isolement exceptionnel, on aurait pu s'attendre à une population homogène. Et elle l'est à deux points de vue : tout le Valais est catholique — c'est le plus strictement catholique de nos grands cantons — et tout le Valais s'adonne à l'économie alpestre ; mais elle ne l'est pas du tout ni au point de vue ethnographique ni au point de vue linguistique. On dirait que les hommes n'ont pas suivi les suggestions de la nature. Il en est résulté un état de choses infiniment plus compliqué que celui auquel on pouvait s'attendre.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les origines primitives des Valaisans. Il suffira de dire que le Valais a été habité dans les temps

1. Voir l'article VALAIS dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, Attinger, Neuchâtel. Cf. Ch. Burky, *Die Siedelungen des Rhonequertales in ihrer Abhängigkeit von den Formenelementen des Tales*. Thèse fac. lettres, Leipzig, 1911 ; L. Courthion, *Le peuple du Valais*, Paris, 1903, p. 11-26.

préhistoriques. On a trouvé des tombes un peu partout, dans la plaine et sur les hauteurs [1].

La plus ancienne notice historique sur la population du Valais nous vient d'un géographe latin, Avien, de la fin du IVe siècle après J.-C., mais dont les sources remontent au Ve siècle avant J.-C. Dans son poème sur le Rhône, Avien cite les noms de quatre tribus ayant habité la vallée supérieure du fleuve [2]. On a des raisons de les croire ligures [3]. Plus tard, à l'époque de César, le Valais était occupé par quatre peuplades gauloises [4]. L'une d'entre elles, les *Seduni*, s'est perpétuée dans le nom de la ville de *Sion*, all. *Sitten*.

En faisant la conquête de la Gaule, César avait laissé de côté le Valais, mais il ne tarda pas à se rendre compte de l'importance du Grand Saint-Bernard : c'était bien le passage le plus court entre le nord de l'Italie et le nord de la France. Il savait aussi que les négociants romains avaient souvent été durement rançonnés par les gens de Martigny. Voilà pourquoi il chargea son légat Galba, un arrière-grand-père de l'empereur Galba, d'y mettre ordre. En 57, Galba se rendit à Octodurus (Martigny) en remontant le Rhône et y établit un camp fortifié.

Après une résistance sanglante de la part des Gaulois de Martigny, secourus par les gens de Sion, les Romains prirent possession de la vallée peu de temps avant l'ère chrétienne. Ils l'appelèrent *Vallis poenina*, qui est le premier nom d'ensemble du Valais. Il est formé d'après *Mons poeninum*, le nom donné par les Romains au Grand Saint-Bernard. L'adjectif *poeninus* désignant ce col si important pour les Romains, fut étendu par eux à toute la vallée. Plus

1. Cf. Heierli und Oechsli, *Urgeschichte des Wallis* dans *Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft Zürich*, XXIV, 97-180 (avec carte et tables) ; J. Heierli, *Urgeschichte der Schweiz*, Zürich, 1901.

2. Voici les vers concernant le Valais :

> Meat amnis autem a fonte per *Tylangios*,
> Per *Daliternos*, per *Clahilcorum* sata
> *Lemenicum* et agrum — dura sat vocabula
> Auremque primam cuncta vulnerantia.

Avieni *Ora maritima*, éd. Schulten, p. 74.

Cf. F. Stähelin, *Die Schweiz in römischer Zeit*, Basel, 1927, p. 6.

3. Voir F. Stähelin, *ouvr. cité*, p. 4-8.

4. Ce sont les *Nantuates* (région de Saint-Maurice), les *Veragri* (région de Martigny), les *Seduni* (région de Sion), et les *Uberi* (le Haut-Valais allemand). Cf. F. Stähelin, *ouvr. cité*, p. 71.

tard, on employa la dénomination *Vallenses*, litt. « les gens de la vallée », d'où le singulier moderne *le Valais*, all. *das Wallis* [1].

Ajoutons que la *vallis Poenina* fut d'abord incorporée par les Romains à la province *Raetia*, d'où l'on peut conclure que les deux cols qui relient le Valais avec les Grisons, la Furka et l'Oberalp, étaient déjà pratiqués à l'époque des Romains. On trouve en effet quelques noms de lieux d'origine romane dans la petite vallée, aujourd'hui allemande, située entre les deux cols : ainsi le nom même de la vallée, *Urserental*, sans doute de ursaria, vallée des ours, et le nom du village le plus ancien *Hospental* de hospitalis [2].

Revenons à l'époque romaine. Après avoir rattaché le Valais à la province rétique, les Romains le firent entrer, deux siècles plus tard, dans la province appelée *Alpes Graiae et Poeninae* ; par là ils le rapprochèrent de la Savoie, à laquelle il resta lié pendant tout le moyen âge. Cette incorporation administrative ne serait-elle pas pour quelque chose dans l'antagonisme séculaire entre le Bas-Valais et le Haut-Valais, historiquement parlant, entre le pouvoir des ducs de Savoie et celui des évêques de Sion ?

Arrêtons-nous un moment à la romanisation du Valais, que nous connaissons beaucoup mieux qu'autrefois, grâce à l'excellente synthèse que nous offre le livre récent de M. Félix Stähelin, *Die Schweiz in römischer Zeit* [3]. Il ressort de ces nouvelles recherches que le Valais a été romanisé plus profondément qu'on ne l'avait cru, tant au point de vue de l'extension territoriale qu'au point de vue politique et religieux.

Il paraît certain que les Gallo-Romains n'habitaient pas seulement la plaine du Rhône, mais qu'ils s'établirent aussi dans les régions plus élevées, au-dessus de 1000 mètres, à Isérables par exemple, où l'on a trouvé des vases servant au culte, qui sont conservés dans le Musée de Valère à Sion. Certains noms de lieux semblent confirmer cette opinion [4].

1. La forme allemande n'est donc pas le latin vallis. Pour le passage de $\bar{E}$ latin à *i* all. cf. *Essig* de *atecum (pour acetum); a. h. all. *buliz* de boletus, *pferfrit* de paraveredus, *ketina* de catena, *munizza* de moneta.

2. Cf. L. Gauchat, *Arch. f. d. Studium d. neueren Sprachen*, CXVII (1907), 346 ss., où il a cherché à établir les affinités linguistiques de cette région. Voir aussi F. Stähelin, *ouvr. cité*, 356.

3. Voir surtout p. 107, 137-145, 223, 304, 430.

4. Voir E. Muret, *Arch. suisses des trad. pop.*, XI, 159 et J. Hubschmied, *Zeitschr. für deutsche Mundarten*, 1924 (Festschrift A. Bachmann), p. 175.

Dans l'attitude politique de la population valaisanne, on peut constater un changement complet au bout d'une quarantaine d'années. Autour de 50 av. J.-C. résistance violente à Martigny ; dans l'année 8 av. J.-C. soumission entière au point de rendre hommage à l'empereur Auguste et à ses princes en érigeant à Martigny (et plus tard aussi à Saint-Maurice) des monuments en leur honneur. Une cinquantaine d'années après, le gouvernement romain reconnut la loyauté de la population du Valais en accordant aux gens de Martigny ce qu'on appelait le *jus Latii*, étape intermédiaire entre les conditions des *peregrini* ou non-Romains et celles des citoyens romains. Cela voulait dire qu'on les jugeait dignes de devenir des *cives romani*. Ce droit de Latium créa donc de bonne heure une situation privilégiée à une partie de la population du Valais. En outre, les Romains recrutèrent parmi les Valaisans un régiment de cavalerie qui était autorisé à s'appeler *ala Vallensium*.

Au point de vue religieux, on sait que les Romains imposaient aux peuples conquis leur culte impérial comme religion d'État. L'importance d'une colonie peut se mesurer au nombre des fonctionnaires de ce culte. En Valais, on peut en compter quatre : un prêtre, *pontifex*, un flamine, *flamen* et deux prêtresses, *flaminicae*. Le Musée de Sion conserve trois statuettes d'Osiris, témoins précieux du culte romain.

De plus, le col du Grand Saint-Bernard, consacré à Jupiter, appelé *Jupiter Poeninus*, était un lieu de culte très fréquenté : témoin les nombreuses tablettes votives qu'on y a trouvées. Ajoutons que le souvenir de Jupiter s'est conservé longtemps dans le nom de *Mont Joux*, mons Jovis, usité au moyen âge jusqu'à la fondation du couvent.

On voit par ces données que la civilisation romaine a fortement pénétré dans la vallée du Rhône, et l'on peut supposer que le latin y a supplanté le gaulois d'assez bonne heure, au moins dans la région qu'on appelle aujourd'hui le Bas-Valais. Ce latin adopté par les Gaulois du Valais s'est fortement différencié dans le cours des siècles et a donné naissance aux patois du Valais roman.

La langue romane n'est pas la seule usitée en Valais. La partie supérieure du canton parle un dialecte germanique. La limite des langues se trouve aujourd'hui à Sierre (all. Siders) qui est une localité bilingue comme Fribourg ou Bienne. Le centre intellectuel du

Valais allemand, c'est Brigue, qui d'un côté est relié avec les Allemands de Berne par le chemin de fer du Lötschberg, et de l'autre côté exposé à l'influence italienne par le chemin de fer du Simplon.

Les deux langues vivent l'une à côté de l'autre sans difficultés sérieuses. Au parlement cantonal à Sion, appelé le *Grand Conseil*, les délégués parlent français ou allemand, selon leur provenance. Il y a un secrétaire français et un secrétaire allemand. Le pouvoir exécutif, appelé *Conseil d'État*, se compose toujours de membres français et allemands. Bref, dans la vie publique, les deux langues se pratiquent, comme partout dans les cantons bilingues de la Suisse, sur la base d'une scrupuleuse égalité. Chacun respecte — ou est censé respecter — la langue de l'autre.

Quant à l'origine et à l'histoire du dualisme des langues en Valais, c'est un problème souvent étudié, mais pas encore suffisamment éclairci [1]. Ce qui paraît certain, c'est que la population allemande en Valais n'est pas primitive. Les Allemands du Haut-Valais ont immigré, mais d'où et quand ? Ils ne sont pas venus par le bas, en remontant le cours du Rhône, parce qu'on ne trouve aucune trace de leur passage dans la partie romane du Valais. Ils sont venus par le haut, en traversant les montagnes, probablement par le col du Grimsel, peut-être aussi par le col du Loetschen, en tout cas, ils sont d'origine *alémanique*, étant donné l'affinité évidente entre les dialectes germaniques du Haut-Valais et ceux de l'Oberland bernois.

Il est plus difficile de déterminer l'époque de l'invasion. Pas trace de document historique. On suppose que la première poussée a eu lieu autour de 900. C'était en tout cas bien avant 1200, car à cette époque nous trouvons le Haut-Valais solidement occupé par les Allemands. L'étude des lieux-dits permet de suivre la marche progressive de leurs établissements, s'étendant toujours plus loin en suivant le cours du Rhône. La ville de Louèche, par exemple, ne fut germanisée qu'au XVe siècle.

Ce mouvement de germanisation naturelle s'arrêta à Sierre. Si la ville de Sion apparaît comme une ville officiellement allemande

1. Voir J. Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, III, Bâle, 1899, p. 89 ss. ; H. Morf, *Deutsche und Romanen in der Schweiz*, dans *Aus Dichtung und Sprache der Romanen*, II, Strasbourg, 1911, p. 250 ss., et surtout K. Bohnenberger, *Die Mundart der deutschen Walliser*, Frauenfeld (Suisse), 1913 (*Beiträge zur schweizer-deutschen Grammatik*, p. p. A. Bachmann, t. VI, p. 25-45).

durant le XVII[e] et le XVIII[e] siècles, c'est qu'elle a subi l'influence politique des évêques de Sion, qui sont du Valais allemand depuis le XV[e] siècle. Ils n'ont pas toujours été accommodants. En 1679, par exemple, l'usage de la langue française était interdit aux élèves sous peine du fouet, *sub poena virgarum*.

Au XIX[e] siècle le français a regagné du terrain, grâce au mouvement des idées provoqué par la Révolution française. Sion redevient français, et à Sierre l'allemand est près de s'éteindre dans la population indigène. Ces fluctuations sont fréquentes en Suisse, elles inquiètent en général assez peu la population qui les subit.

Ajoutons ici que la population alémanique du Haut-Valais déploya au moyen âge une force d'expansion extraordinaire, car non seulement on en trouve des descendants dans une vingtaine de villages alpestres italiens, situés au delà de la chaîne des montagnes valaisannes, au sud du Mont-Rose et dans la région de Domodossola, mais ils ont poussé jusque dans les Grisons et au delà, en traversant sans doute les deux cols mentionnés plus haut. Dans les Grisons, ces Valaisans allemands, connus sous le nom de *Walser*, occupent aujourd'hui deux vallées latérales du Rhin, dont l'une a gardé le nom de *Valsertal*.

Quant à l'influence de l'allemand sur le vocabulaire des patois romans, elle ne se fait guère sentir que dans la région de Sierre, donc aux environs immédiats de la limite des langues [1]. Elle est à peu près nulle à une vingtaine de kilomètres plus loin, si grande est la force de l'isolement qui caractérise les communes valaisannes. Ajoutons que, grâce aux alpages que possèdent les Saviésans sur territoire bernois, quelques rares mots allemands ont pénétré dans leur patois.

Par contre, on peut observer sur les patois romans et allemands une influence assez remarquable venant du côté de l'Italie du Nord, avec laquelle le Valais a toujours été en relations suivies, non seulement par les cols célèbres du Grand Saint-Bernard et du Simplon, mais aussi par des passages plus élevés comme le Monte Moro, le col du Saint-Théodule ou le col du Mont Collon, reliant la Valpelline (vallée latérale du Val d'Aoste) avec le Val d'Hérens. On sait que tous ces cols, d'environ 3000 mètres, furent fréquentés

1. Voir E. Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, t. I, Bâle, 1913, p. 9.

autrefois par des marchands de bétail conduisant leurs troupeaux à travers les glaciers.

Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'à présent, pour la recherche étymologique, que tel mot patois du Valais a le plus de chance d'être d'origine latine ou romane, mais que — en cas d'insuccès de ce côté — il faut essayer de lui trouver une provenance gauloise, alémanique, italienne ou ligure. Et lorsqu'on aura frappé à toutes ces portes sans succès, ce sera le moment d'étudier la voie d'accès ouverte par M. Jud [1], et d'essayer de loger le terme parmi les mots alpins, ne pouvant le rattacher à aucune des langues citées.

Nous passons à la seconde partie de notre exposé. Pour caractériser un dialecte, il ne suffit pas de connaître les éléments dont se compose la population qui le parle, il faut encore étudier son genre de vie, ses conditions économiques et sociales. Quel contraste entre le lexique d'une petite ville picarde comme Saint-Pol, et celui d'un grand village alpestre comme Vissoye dans le Val d'Anniviers !

La vie des Valaisans dépend plus qu'ailleurs de la nature du pays. Par *nature*, j'entends ici le plus souvent celle de la montagne où l'on trouve mieux marqués les aspects typiques de la vie valaisanne.

A la montagne le Valaisan est chez lui, c'est là qu'il trouve la raison de son existence. A la montagne, le mot « nature » prend une signification plus impressionnante, plus grave. A la montagne il y a le brouillard qui vous enveloppe, il y a le vent qui souffle plus fort, il y a la pluie qui vous harcèle avec plus de violence, il y a la neige qui tombe plus dru. A la montagne un orage est un spectacle plus inquiétant. On ne trouve point d'abri. On est à la merci des éléments.

A la montagne, il y a des dangers inconnus dans la plaine : les chutes de pierre, les éboulements et — le plus grand des fléaux — les avalanches qui abîment les demeures, emportent les barrières, abattent les arbres, renversent les bâtiments, engloutissent les hommes. Dans la seule vallée de Conches (partie supérieure du

1. *Dalla storia delle parole lombardo-ladine*, dans *Bulletin de dialectologie romane*, III (1911), p. 1-18, 63-86.

Valais), on peut compter 200 endroits où l'avalanche tombe chaque printemps [1]. Il y en a du reste plusieurs espèces, le montagnard s'y connaît, il pratique avec aisance la terminologie de l'avalanche.

A la montagne, le terrain est plus accidenté : il y a des couloirs, des ravins, des précipices, il y a des pentes douces et des escarpements, il y a des saillies et des épaulements, il y a une infinité de terrasses, de replats, de gradins favorables à la culture. Enfin, il y a la région de la neige éternelle, dont est recouvert un bon cinquième de la surface totale du Valais, avec ses formations chères à l'alpiniste : la moraine et le glacier, les crevasses et les séracs, le névé et la dangereuse corniche. A toutes ces configurations du sol correspond une variété imposante de termes patois, souvent difficiles à définir, mais toujours précis, et importants à connaître pour l'étude des noms de lieux.

Passons à l'exploitation de la nature par l'homme. Le montagnard valaisan pratique l'exploitation du sol de la manière la plus complète qui existe en Suisse. Son idéal est de tout produire sans rien acheter. En effet, il mange le pain que lui fournissent ses champs de seigle, les légumes qui poussent autour de sa maison, le fromage et la viande que lui donnent ses bêtes. Pour manger, il se servait jadis d'assiettes et de cuillers en bois qu'il avait sculptées lui-même, il boit le lait de ses vaches et le vin de ses vignes, il s'habille de la laine de ses moutons et utilise la toile de sa propre fabrication. Sa femme confectionne elle-même son joli petit chapeau en tressant la paille de ses champs de blé. Il construit ses bâtiments avec le bois de mélèze qui lui appartient et les blocs de pierre qui abondent. Il est son propre architecte et son propre maçon, il est aussi son propre ingénieur pour la construction des chemins et des conduites d'eau. Comme il ne vend habituellement ni son lait, ni son fromage, ni son vin, l'argent est rare, on achète le moins possible, quelques denrées coloniales, quelques outils en fer, c'est tout, point de confort, point de parure, on se suffit à soi-même. « Nous sommes riches en peu de besoins », disait le président d'une commune valaisanne.

Passons en revue ses occupations au cours des saisons de l'an-

1. Voir Ch. Biermann, *La vallée de Conches*, Lausanne, 1907, p. 57-60, avec carte indiquant les endroits où tombent les avalanches.

née. Je choisis comme type l'habitant du Val d'Anniviers [1] où Gilliéron a fait une enquête lexicologique et dont les documents anciens en patois ont été étudiés par M. Leo Meyer, archiviste cantonal du Valais.

Des douze mois de l'année les Anniviards n'habitent que quatre mois dans leurs villages, situés à une altitude moyenne de 1500 mètres, si bien que la notion même de « village » embarrasse les géographes ; car les Anniviards possèdent deux autres établissements saisonniers : ce qu'on appelle les *mayens*, plus élevés que les villages, et les maisons d'en bas dans la plaine du Rhône. Mais dans aucune de ces trois stations ils ne séjournent plus de deux mois et demi consécutifs.

En quelque saison de l'année que ce soit, on rencontre dans l'Anniviers des familles entières qui montent ou qui descendent avec troupeaux ou ustensiles de ménage, comme si elles quittaient le pays pour toujours. En tête trotte le mulet, monté par le chef de famille, la mère suit à pied et derrière elle viennent, avec le reste de la famille, les vaches, les chèvres, les moutons, le cochon. Ceux qui ont des chars y font monter le père et le menu bétail, mais la mère, le curé et l'instituteur suivent à pied.

Lorsque le soleil du mois de mai commence à fondre la neige, et que les premières plaques de terrain apparaissent, on se décide à monter aux *mayens*, le pâturage du mois de mai, all. suisse *Maiensäss*, *Vorsäss*, c'est-à-dire un groupe de quinze à vingt maisons simples avec écuries et granges, sans greniers, sans église. C'est là qu'on fait manger aux vaches la première herbe de l'année en attendant que l'alpage soit libre de neige. C'est la station intermédiaire entre le village et l'alpage. Zinal, par exemple, grand centre de tourisme, n'est pas un village dans le sens valaisan, ce sont les mayens de la commune d'Ayer et de Vissoye.

Vers la fin de juin, arrive le grand jour de la saison, la montée à l'alpage, en patois *li ʒor dè poyè*, litt. le jour de monter. La date en est fixée d'avance par le comité du *consortage* ou société d'exploitation. C'est un jour de grand labeur. On fait les derniers préparatifs. Les pâtres se réunissent chez le *procureur* ou représentant du consortage (all. *Alpvogt*). Ils partent en tête avec lui, suivis de

1. Cf. J. Jegerlehner, *Das Val d'Anniviers*, Bern, 1904, et surtout J. Brunhes et P. Girardin, *Les groupes d'habitations du Val d'Anniviers*, dans *Annales de Géographie*, XV (1906), p. 329-351.

mulets. Le même matin chaque propriétaire mène séparément ses vaches à l'endroit de l'alpage appelé *batyou*, litt. battoir, où le troupeau se forme et où ont lieu, chaque année, les combats de vaches. Quand les pâtres ont pris possession de l'alpage, le procureur redescend avec les autres *consorts*. Le personnel d'un alpage est nombreux (7 à 15) et bien organisé, les uns s'occupant de la fabrication du fromage, les autres de la garde du troupeau. Rien de plus sacré que la hiérarchie du personnel d'un alpage valaisan. Le *maitro* est le chef absolu de ses employés.

Les alpages anniviards sont situés entre 1800 et 2800 mètres d'altitude. Les chalets se trouvent à trois étages différents, ce qui nécessite des déménagements successifs à mesure que la saison avance. Plus on monte, plus l'herbe est tardive à pousser, et pendant que le troupeau est au chalet d'en haut, l'herbe d'en bas a le temps de recroître.

Le train journalier de la vie alpicole consiste à garder le troupeau (de 100 à 150 vaches), à le rassembler devant le chalet, à le traire, à fabriquer le fromage, le beurre et le *sérac* et à donner aux pièces de fromage tous les soins délicats qu'elles demandent. A cette besogne de tous les jours s'ajoutent quelques événements particuliers : le combat des vaches déjà mentionné, le jour où l'on mesure la quantité de lait que fournit chaque vache, la bénédiction de l'alpage par le curé [1], le jour des *prémices*, où l'on offre solennellement au curé les plus beaux fromages de l'année [2], le jour où l'on répartit les produits de l'alpage entre les consorts, enfin le jour de la *désalpe*, jour de fête pour le personnel qui a travaillé, sans repos, semaine et dimanche, pendant trois mois.

Pendant ce temps ceux d'en bas ne sont pas restés inactifs. Vers la mi-juin ils ont fait la grande descente de 1000 mètres, des mayens à la vallée du Rhône, où la vigne et le blé les réclament. En août et septembre on les retrouve autour des villages, faisant la moisson et d'autres travaux des champs. En octobre, ils redescendent tous faire la vendange à Sierre. Pour eux, le vin est une tentation de vieille date ; on trouve des Anniviards propriétaires de vignes dès le XIII[e] siècle. A Sierre, les habitants de tous les villages se trouvent réunis pour une cinquantaine de jours ; de là, sans doute, cette uniformité relative qui distingue les patois anniviards.

1. On en trouvera une petite illustration dans Jegerlehner, *ouvr. cité*, p. 66.
2. *Ib.*, p. 67. La cérémonie a lieu dans le village.

Mais l'hiver au moins, ils le passent tranquillement dans leur village ! Point du tout. C'est qu'il y a aux mayens une grande provision de foin et le terrain y a besoin de fumier. Or, les transports étant pénibles sans route et le temps précieux, on trouve plus pratique de prendre domicile aux mayens pendant les mois de décembre et de janvier, pour faire manger au bétail le foin sur place. C'est une période de repos relatif. Mais au mois de mars déjà le déménagement recommence, car la vigne appelle les propriétaires pour les travaux de printemps.

Dans l'Anniviers, on peut dire que la migration périodique constitue le type de nomadisme pastoral le plus complet qui subsiste dans les Alpes [1].

Je ne me pardonnerais pas de passer sous silence une installation unique en Suisse, mais que le Valais partage avec la Vallée d'Aoste, j'entends les canaux d'irrigation qu'on appelle les *bisses*, all. val. *Wasserfueren*.

Le Valais étant bordé de hautes montagnes qui l'abritent contre les vents chargés d'humidité, il y règne en été, dans la plaine du Rhône et sur les coteaux qui l'enserrent, une chaleur méridionale, encore augmentée par la rareté de la pluie [2]. Avec la sécheresse qui en résulte, la culture n'est possible que grâce à l'arrosage artificiel. Pour avoir de l'eau sur les coteaux, il fallait la prendre là où elle abonde, au pied des glaciers. De là cette idée ingénieuse et hardie de construire des conduites d'eau qui longent sur plusieurs kilomètres les pentes de la montagne, avant d'arriver à destination [3]. Il y a aujourd'hui plus de deux cents de ces bisses, dont le plus long, celui de Saxon, a un parcours de 26 kilomètres. Certains sont mentionnés dans des documents depuis le XIIIe siècle.

Pour se rendre compte de ce que représente la construction d'un bisse, il faut avoir vu les pentes de la montagne en Valais : des

1. Le botaniste C. Schröter a dressé de ces migrations des Anniviards un excellent tableau qu'on trouve p. 18 de son *Pflanzenleben der Alpen*, Zürich, 1904-1918, et qui a été reproduit par Jegerlehner, *ouvr. cité*, p. 149, et par Brunhes et Girardin, *ouvr. cité*, p. 349.

2. Voir Burky, *Siedelungen*, p. 37 ss.

3. Voir les ouvrages suivants : Blotnitzki, *Bewässerungskanäle in den Walliser Alpen*, Bern, 1871 ; F. Rauchenstein, *Les bisses du canton du Valais*, avec quatre tableaux. Publié par les soins du Département de l'Intérieur, Sion, 1908 ; L. Lehmann, *Irrigation dans le Valais*, dans *Revue de Géographie*, VI (1912), aussi paru comme thèse de doctorat ès sciences, Fribourg (en Suisse), 1912.

éboulis, des couloirs d'avalanches, des gorges, des parois de rochers perpendiculaires ou en surplomb. En effet, certains bisses sont accrochés à ces parois, et pour les réparer, on doit les suivre, suspendu en l'air. Il faut dans ces travaux tout le sang-froid dont dispose le Valaisan. Plusieurs de ces bisses sont des chefs-d'œuvre d'habileté et de courage.

Comme les alpages, les bisses appartiennent pour la plupart à des consortages. Chaque bisse a son chef, son conseil, son règlement basé souvent sur des usages locaux et se servant d'une terminologie ancienne et parfois compliquée.

Le bisse est un bienfait énorme, mais aux multiples occupations du paysan il en ajoute une de plus. Comme on ne peut pas arroser partout en même temps, chacun « prend l'eau » à tour de rôle, c'est-à-dire il va à son pré ou à la vigne, la pioche sur l'épaule, met une pierre plate en travers du bisse, de sorte que l'eau coule et s'étend sur le terrain, ruisselant partout. Les heures sont fixées d'avance par le procureur du bisse, il faut s'y tenir jour et nuit, car la terre a besoin d'eau. Mais il est quelquefois dur, quand on s'est démené toute la journée, de s'arracher la nuit au lit bien chaud pour aller dehors faire les travaux d'arrosage.

Telle est, dans ses grands traits et avec de nombreuses variations, la vie professionnelle du montagnard valaisan.

Le Valaisan n'a pas que des préoccupations matérielles. Sa vie est profondément pénétrée de coutumes et de croyances religieuses. Comment pourrait-il en être autrement? La nature se présente à lui dans sa force brutale : les mugissements du vent et les tourbillons de neige, le fracas des avalanches et la terreur des incendies si fréquents lui font sentir la faiblesse de l'homme et paraissent lui rappeler qu'il est comme un intrus dans le sanctuaire de la nature alpestre.

Dans ces sentiments de petitesse et d'impuissance la religion vient à son secours, elle l'encourage et le console, elle lui représente les phénomènes de la nature comme émanant de la volonté divine et leur enlève ainsi ce qu'ils ont d'impitoyable et de cruel. Dieu n'est pas insensible, lui dit-elle, ni à la prière directe, ni à l'intercession de la Vierge et des Saints invoqués par l'homme.

De là la coutume de la bénédiction de l'alpage, de là la fréquence des processions auxquelles la ferveur des fidèles et le cadre de la

montagne donnent un caractère plus solennel et plus impressionnant. Au temps des grandes sécheresses, il arrive qu'on prolonge la procession jusqu'à la prise d'eau du bisse, marchant pendant trois ou quatre heures, tête nue au grand soleil. Ajoutons qu'à la grande procession de la Fête-Dieu, on peut voir les hommes revêtus de vieux uniformes du temps des services à l'étranger, en France, à Naples ou à Rome dans la garde du Pape.

Dans la vie de tous les jours on n'oublie pas la prière : le repas commence par un bénédicité, à l'Angélus les hommes interrompent leur travail, se découvrent et disent leur prière. Le crucifix et le bénitier ne manquent pas dans leurs maisons. De nombreux oratoires et calvaires, placés aux jolis points de vue, invitent partout les âmes à se recueillir. C'est là que les jeunes filles vont chanter le dimanche soir après la prière.

Dans cette esquisse par trop rapide, j'ai essayé de dégager les facteurs qui déterminent les dialectes du Valais. Nous avons pu constater d'une part que les patois romans du Valais remontent en ligne directe au latin parlé par les Gaulois romanisés, et que les patois allemands, moins anciens, sont dus à l'invasion alémanique. Nous avons trouvé, d'autre part, que ces deux peuples ont rencontré dans la vallée du Rhône les mêmes conditions favorables à l'art pastoral.

Nous avons vu combien les conditions topographiques du Valais, en particulier les longues vallées latérales de la partie romane, isolent la population, et favorisent par là l'instinctive tendance du paysan au conservatisme, qui explique deux aspects des dialectes valaisans : d'un côté ils sont extrêmement différenciés, chaque vallée, chaque région a des habitudes linguistiques qui lui sont propres ; de l'autre, ils sont extrêmement archaïques dans leurs formes aussi bien que dans leur vocabulaire qui rappellent souvent l'état de l'ancien français. Ils ne manquent pas d'originalité, mais elle ne réside ni dans l'expression des idées abstraites, ni dans la culture des arts, elle réside dans la richesse et dans la précision des termes professionnels de la vie montagnarde.

Qu'on me permette, pour conclure, une considération d'ordre général. Grâce à leur esprit pratique, à leur robuste énergie, à la simplicité de leurs besoins et à leur équilibre moral, les deux peuples, les Gallo-Romains et les Germains, ont vécu heureux

et prospères les uns à côté des autres, cantonnés chacun dans son territoire, sans se pénétrer beaucoup, sans se livrer non plus à des combats ruineux. Par cette paisible cohabitation de deux peuples, le Valais prend la valeur d'un symbole de l'esprit suisse qui n'admet pas que la limite des langues évoque de part ou d'autre des sentiments d'aversion ou d'hostilité.

Bâle. E. Tappolet.

LES PATOIS VALAISANS

CARACTÈRES GÉNÉRAUX ET PARTICULARITÉS

Si divers qu'ils soient entre eux, les patois valaisans constituent dans leur ensemble une variété des dialectes franco-provençaux. Sur quels caractères communs se fonde-t-on pour les attribuer à ce groupe particulier plutôt qu'au français, avec lequel ils ont tant de parenté évidente, ou au provençal, dans le domaine duquel Diez[1] les faisait encore rentrer ?

Le trait le plus apparent qui distingue le franco-provençal du français, c'est le maintien de l'A tonique libre du latin, qui ne devient pas *e* comme en français, mais reste *a* comme en provençal. Toutefois, si cet A libre est précédé d'un élément palatal, le franco-provençal le fait passer à *ie*, de sorte que les formes ne concordent plus dans ce cas avec celles du provençal, mais avec celles de l'ancien français.

Le rapprochement de quelques exemples[2] suffira à faire ressortir cette double affinité. On a d'une part :

	provençal	valaisan	français
nAsus	*n*as	*n*a	*ne*z
prAtum	*pr*a*t*	*pr*a	*pr*é
fAba	*f*a*va*	*f*a*va*	*f*è*ve*
cantAre	*cant*a*r*	*tsãt*a	*chant*e*r*,

1. *Gramm. der rom. Spr.*, I, p. 102. Cf. la carte des langues romanes qui accompagne l'ouvrage de Fuchs, *Die rom. Spr.*, Halle, 1849.

2. Nos exemples de formes patoises du Valais sont empruntés, en règle générale, aux *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, publiés par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet, Neuchâtel, 1925. Il est facile de les y retrouver à l'aide des répertoires, ce qui nous dispense de références plus précises. Nous avons aussi utilisé les relevés phonétiques manuscrits provenant de l'enquête du *Glossaire des Patois de la Suisse romande*. La graphie de ces sources a été simplifiée lorsque la notation de nuances minimes de prononciation n'importait pas au but de ce travail.

mais :

	provençal	valaisan	anc. fr.
scAla	*escala*	*eteyela*	*eschiele*
cApra	*cabra*	*teyevra*	*chievre*
vigilAre	*velhar*	*vèle*	*veiller*
carricAre	*cargar*	*tsardjye*	*chargier.*

Le double traitement de l'A tonique est le critère fondamental du groupe franco-provençal. C'est le caractère sur lequel on s'est appuyé en première ligne pour déterminer l'extension de ce groupe. Il explique et justifie en quelque mesure cette appellation de franco-provençal que lui a donnée Ascoli. C'est en effet au savant linguiste italien que revient le mérite d'avoir clairement établi l'existence d'un ensemble de dialectes gallo-romans distincts à la fois du français et du provençal, et d'en avoir déterminé les limites dans la mesure où le permettaient les matériaux insuffisants dont il disposait. Ses vues sur cette question ont été exposées en 1874 dans un article qui devait être le premier d'une série, intitulée *Schizzi franco-provenzali*, mais qui est resté isolé [1]. L'auteur s'y occupe uniquement du sort de l'A, sur lequel repose toute sa démonstration. Sans vouloir entrer dans des détails à ce propos, je rappellerai simplement ici que les dialectes franco-provençaux forment un territoire cohérent, qui embrasse, en gros, le nord du Dauphiné, l'est du Lyonnais, la Savoie, avec la vallée d'Aoste (Italie), la Suisse française, la Bresse et le sud de la Franche-Comté. Au nord, les limites ne sont pas déterminées de façon précise, tandis qu'au sud-ouest Morf a fait voir qu'elles coïncident d'une manière remarquable avec celles des diocèses de Lyon et de Vienne [2]. En Suisse, il faut mettre à part le territoire roman de l'ancien évêché de Bâle (Jura bernois), dont les patois, dans leur ensemble, ne cadrent pas avec le type franco-provençal.

Dans l'application de la règle du traitement de l'A tonique, les patois valaisans se montrent sur un point plus archaïques que ceux des autres cantons de la Suisse. Sauf dans quelques localités du Bas-Valais, ils ont conservé après palatale le *ie* du vieux français, tandis que la diphtongue primitive s'est généralement réduite à *i* en romand. Vaud et Fribourg disent couramment *tsivra*, *teivra* capra,

1. *Arch. glott. ital.*, t. III, 1er fasc., pp. 61-120.

2. H. Morf, *Bull. de dial. rom.*, I, p. 12, et *Zur sprachl. Gliederung Frankreichs*, carte VI.

etsila, etɛila scala, *tsi, tɛi* cadit, alors que le Valais a gardé *tɛyevra, etɛyela, tɛye*. Les verbes de la première conjugaison s'y répartissent par conséquent en verbes en *-a* et verbes en *-ye*, correspondant exactement aux deux catégories en *-er* et en *-ier* de l'ancien français, suivant les principes de la « loi de Bartsch ». On aura, par exemple, à Hérémence [1] :

porta « porter »	mais :	*katɛye* « cacher »
fìla « filer »		*baɛye* « baisser »
peja « peser »		*bujye* « bouger »
fuma « fumer »		*apoye* « appuyer »
ẽtra « entrer », etc.		*prèye* « prier », etc.

L'opposition reparaît normalement à la 2e personne du pluriel de l'indicatif présent et à l'imparfait de l'indicatif : *vo tsãtạ* cantatis, mais *vo tsardjyẹ* carricatis ; *yò tsãtạvo, to tsãtạvè* cantabam, -as, etc., mais *yò tsardjyẹvo, to tsardjyẹvè* carricabam, -as, etc.

Un caractère général du franco-provençal, moins apparent que la persistance de l'A tonique, mais plus important du point de vue historique, parce qu'il différencie le franco-provençal à la fois du français et du provençal, c'est sa plus grande sensibilité dans la conservation des voyelles finales atones. Tandis que le français confond dans l'uniformité de son *-e* sourd aussi bien l'-A final latin que la voyelle dite d'appui, qui peut provenir indifféremment de -E, -I, -O, -U, le provençal maintient distinctes ces deux catégories en attribuant *-a* à la première et *-e* à la seconde ; mais le franco-provençal seul va plus loin encore, puisqu'il possède l'-A conservé comme *-a* et en outre une voyelle d'appui différenciée en *-e* ou *-o*, suivant son origine.

lat.	telA	alterAM	alterUM	rubeUM	molerE	fratrEM
fr.	*toil*e	*autr*e	*autr*e	*roug*e	*moudr*e	*frèr*e
prov.	*tel*a	*autr*a	*autr*e	*rog*e	*molr*e	*frair*e
val.	*tẹil*a	*ạtr*a	*ạtr*o	*rọdz*o	*mụdr*è, -è	*frạr*è, -è.

Le développement phonétique d'un masculin en *-o* et d'un féminin en *-a*, comme en italien, a entraîné, en Valais comme ailleurs, la propagation analogique de cette distinction des genres dans cer-

1. L. de Lavallaz, *Essai sur le patois d'Hérémence*, pp. 215 et suiv. Cette monographie est la plus complète que nous ayons d'un patois valaisan du type oriental. Il est regrettable que la seconde partie, qui comprend des textes et un glossaire, n'ait pas encore été publiée.

tains substantifs. Ainsi soror devient *ewèra*, febrem *fįvra*, ventrem *vẽtro*, pollicem *pœudzo*, etc. Parfois le féminin en *-a* des adjectifs a provoqué la reformation d'un masculin non phonétique en *-o* : *nœuvo* novum, d'après *nœuva*, au lieu de *nœu*, sur le modèle de *dzą̄no -a* galbinum, -am, *puro, -a* pauperum, -am, etc. Dans le verbe, la présence d'*-o* final comme voyelle d'appui dans des cas comme *ẽtro* intro, *trẽblo* tremulo, *bœudzo* bullico, a eu pour conséquence l'extension analogique de cette finale à presque tous les verbes, quel que soit leur radical et à quelque conjugaison qu'ils appartiennent : *tsãto* canto, *dzuro* juro, *vẽdo* vendo, *bẹivo* bibo, *krèyo* credo, *koñèso* cognosco, *vẹño* venio, etc. Cet *-o* a passé aussi à la première personne des imparfaits de l'indicatif, ainsi qu'au subjonctif présent et imparfait.

Ce qui complique encore la variété des finales atones du franco-provençal, c'est que l'-A final latin y est traité différemment suivant qu'il est précédé ou non de palatale. Dans le premier cas, il ne reste pas *-a*, mais, par un changement analogue à celui de l'A tonique dans les mêmes conditions, aboutit à un son qui est noté partout *i* dans les anciens textes franco-provençaux. Cet *-i* primitif subsiste partiellement dans certains patois archaïques du Valais ; ainsi on a à Nendaz : *mòtsi* musca, *fọli* folia, *ètrẹiti* stricta, *ròdzi* rubea, etc., mais il est plus souvent représenté aujourd'hui par *-ẹ́*, *-é* ou *-è*, quand il ne s'efface pas entièrement. D'autre part, -as final s'est affaibli très tôt en *-es*, comme en français, et est devenu généralement *-è*, *-è* dans les patois actuels : *ètịlè* stellas, *tsą̄tè* cantas. Une palatale précédente ne modifie pas ce résultat : *mọtsè* muscas, *bœudzè* bullicas, etc. La terminaison -at aboutit également à *-è* : *tsą̄tè* cantat, *bœudzè* bullicat.

De là dans le système des flexions nominales des variations de finales tout à fait inconnues du français. Les féminins latins en -A se terminent en patois tantôt en *-a*, tantôt en *-i* (*-ẹ́*, *-é*, *-è*), mais font toujours leur pluriel en *-è* (*-è*) : *pọrta ètrẹiti* porta stricta, mais plur. *pọrtè ètrẹitè* ; *fọ̄li dzą̄na* folia galbina, plur. *fọlè dzą̄nè*. Les adjectifs peuvent être au singulier en *-o*, *-a* : *tịdo*, *-a* tepidum, -am, ou en *-o*, *-i* : *rọdzo*, *-i* rubeum, -am, mais le pluriel est uniformément en *-o*, *-è*.

Dans le domaine des flexions verbales, les différences de traitement de l'-A final permettent de distinguer des formes qui se confondent en français. C'est ainsi que la 3e personne du singulier de l'indicatif

présent des verbes de la première conjugaison n'est jamais identique à la 2e personne du singulier de l'impératif. L'indicatif présent se termine toujours par *-è* : *tsãtè* cantat, *tsạrdzè* carricat, tandis que l'impératif est en *-a* : *tsạ̃ta* canta, ou en *-i* (*-è*, *-é*, *-è*) si une palatale précède : *tsạrdzi* carrica. C'est cette particularité des patois romands qui a fourni à Darmesteter, auquel J. Cornu l'avait signalée, un de ses arguments les plus solides pour étayer l'opinion que les composés du type *gratte-papier* renferment à l'origine un impératif et non un indicatif présent [1]. Dans les composés patois de cette nature, le verbe se présente en effet toujours sous la forme en *-a* ou *-i* de l'impératif, jamais sous celle en *-è* de l'indicatif : *bụ̈rla ku* « brûle-cou, inflammation de la gorge », *fịtsi fwa* « fiche-feu, chercheur de querelles », etc.

Ces distinctions délicates des finales atones n'existent plus aujourd'hui dans tout le Valais avec la même précision. Partout se fait sentir, sous l'influence du français, la tendance à l'effacement et au nivellement de ces finales. Les patois archaïques de l'est maintiennent assez bien l'ancien état de choses, tandis que des confusions plus ou moins récentes altèrent fréquemment le système dans le Bas-Valais. C'est ainsi que le patois de Torgon (commune de Vionnaz), étudié par Gilliéron, réduit uniformément à *-è* sourd les finales atones issues de -as, -a après palatale, -e et -u : *fẹnè* feminas, *pazè* palea, *fẹdrè* cinerem, *vèlạ̃dzè* villaticum sont arrivés aujourd'hui à une terminaison identique [2].

En dehors du traitement de l'A et des finales atones, l'évolution phonétique du franco-provençal concorde presque entièrement avec celle du français à ses origines. La diphtongaison des voyelles toniques libres a dû se produire à la même époque et dans les mêmes conditions, et le développement du consonantisme est soumis aux mêmes règles fondamentales [3]. C'est la raison pour

1. A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés*, 2e éd., p. 178.

2. J. Gilliéron, *Patois de Vionnaz*, pp. 40-42.

3. On pourrait être tenté de reconnaître des vestiges d'un traitement provençal du -P- intervocalique dans les cas de *-br-* provenant de -PR- latin qu'on rencontre dans quelques localités de la région de Sierre, notamment à Chalais, Lens et Montana, p. ex. *tєyẹ̀bra* capra, *óbri* operarium, *abri* aprilem, *wigbra* vipera, etc. ; voir Gilliéron, *Atlas phon. du Valais*, p. 23 ; Zimmerli, *Deutsch-franz. Sprachgr. in der Schweiz*, t. III, p. 147 ; W. Gerster, *Mundart von Montana*, p. 133. Ce n'est en réalité que l'effet d'une réaction contre la tendance de ces

laquelle M. Meyer-Lübke, dans sa *Grammaire des langues romanes*, considère le franco-provençal comme une simple variété dialectale du français, à laquelle il donne le nom de français du sud-est [1].

Le Valais est réputé à bon droit pour être un des pays les plus originaux de la Suisse, un de ceux où les usages, le costume, le genre de vie diffèrent le plus complètement de ce que l'on est accoutumé à rencontrer dans la plupart de nos cantons. Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure à une grande spontanéité et à un esprit créateur indépendant particulièrement développé chez le Valaisan. Le traditionalisme est au contraire le fond de sa nature. La principale originalité du Valais est beaucoup moins d'avoir créé de l'inédit que d'avoir conservé jusqu'au XX[e] siècle beaucoup d'éléments de civilisation qui n'avaient jadis rien de bien spécial, mais qui paraissent uniques en leur genre aujourd'hui, parce que tout s'est modifié autour d'eux par suite d'une évolution plus rapide. Dans le bel ouvrage sur l'ethnographie primitive de la Suisse de M. Rütimeyer [2], où le Valais figure parmi les cantons qui ont fourni les matériaux les plus précieux et les plus abondants, ce savant a pu montrer de façon saisissante que bon nombre de pratiques ou d'objets qu'on trouve encore en Valais présentent la plus grande analogie avec ce que nous révèlent les données de la préhistoire ou la comparaison avec les usages des peuples primitifs. Il n'en va pas autrement dans le domaine de la linguistique. Les patois valaisans sont, à certains égards, un musée d'antiquités. Ils renferment des reliques vénérables et nous y voyons s'accomplir sous nos yeux des transformations qui nous reportent à des centaines d'années en arrière dans l'histoire du français. J'essayerai d'en donner quelques exemples.

patois à l'affaiblissement du *v* devant *r*, affaiblissement qui peut aboutir à la chute complète. Nendaz montre dans *œ̊uri* operarium, à côté de *dzènẹ̀ibro* juniperum, les résultats opposés auxquels on peut arriver dans la même localité. Un autre indice de ce flottement est l'introduction d'un *v* non étymologique dans des cas comme *tèneivro* tonitrum. La preuve que *-br-* est un renforcement de *-vr-* et non un affaiblissement de -PR- ressort du fait qu'il se trouve aussi comme équivalent de -BR- latin : *fḭbra* febrem, *fèbri* februarium, ou même de -VR- : *vigbre* vivere (Chalais). Cf. le cas curieux de *mą̄bra* malva, par l'intermédiaire de *marva*, *mavra*.

1. Cf. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium der rom. Sprachwiss.*, 3[e] éd., pp. 20-22.

2. L. Rütimeyer, *Ur-Ethnographie der Schweiz*, Bâle, 1924.

Et d'abord, le Valais est un pays de langue française où la déclinaison à deux cas n'est pas entièrement éteinte. Cette distinction entre le cas sujet et le cas régime, qu'on inculque péniblement aux étudiants à grand renfort de règles et de paradigmes, des milliers de paysans du Valais la pratiquent journellement sans aucune hésitation. Il est vrai que leur déclinaison est extrêmement simplifiée. Elle ne comprend plus, en effet, que la distinction entre sujet et régime pour les formes de l'article défini, et seulement encore au singulier [1]. Mais dans ces limites restreintes, le système est bien vivant et s'applique au féminin comme au masculin de l'article. Comme dans certains dialectes de l'ancien français, le nominatif *li* est en effet valable pour les deux genres [2], de sorte qu'on a au masculin le couple *li*, *lo* et au féminin *li*, *la*. L'*i* de *li* est généralement réduit en patois à une voyelle instable, qui se rapproche de *é* ou *è*. On dira donc *li tsã è lạrẓo* « le champ est large », mais *travèrɛa lo tsã* « traverser le champ » ; *li pọrta è kḷuɛa* « la porte est fermée », mais *kḷu la pọrta* « ferme la porte » ; *kã lì tsat mąkè, lì rạta dąṣè* « quand le chat manque, la souris danse », *fò pa rèvèḷè lo tsat ki drịmè* « il ne faut pas réveiller le chat qui dort », etc. Comme en ancien français, les indications de temps sont toujours au cas régime : *lo matĩ*, *la ɛènąna* « la semaine », *lo dilĩ* « le lundi », et naturellement aussi tous les compléments de prépositions : *paɛa vè lo põ, dèri la krẹta* « passer près du pont, derrière la crête », etc.

A Évolène, la déclinaison est aussi conservée pour le masculin pluriel : *li*, *lè*, et, ce qui est plus remarquable, il subsiste également des formes de démonstratif : *chi*, *ché*, qui correspondent aux deux cas *cil* et *cel* de l'ancien français et continuent à s'employer conformément à la syntaxe des XIIe et XIIIe siècles [3].

1. Le fait a été signalé en premier lieu par J. Cornu dans la *Romania*, t. VI (1877), pp. 253-254, d'après les traductions de la parabole de l'Enfant prodigue des vallées d'Hérens et d'Anniviers. Des renseignements plus précis, recueillis sur place, sur les formes et l'extension de l'article décliné, ont été publiés par Gilliéron dans son *Atlas phonétique du Valais roman*, pp. 25-26. Ils ne concernent que la région au sud du Rhône.

2. C'est aussi le cas dans les documents médiévaux de la Suisse romande qui ont un caractère dialectal. Sur la conservation de la déclinaison de l'article en fribourgeois dans un texte de 1414, voir mes remarques sur *Un document inédit du français dialectal de Fribourg au XVe siècle*, dans la *Festschrift Morf*, pp. 290-291.

3. Cette déclinaison subsiste aussi pour le féminin singulier du démonstratif dans les deux couples *çlì*, *çla* « celle-là » et *stì*, *sta* « celle-ci ». Voir *Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse romande*, II (1903), p. 33.

La déclinaison de l'article n'a pas survécu dans le Valais entier. Elle occupe tout l'ancien territoire du Valais épiscopal, soit toute la partie à l'est de la limite marquée sur notre carte par un pointillé, à l'exception des localités très francisées des bords du Rhône, comme Saint-Léonard. Elle franchit cette limite dans une zone en bordure du territoire épiscopal, zone qui comprend, au nord du Rhône, les hameaux supérieurs de la commune de Conthey et, au sud, Nendaz, Isérables et le val de Bagnes. Il y a cinquante ans, Gilliéron avait encore pu observer la déclinaison plus à l'ouest, à Saxon [1]. Cette région du Valais central qui l'a maintenue est aussi celle où se produit la chute de l'*l*, de sorte que l'article se réduit ici à *i* au nominatif et à *o*, *a*, comme en portugais, à l'accusatif : *i muni mu o grã*, *a ẹẹila* « le meunier moud le grain, le seigle ». Devant voyelle, la voyelle de l'article s'élide, et comme l'*l* disparaît, il ne reste plus rien. On arrive à ce singulier résultat de la suppression de l'article défini par voie purement phonétique : *ẽwe è fręidi* « l'eau est froide » ; *abèra ą̄no* « abreuver l'âne » ; *ĭ bā dè ą̄no* « le bât de l'âne » ; *kopa ę̀rba* « couper l'herbe », etc. [2].

La déclinaison de l'article défini, là où elle subsiste encore, paraît solidement ancrée dans les habitudes linguistiques [3]. Pas plus dans la tradition orale que dans les textes écrits que nous possédons, je n'ai constaté de flottement dans l'emploi du cas régime ou du cas sujet. Les Valaisans d'aujourd'hui déclinent bien plus correctement que beaucoup d'auteurs de notre ancienne littérature. Ils n'y ont

1. *Atlas phon. du Valais*, p. 25. C'est par erreur que Gilliéron n'a noté qu'une forme pour le masculin à Isérables. La distinction des deux cas y est encore constante aujourd'hui.

2. Mais l'élision ne se produit pas dans les mots où il y a eu chute à l'initiale de *l* ou *v* : *beir o asé* « boire le lait » ; *vę̀ndrè a ats* « vendre la vache » ; *i sõ d'ā ẽ̄wa* « le bout de la langue ».

La langue ne paraît pas gênée par cette éclipse fréquente de l'article défini, tandis qu'elle s'est accommodée moins facilement de la disparition des pronoms personnels régimes *le*, *la*, qui peut se produire dans les mêmes conditions (voir les exemples cités *Bull. du Glossaire*, VI (1907), p. 30). A Conthey, Savièse, Nendaz, s'est développé dans ce cas un moyen thérapeutique de réaction, qui consiste à intercaler constamment *te* après le pronom régime direct : *o t'è yu* « je l'ai (le t'ai) vu », *a t'è adzètą̄yè* « je l'ai (la t'ai) achetée », *o*, *a t'è bala a lu* « je le, la leur ai donné, -ée (le, la t'ai donné à eux) », etc.

3. J'ai cependant pu constater dans un cas la perte du sentiment de la déclinaison acquis par tradition naturelle dans la jeunesse. Un instituteur d'Erdes (Conthey), consulté à l'âge de 24 ans, employait très régulièrement l'article décliné

d'ailleurs guère de mérite, car ils le font de manière parfaitement inconsciente et témoignent, lorsqu'on les rend attentifs à cette particularité de leur langage, le même étonnement que M. Jourdain apprenant qu'il faisait tous les jours de la prose sans le savoir. Parmi mes informateurs, je n'en ai rencontré aucun qui se fût spontanément rendu compte de l'alternance logique et régulière des formes de l'article, qu'il pratiquait journellement. Et pourtant, il y en avait dans le nombre qui possédaient des notions d'allemand ou de latin et qui n'ignoraient pas le mécanisme des cas.

On n'a pas seulement des restes de déclinaison en Valais, on y pratique encore la formation de pluriels en *-s*. Ceci peut paraître bien banal à première vue. La règle de l'emploi de l'*s* comme marque du pluriel est une règle élémentaire de grammaire, que l'on enseigne dès leur jeune âge à tous les élèves de langue française. Mais c'est précisément là que gît la différence. Pour ceux qui parlent le français, la règle de l'*s* est une règle d'orthographe, qui n'a d'existence que sur le papier et qu'on apprend seulement à l'école. La langue parlée l'ignore complètement. Sauf dans le cas assez rare de la liaison, des mots comme *pommier*, *tour*, *main* demeurent identiques dans la prononciation, qu'ils soient employés au singulier ou au pluriel. Le contexte ou l'accompagnement de déterminatifs variables (article, démonstratif, etc.) permettent seuls de faire la distinction. Le français moderne est une langue dans laquelle le substantif a perdu, en règle générale, tout caractère flexionnel et n'est plus représenté que par une forme, qui demeure invariable. C'est là une conséquence de l'amuïssement des consonnes finales. Il faut remonter à trois ou quatre siècles en arrière pour trouver en français une période où la règle de l'*s* corresponde à quelque chose de réel dans la langue parlée, c'est-à-dire où l'on prononçait effective- l'*s* des pluriels *pommier*s, *tour*s, *main*s. Or c'est précisément cet état de choses que nous pouvons encore constater aujourd'hui en Valais, au moins dans certaines limites. Il ne s'observe plus de manière

comme tous les habitants de ce hameau à patois bien conservé. Mais dix ans plus tard, après avoir exercé son activité et fixé son domicile dans la partie inférieure de la commune, où le patois, tombé en désuétude, subit fortement l'influence du français, il ignorait complètement la double forme de l'article et affirmait ne l'avoir jamais remarquée. Son patois ne présentait du reste pas d'autres traces notables d'altération.

régulière et constante qu'à l'extrémité du Val d'Hérens, à 1250 mètres d'altitude, dans la commune d'Évolène, qui, à côté d'autres avantages qui en font un lieu de séjour très goûté des touristes, peut se vanter de posséder un patois des plus intéressants par son caractère d'archaïsme très prononcé. C'est là seulement qu'on rencontre dans presque tous les substantifs à finale accentuée un pluriel reconnaissable à l'oreille par sa terminaison consonantique, différente de celle du singulier.

Exemples : *mã* « main », plur. *mãϵ* « mains » ; *tsousõ*, *-õϵ* « chausson » ; *pòmi*, *-iϵ* « pommier » ; *tsaϵyóu*, *-òuϵ* « chasseur » ; *paṣóu* pastorem, *-óüϵ* « pâtres » ; *tòr*, *tòϵ* « tour » ; etc.

dék, *déis* « doigt » ; *mulèt*, *-ès* « mulet » ; *ẅèl*, *wès* « œil, yeux » ; *pyòl*, *pyòs* « pou » ; *zènòl*, *-òs* « genou » ; *an*, *ãs* « an » ; *dèn*, *dẽs* « dent » ; *pòu*, *põs* « pont » ; *pra*, *prās* « pré » ; *tsèva*, *-as* « cheval, -aux » ; *tsu*, *tsūs* « chou » ; *kutē*, *-ēs* « couteau » ; *óije*, *-ēs* « oiseau » ; etc.

On voit que ces pluriels se répartissent en deux séries, dont la première a pour terminaison *-ϵ* et la seconde *-s*. Le *-ϵ* représente le cas le plus simple. Ce son est l'équivalent constant à Évolène de l'*s* française. Ce remplacement de l'*s* du français par une *s* épaissie est du reste un trait général des patois romands archaïques. Là où on prononce *ϵeijon* « saison », *ϵavei* « savoir », etc., il est naturel de rencontrer *mãϵ* comme équivalent de *mains*, *pòmiϵ* de *pommiers*, *tòϵ* de *tours*, etc. Dans le cas de *-rs*, il y a seulement lieu de remarquer que l'*r* disparaît.

Dans l'*s* de la seconde série, il est facile de reconnaître le produit de l'-s finale latine, combinée avec la dentale qui précédait : dentes > *dẽs*, *pratos > *pras*, *mulittos > *mulès*. Cette *s* patoise correspond donc au *z* de l'ancien français (*denz*, *prez*, *mulez*) et s'est maintenue distincte de l'*s* simple, passée à *ϵ*. Comme le *z* se développe en ancien français après *nn* ou *l* mouillée, il est régulier de trouver à Évolène annos > *ãs*, oculos > *wès*. L'*l* mouillée y étant rendue par une *l* simple, le couple *zènòl*, *zènòs* reproduit fidèlement la flexion *genoil*, *genouz* de notre ancienne langue. Ces variations du sort de l'*s* finale, suivant les conditions phonétiques spéciales du mot, nous reportent à un état linguistique disparu du français dès le commencement du XIIIe siècle. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que la régularité primitive ait été parfois troublée par des influences analogiques. C'est notamment le cas pour les radicaux

terminés par *-l* ou *-ll*, qui, normalement, ne devraient pas avoir leur pluriel en *-s*. La nombreuse série des formes comme *pra*, *prās* a sans doute entraîné *tsēva*, *-as*; *tsu*, *tsus*; *óuje*, *-ēs*; etc. Dans *bré*, *brès* « bras », le singulier a été refait par suppression de l'*s* du pluriel.

Si la formation constante et régulière de ces pluriels est aujourd'hui restreinte au patois d'Évolène, de nombreux indices témoignent qu'elle a dû être commune, jusqu'à une époque récente, à toute la vallée d'Hérens, ainsi qu'à celle d'Anniviers et à la région au nord du Rhône, de Sierre à Lens. Partout dans cette contrée des vestiges plus ou moins nombreux d'anciens pluriels attestent que le nivellement au profit des formes du singulier, comme en français, s'est produit à une date peu éloignée. La série des mots en *-at*, *-èt*, *-òt*, en particulier, oppose une résistance tenace à l'unification et conserve assez généralement ses pluriels en *-as*, *-ès*, *-òs*. Des formes isolées de singuliers comme *peis* « poil », *dis* « doigt », *ɛìs* « cil », *ās* « ail », *mòs* « mot », *vẽs* « vent », sont d'anciens pluriels que le monosyllabisme a probablement favorisés dans la lutte pour la prépondérance et qui ont prévalu. Le singulier *uɛ* (Miège, Grône), à côté de *us* (Chalais, Saint-Luc) et de la forme normale *u* (Évolène) « œuf », trahit par son hésitation dans la finale un pluriel analogique devenu aussi singulier. Toutes sortes de restitutions analogiques ont dû surgir pendant la période d'hésitation entre formes anciennes et modernes, et quelques-unes ont survécu, p. ex. *zònòt* (Saint-Luc) « genou », tiré du pluriel *zònòs* sur le modèle du type diminutif *-ot*, *-os*; *flāyèt* (Évolène) « fléau », de *flayès* d'après la nombreuse série en *-èt*, *-ès*. Nodum, qui devient régulièrement *nóu* (Ayer, etc.), apparaît aussi sous les formes *nōt* (Saint-Luc), *nūt* (Chandolin), ou *nūl̦* (Lens, Montana), suivant que le pluriel en *-s* a suggéré un singulier en *-tt-* ou en *l* mouillée. A Évolène, le singulier *nóus* peut être envisagé comme généralisation de la forme plurielle; la chose paraît déjà plus difficile à admettre pour *ɛóus* sabucus « sureau », mais dans un mot comme *avriks* (ib.) « avril », l'absence d'un pluriel usité amène forcément à chercher dans le cas sujet de l'ancien français *avris* la raison d'être de l'*s*. L'hypothèse de la persistance dans cette contrée de restes du cas sujet masculin en *-s* peut s'appuyer surtout sur l'existence dans plusieurs adjectifs d'une forme en *-s* (= afr. *-z*) employée soit seule, soit en concurrence avec celle en *-t*, qui représente l'accusatif : *tsās* à côté de *tsāt* (Lens,

Montana) « chaud » ; *frīs-frīt* (ib.) « froid » ; *drīs-drit* (Saint-Luc) « droit » ; *èbris* (Montana) « étroit »; *rīs* (ib.) « raide », avec le dérivé *riswgrì* « raideur ». A Évolène, les verbes en *-ir* ont régulièrement un participe passé en *-éi(k)s*, de -ectus : *ɛé waréi(k)s* « je suis guéri », *y è partei(k)s* « il est parti », qui semble bien représenter un ancien nominatif.

Il ressort de ce qui précède que les pluriels d'Évolène ne sont, en somme, que l'application à la flexion nominale d'un caractère phonétique plus général, la conservation de l'-s finale lorsqu'elle est appuyée par une consonne précédente. Ce maintien de l' s se produit donc dans des conditions bien différentes de celles que M. Jaberg a minutieusement étudiées dans les patois franco-provençaux du Piémont [1], où il s'agit de l'-s finale après voyelle. La persistance de l'-s appuyée se constate en dehors des pluriels, p. ex. dans *pyès* pectus, *myòs* melius. Elle a aussi laissé des traces dans la flexion verbale d'Évolène, mais seulement dans les 2[es] personnes du pluriel : *tsantas* cantatis, *vèḻès* vigilatis, *vènis* venitis, *vìndrei(k)s* « vous viendrez », *vìndras* « vous viendriez », etc. A la 2[e] personne du singulier, les influences analogiques ont fait disparaître les formes phonétiques en *-ɛ* ou *-s* qu'on serait en droit d'attendre.

Ce n'est pas seulement l'-s, mais le -T final appuyé dont on constate le maintien dans la même partie du Valais : *tsat* cattum, suffixe *-èt* -ittum, *tit* tectum, *nēt* noctem, *mēt* magidem « pétrin », *frit* frigidum, *tsāt* calidum. Ce *-t* est particulièrement fréquent dans les verbes ; ainsi à Miège : *mèt* mittit, *pūt* *potet, *krit* credit, *vit* videt, *kḻóut* claudit, *dit* dicit, *fét* facit, *plét* placet, *vāt* valet, *ut* *volet, *rèɛit* recipit, *ɛat* sapit, *bit* bibit, *dit* debet, etc. Il est possible que certaines de ces formes soient analogiques ; cependant, dans leur ensemble, elles semblent concorder avec le développement du français et en représenter une étape archaïque. L'extension analogique se manifeste de façon frappante dans le fait que la 2[e] personne de tous ces verbes est identique à la 3[e] et se termine aussi par *-t*. Cette terminaison se rencontre même parfois à la 1[re] personne : *ɛèt* sapio, *ēt* habeo, ce qui explique la 1[re] personne en *-it* de tous les futurs. Une confusion avec le *k* parasite, dont il sera question plus loin, est en jeu dans ce cas. Là où Chalais emploie

1. K. Jaberg, *Notes sur l's final libre dans les patois franco-provençaux et provençaux du Piémont*, dans le *Bull. du Glossaire*, X (1911), pp. 49-79.

pwik « je puis », *wik* « je veux », qui représentent de plus anciens *pweik, weik,* Miège dit *pwéit, wéit,* et, à Miège même, on se sert concurremment de *bèréi* ou *bèrit* « je boirai », *ɛyoréi* ou *ɛyorit* « je suivrai ».

La conservation partielle des consonnes finales -S et -T est une particularité des patois de l'extrême est. Dans le voisinage de Sion, il n'y en a plus que des cas isolés, et au delà, cet archaïsme disparaît totalement. Cependant Isérables fait exception, comme souvent, et connaît encore dans certains cas la prononciation du *-t* final, mais sous une forme affaiblie qui représente évidemment la dernière étape avant la chute complète. La langue prend encore à la fin du mot la position du *t*, mais la détente explosive ne se produit plus, de sorte que l'effet acoustique est à peine perceptible. Ce qu'on remarque, c'est la brusque interruption de la voyelle qui précède : *mùèt* « mulet », *punèt* « punit », *dèt* dictum, *plat* « plat » ; souvent le *t* est précédé d'une *r* également réduite : *sòrt* « sourd », *kòvèrt* « couvert ». Ce son disparaissant s'ajoute facilement à la fin de mots qui n'y ont pas droit : *ȅşhlwèt* linteolum « drap de lit », *kwèrt* « cuir », *fòrt* « four », *ivyèrt* « hiver », etc. On pourrait voir dans les derniers d'anciennes reformations d'après des nominatifs en *-ẓ*.

Ces consonnes finales conservées ont un caractère commun, important à noter pour comprendre la fragilité de leur existence. Leur prononciation est instable et varie continuellement suivant la position du mot dans la phrase et la rapidité du discours. C'est seulement devant voyelle ou à la pause qu'elles sont pleinement articulées, tandis qu'elles s'effacent complètement s'il y a liaison étroite avec un mot suivant commençant par consonne. On dira : *ɛu lo tit* « sur le toit », mais *ɛu lo ti dè la grą̃ẓé* « sur le toit de la grange » ; *vo tsantas* « vous chantez », mais *vo tsanta byȩ̃* « vous chantez bien » ; *dè bȩlè mãɛ* « de belles mains », mais *dè mã blą̃tsè* « des mains blanches ». Entre ces deux extrêmes, l'articulation pleine ou la disparition totale, se placent des degrés intermédiaires d'affaiblissement qui varient avec les conditions syntaxiques. Ce que M. Jaberg a observé pour l'*-s* finale en Piémont est absolument valable pour les consonnes caduques du Valais. Il suffit de la plus légère hésitation, du moindre arrêt dans la phrase pour les faire réapparaître plus ou moins distinctement [1]. On reconnaît là l'état de choses que

1. Jaberg, *loc. cit.*, p. 54. Les phrases recueillies dans les *Tabl. phon. des patois*

signalent certains grammairiens du XVI[e] siècle comme étant celui du français de cette époque. L'étude sur le vif des phénomènes patois contemporains serait certainement de nature à jeter quelque lumière sur les témoignages trop rares et trop peu précis auxquels nous sommes réduits pour reconstituer l'histoire des consonnes finales du français [1].

Parmi les antiquités morphologiques que recèlent les patois valaisans, une de celles qui ont été le moins remarquées, ce sont les restes d'anciens plus-que-parfaits de l'indicatif, dont font encore usage la plupart des parlers à l'est de Sion et qui sont courants également à Conthey, Vétroz et dans le Val de Bagnes. Des formes comme *fụ̄rè* fuerat, *ụ̄rè* habuerat, correspondent exactement aux vénérables reliques de la *Cantilène de sainte Eulalie* : *furet*, *auret*. Le temps se conjugue régulièrement, p. ex. à Daillon (Conthey) : *fụ̄ro*, *fụ̄rė*, *fụ̄rè*, *fūrạ̃*, *fūrạ*, *fụ̄rã*. Il n'a plus la valeur du plus-que-parfait latin, mais a pris celle du conditionnel, conformément à ce qui s'est passé en provençal et dans les langues du Midi qui l'ont conservé. Cette concurrence avec le conditionnel a fréquemment pour résultat que les terminaisons de ce dernier viennent se greffer sur le radical du plus-que-parfait et produisent des formes hybrides : *furạyȯ* à côté de *fụrȯ* (Chalais) ; *furị(t)* ou *fụrè* « tu serais » (Lens) ; *tu lò ϵurịt* (sapueras + -ebas), *ϵè fụϵè vèré* « tu le saurais, si c'était vrai » (Miège), etc. L'emploi très limité de ce temps dès l'époque la plus ancienne du français explique qu'il ne se trouve habituellement en patois que pour les trois verbes *être*, *avoir* et *savoir*. Cependant des formes isolées comme *pụ̄ro* potueram, *vụdro* volueram, à Miège, attestent un ancien usage au moins aussi étendu que celui du vieux français. Il a même pu être dépassé, comme l'indique cet exemple relevé à Bagnes : *sè y us sei, y alạ̄rè bẹirè* « si j'avais soif, j'irais boire ».

Les formes du possessif ne présentent rien de particulier dans la plupart des patois valaisans. Elles correspondent à celles du français.

---

suisses romands ont été prononcées dans des conditions trop peu naturelles pour pouvoir représenter à cet égard l'usage courant.

1. A propos de l'histoire du français *soif*, M. Jaberg a étudié spécialement le sort de l'*f* finale depuis le XVI[e] siècle dans la *Zeitschr. f. franz. Spr.*, t. XXXVIII [1], pp. 258 et suiv. Il reproduit et commente l'important témoignage d'Henri Estienne (1582) sur la prononciation des consonnes finales et mentionne, d'après M. Jud, que l'état de choses caractérisé ci-dessus existe aussi dans certains patois savoyards de la Maurienne et de la Tarentaise.

Toutefois, quelques-uns des parlers les mieux conservés, comme ceux d'Évolène, de Nendaz, d'Isérables, de Bagnes, font preuve sur ce point aussi d'originalité archaïque. Ils se servent d'une forme unique de possessif, aussi bien comme forme absolue que comme forme conjointe, et cette forme est toujours accompagnée de l'article. On dit : « *Le mien* chapeau est neuf, j'ai perdu *le mien* couteau », tout comme « c'est *le mien* ». Les formes sont à Isérables, p. ex. : masc. (cas sujet) : *i myo*, *i teo*, *i eo*, *i nų̄trė*, *i vǭtrė*, *i eo* ; fém. *i mąyė*, *i tąwa*, *i sąwa*, *i nų̄tra*, *i vǭtra*, *i sąwa* [1]. *Y é pèrdā̆u o myo kœuté* « j'ai perdu mon couteau ». *Séi l è i myo* « celui-ci est le mien ». Les féminins *mąyė*, *tąwa*, *sąwa* correspondent exactement à l'ancien français *moie*, *toue*, *soue*. Le patois *i myo kœuté* rappelle beaucoup l'italien *il mio coltello* ; néanmoins il n'est pas à présumer que le voisinage de l'italien soit ici pour quelque chose. Le parallélisme avec le vieux français suffit à expliquer la tournure patoise. Celle-ci est assez souvent supplantée, dans la jeune génération, par des formes calquées sur le français, mais une tournure plus patoise consiste à remplacer le possessif par « à moi, à toi, etc. » : *i kœuté a mè* « mon couteau ». Elle est très fréquente avec les noms de parenté.

Étant donné le caractère très accidenté du territoire valaisan, on ne peut pas s'attendre à y rencontrer un patois uniforme. De la vallée centrale du Rhône part du côté sud tout un réseau de vallées latérales, qui constituent autant d'individualités distinctes. Séparées les unes des autres par de hautes chaînes de montagnes, ces vallées ont eu chacune sa vie propre. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que leur autonomie se manifeste aussi dans leur langage et qu'il y ait un patois du Val d'Illiez, de l'Entremont, du Val de Bagnes, un patois d'Hérens ou d'Anniviers. Même dans la vallée du Rhône et sur sa rive droite, où les relations sont plus faciles entre les villages, il n'est guère de commune ou au moins de paroisse qui n'ait ses particularités. Mais ces variations linguistiques ne se répartissent pas uniformément d'un bout à l'autre du Valais romand. Un examen comparatif, même superficiel, fait immédiatement reconnaître deux types différents qui s'affrontent dans la région de Sion. Tous les patois parlés entre le Léman et Sion, d'une part, et tous ceux qui

1. On remarquera l'emploi, propre à Isérables, de suus lorsqu'il y a plusieurs possesseurs, comme en latin. Il est aussi intéressant de voir que le masc. sing. est *nų̄trė*, *vǭtrė*, mais le plur. *nų̄tro*, *vǭtro*.

sont compris entre Sion et la limite de l'allemand, de l'autre, constituent deux groupes d'allure dissemblable. Dans chacun d'eux il y a des divergences plus ou moins prononcées, mais conformes à la même tendance. A l'intérieur de chaque groupe il sera relativement facile aux patoisants de s'entendre, tandis que la compréhension mutuelle deviendra beaucoup plus problématique d'un groupe à l'autre, entre un Anniviard et un Bagnard, par exemple, et ils préféreront se servir du français comme langue commune. Au nord du Rhône, la limite entre les deux types est nettement marquée par la petite rivière de la Morge, qui vient se jeter dans le Rhône à 3 kilomètres à l'ouest de Sion. Elle forme la frontière entre les deux communes de Savièse et de Conthey. Le contraste entre les patois de ces deux localités, qui ne sont séparées que par le ravin de la Morge, est frappant. Il n'y a aucune zone de transition entre le type oriental et le type occidental. Les caractères distinctifs sont tout aussi accusés entre Savièse et Conthey qu'entre Savièse et Martigny ou Saint-Maurice. Au sud du Rhône, il n'y a pas concordance si bien marquée entre la topographie et l'état linguistique. A peu près en face de la Morge, un autre cours d'eau, la Prinze, débouche du Val de Nendaz dans la plaine. Mais le torrent n'est pas ici une limite entre des dialectes différents. Tout en se distinguant par certaines particularités, le patois de Nendaz, sur la rive gauche de la Prinze, appartient au type dialectal de l'est, qui règne sur la rive droite, tandis que, quelques kilomètres plus loin, Isérables a le type de l'ouest, mais avec plusieurs caractères qui lui sont propres. Ces localités sont toutes deux à 6 ou 700 mètres au-dessus du cours du Rhône et ne sont séparées par aucun obstacle naturel. La première fait partie du district de Sion et la seconde de celui de Martigny. Une simple limite administrative se trouve donc ici entre les deux types dialectaux. Au pied de la montagne, Riddes, première localité en aval de Sion sur la rive gauche du Rhône, a un patois purement bas-valaisan.

Pour donner une idée des principaux caractères phonétiques par lesquels les deux variétés de patois qui se partagent le Valais sont en opposition, je mettrai en regard, dans quelques exemples typiques, la prononciation de Conthey et celle de Savièse :

« au mois de février il y a de la neige » :
Conthey : *u mấi dė fèvrấi y ă dė nấi*
Savièse : *ū mĭ dė fëvrĭ l ā dẹ nĭ ;*

« le chasseur a vu un lièvre, un aigle » :
Conthey : *ò tsaşyœu a yu õna lą̊ivra, õn ų̄dė*
Savièse : *i tsasyu l a yu na wį̄vra, un ą̄lė ;*

« on a perdu la clef du clocher » :
Conthey : *ȭn a pèrdu a şó dù şòtɛyą̄*
Savièse : *il ã pèrdu a kḻa du kḻòẻyè ;*

« je me suis fait mal au bras, au pouce » :
Conthey : *mè ẻấi fi mó u bri, u pœudò*
Savièse : *mè ɛé fé mā u bré(i), u pų̄dẓo ;*

« il pleut, il ferme la fenêtre » :
Conthey : *è pfœu, è şu a fènį̄tra*
Savièse : *ĭ pḻu, i kḻó a fènę́itra.*

On peut résumer de la manière suivante, en s'en tenant à des formules sommaires, les divergences les plus importantes que présentent entre eux, dans leur ensemble, les patois de l'ouest et ceux de l'est [1] :

Ouest	Est
1° Ū latin accentué devient *u* comme en français : *pèrdu* ; *krŭ* crudum ; *ku*, *ṭu* culum ; *pųdẓė* pulicem, etc.	1° Ū latin conserve toujours le son *u* : *pèrdu* ; *kru* ; *ku* ; *pų̄ẓẻ*, etc.
2° A tonique libre devient *ó* en finale devant T, V, L ; aussi A entravé devant L : *tsãtó* cantatum ; *pró* pratum ; *kudèrố* cochlearata ; *ç̄ố*, *şố* clavem ; *mó* malum ; *tsó* caldum, etc.	2° A tonique reste toujours *a* : *tsanta* ; *pra* ; *kuḻèra* ; *kḻa* ; *mā* ; *tsā*, etc.
3° Les diphtongues *ei*, *ou* provenant de E, O fermés se développent en accentuant le premier élément.	3° Les diphtongues *ei*, *ou* provenant de E, O fermés se maintiennent ou se réduisent à une voyelle simple identique au second élément.

1. Ces normes ne sont pas toujours conformes à ce qu'indique l'*Atlas phonétique du Valais roman*, de Gilliéron. Je ne relèverai pas ces désaccords. L'auteur de l'*Atlas* reconnaissait lui-même les imperfections de ce travail hâtif d'un débutant, établi sur une base insuffisante.

Ouest	Est
ei passe à *å̄i*, *āi*, *āe*, *ā* : *krå̄i*, *kraė*, *krā* credit ; *vå̄i*, etc. videt ; *bå̄irė* etc. bibere.	*ei* aboutit à *i* : *kri* ; *vei*, *vi* ; *bẹirė*, *bīrė*, etc.
ou devient *œu*, *œ*, *œ́* : *prœu*, *prœ* *prodem ; *ọ̄ura*, *œ́ra* hora ; *ėt̨œ́re* excutere, etc.	*ou* devient *u* : *próu*, *pru* ; *ọ̄ura*, *ụ̄ra* ; *èkọure*, *èkụ̄rė*, etc.
4° Les diphtongues *ie*, *ue* provenant de E, O ouverts donnent généralement les mêmes résultats que *ei*, *ou*.	4° Les diphtongues *ie*, *ue* provenant de E, O ouverts se changent en voyelle simple identique à leur premier élément.
ie aboutit à *å̄i*, *āi*, *āe*, *ā* : *få̄ivra*, *fā̄evra*, *fā̄vra* febrem ; *må̄i*, *mae*, *mā* mel, etc.	*ie* aboutit à *i* : *fīvra* ; *mi*.
ue aboutit à *œu*, *œ* : *nœ̄uva*, *nœ̄va* nova ; *dėdzœu*, *-œ̄* diem jovis ; *pœu*, *pœ* *potet, etc.	*ue* aboutit à *u* : *nụva* ; *dėdzu*, *dėzu* ; *pu*, etc.
5° La diphtongue issue de A + *yod* ou de ÈS + *cons*. devient *i* [1] : *fi* factum ; *fumi* fumaceum « fumée » ; *tịta* testa, etc.	5° La diphtongue issue de A + *yod* ou de ÈS + *cons*. devient *éi*, *ei*, *é* : *féi*, *fé* ; *fùmé* ; *tẹ́ita*, *tẹ̄sa*, etc.
6° Les groupes composés de *cons*. + L (PL, BL, CL, etc.) évoluent en combinaisons variées après la mouillure de l'L : *pora*, *pfora* plorare ; *bzā*, *bvā* *blancum ; *çḷā̄ma*, *çā̄ma*, *ṣā̄ma* flamma ; *çḷu*, *çu*, *ṣu*, *fu* claudit, etc.	6° Les groupes composés de *cons*. + L ne présentent que la mouillure de l'L ; cette mouillure tend à disparaître ; elle aboutit à *ł* dans le Val d'Anniviers : *pḷòra*, *plora*, *płòra* ; *bḷā*, *blā*, *błā* ; *fḷā̄ma*, *fłā̄ma* → *ṣłā̄ma* ; *kḷu*, *klóut*, *kłóu*, etc.
l mouillée intervocalique peut passer à *z*, *d* : *pazė*, *padė* palea ; *mèzœ̀*, *mèdœ̀* meliorem, etc.	*l* mouillée intervocalique se conserve ou perd sa mouillure ; elle devient *ł* dans l'Anniviers : *paḷė*, *palė*, *pałė* ; *mėḷóu*, *-łóu*, etc.
7° Les combinaisons CY, TY après consonne évoluent en *ṣ*, *f*, *çḷ*, *çl*, *ç* : *tsọ̄fė*, *tsọ̄çḷė*, *tsọ̄çė*, cal-	7° Les combinaisons CY, TY après consonne conservent à la fricative son caractère alvéo-

1. N'est constant que jusque dans la contrée de Martigny-Bagnes-Entremont ; plus à l'ouest *ei* ou *e* sont fréquents. Le résultat est souvent variable.

Ouest	Est
ceas ; *lẽ̄ṣwé, lẽ̄fwa, ẽ̄ç̂ḻwë̀* linteolum, etc.	laire : *tsą̄sė, tsās ; lẽ̄swė, lìn̈swœ̀t,* etc.
c[e,i] peut donner les mêmes résultats : *ṣẽ̄, fẽ̄, ç̂lẽ̄* centum ; *laṣe, lafé, àç̂ḻé* lacticellum « lait », etc.	c[e,i] devient *s* : *sėn, sẽ̄* ; *lasé,* etc.

Les deux groupes ainsi constitués reposent évidemment sur une base commune, qui est celle du franco-provençal. Mais ils diffèrent notablement par l'allure générale de leur développement. Le groupe de l'est a conservé un remarquable caractère d'archaïsme et de simplicité dans son évolution. L'absence des sons *u* et *o* confère à son vocalisme un cachet d'antiquité tout spécial. En regard de la complexité des transformations dans l'autre groupe, l'histoire des consonnes y apparaît aussi comme très simple. Seul le *k* parasite, dont j'ai fait abstraction ci-dessus, apporte un élément de perturbation dans cet ensemble d'apparence si primitive. Le groupe oriental est aussi beaucoup plus homogène que l'autre. Il n'y a que la commune d'Ayent qui y fasse tache, au nord du Rhône, en participant aux traits essentiels du groupe occidental (U > *u,* A + T, V, L > *ó,* etc.). La raison d'être de cet îlot linguistique d'aspect bas-valaisan, enserré entre Lens et Savièse, reste à trouver [1].

Dans le territoire de l'ouest, l'unité linguistique est beaucoup moins marquée. On a l'impression d'un envahissement plus ou moins lent par des innovations, qui n'ont pas gagné simultanément toutes les régions et ont laissé subsister des traces d'un état de choses antérieur. La vallée d'Entremont a quelques traits qui sont en désaccord avec les indications de notre résumé, mais c'est surtout la partie supérieure du Val d'Illiez qui présente des divergences typiques, sur lesquelles nous aurons à revenir.

L'opposition constante, en deçà et au-delà d'une même ligne, d'une série de développements phonétiques importants autorise à conclure que le Valais est traversé du nord au sud, un peu à l'ouest de Sion, par une limite dialectale bien caractérisée, qui doit avoir

1. M. Gerster, *Mundart von Montana*, p. 95, n. 1, mentionne l'existence, chez les habitants d'Ayent, d'un vague souvenir d'immigration, venue du Bas-Valais. Cette tradition n'est appuyée par aucun document historique.

des causes profondes et anciennes [1]. Des raisons historiques l'expliquent-elles ? Il n'est pas nécessaire d'être très versé dans l'histoire du Valais pour reconnaître qu'elle coïncide avec la frontière politique qui s'établit à la fin du XIV[e] siècle, après des luttes séculaires, entre les deux puissances qui se sont disputé pendant tout le moyen âge la domination du Valais, l'évêque de Sion et la Savoie.

En vertu d'une donation faite en 999 par le dernier roi de Bourgogne, Rodolphe III, l'évêque de Sion était devenu le détenteur du pouvoir temporel dans toute l'étendue du comté du Valais. Très anciennement déjà, la partie inférieure de la vallée du Rhône, du Trient au Léman, fut détachée du comté épiscopal sous le nom de Chablais et se trouve de bonne heure aux mains de la Savoie, sans qu'on connaisse les origines de cette acquisition. Les évêques demeurèrent souverains du pays depuis Martigny jusqu'à la Furka, mais ils ne conservèrent pas longtemps ce territoire dans son intégrité. Dès le XII[e] siècle, les comtes de Savoie, qui étaient aussi avoués de la puissante abbaye de Saint-Maurice, y ont de vastes possessions, qu'ils cherchent à étendre toujours davantage. L'histoire du Valais au moyen âge n'est en grande partie que celle des guerres entre les évêques et leurs rivaux, qui réussissent à les déposséder peu à peu des châtellenies situées entre Martigny et Sion et s'implantent même au delà, jusque dans le Haut-Valais. En 1260, les possessions étaient si enchevêtrées que le comte de Savoie cherche à imposer un traité qui fixait la Morge de Conthey comme limite entre les deux seigneuries, moyennant abandon par l'évêque de tout ce qu'il possédait encore en aval. Le traité ne fut pas exécuté et la lutte continua. A la fin du XIV[e] siècle les évêques avaient perdu leurs derniers points d'appui à Martigny et dans le voisinage de Sion; ils furent obligés en 1384 de reconnaître la Morge comme limite définitive entre le Valais savoyard et le Valais épiscopal. Elle le resta jusqu'en 1475, date à laquelle l'évêque et les Hauts-Valaisans profitèrent des guerres de Bourgogne pour conquérir sur la Savoie tout le territoire bas-valaisan [2].

1. Cette limite est nettement indiquée, ainsi que la situation spéciale de Nendaz-Isérables, dans la carte d'ensemble des limites dialectales de la Suisse romande publiée par L. Gauchat, *Bull. du Glossaire*, III (1904), p. 17, et *Archiv f. das Studium der neueren Spr.*, t. CXI.

2. Voir Gremaud, *Introduction* au t. V de ses *Documents relatifs à l'histoire du Vallais*, p. XVI-XX (*Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'hist. de la Suisse romande*, t. XXXIII), et R. Hoppeler, *Beiträge zur Gesch. des Wallis im Mittelalter*, Zurich, 1897.

Au nord du Rhône la limite dialectale concorde donc exactement avec la limite politique stabilisée [1]. Mais au sud, la frontière est demeurée longtemps contestée et le terrain était plus favorable à des fluctuations. Le caractère des patois de Nendaz et d'Isérables semble refléter la pénétration difficile et la victoire tardive de l'élément savoyard. Nendaz, primitivement dépendance de l'abbaye de Saint-Maurice, fait déjà très anciennement partie de la châtellenie savoyarde de Conthey. Touchant aux possessions de l'évêque de Sion, cette terre eut beaucoup à souffrir des luttes entre les deux puissances rivales. Les comtes y avaient fait construire dès le XIIIe siècle un château fort à Brignon [2]. Malgré ces relations séculaires avec le Bas-Valais, le patois de Nendaz est resté dans son ensemble conforme au type de l'est. S'il a en commun avec l'ouest quelques particularités secondaires (p. ex. *dz* au lieu de *z*, *dzòr* « jour » et non *zòr* ; *ts* au lieu de *s* dans des cas comme *mọ̀tsi* « mouche », et non *mọ̀sé*), il marche d'accord avec l'est pour tous les points essentiels relevés dans notre tableau comparatif. La contamination savoyarde s'y manifeste toutefois de façon caractéristique dans l'altération de l'*u*, qui ne demeure pas intact, mais ne passe pas non plus franchement à *u*. Il s'arrête à un son intermédiaire, qui s'en rapproche tantôt plus, tantôt moins. Le corollaire de cette altération est celle de la diphtongue *ou*, qui n'arrive pas non plus jusqu'à l'*œu* bas-valaisan, mais reste à mi-chemin entre les deux [3].

1. Il est même possible que ses origines premières soient plus anciennes que le moyen âge et qu'elle s'identifie avec la frontière existant entre les deux tribus qui occupaient le pays à l'époque romaine, les Sédunois et les Véragres. Le nom de Morge se retrouve ailleurs appliqué à des cours d'eau qui sont d'anciennes limites territoriales.

2. Rameau, *Vallais historique*, p. 41 ; Hoppeler, *loc. cit.*, pp. 68-69 ; Id., *Blätter f. Walliser-Gesch.*, t. VI, pp. 234-236.

3. La relation étroite existant entre le passage de *u* à *u* et le sort de l'ó fermé a été mise en lumière par M. Meyer-Lübke, *Zur u-ü-Frage*, dans la *Zeitschr. f. franz. Spr.*, t. XLIX ; il s'occupe spécialement de la question dans les patois romands, p. 273 et suiv. Les divergences qu'il relève, au sujet de Nendaz, entre les données des *Tableaux phonétiques suisses romands* et celles de Zimmerli ne sont pas si grandes qu'il le dit. Il n'est pas exact que les *Tableaux* notent *u* et Zimmerli *u*. Les *Tableaux* transcrivent habituellement le son intermédiaire par un caractère spécial (*u* surmonté de *u*), tandis que Zimmerli écrit presque toujours *u*. Pour la diphtongue, les *Tableaux* ont en règle générale l'intermédiaire normal *œu* (l'*u* avec ou sans *u* suscrit), mais Zimmerli note *óu* ou *òu* et signale une fois la tendance vers *œu*. Les divergences et les hésitations des enquêteurs sont fondées dans la nature même de ce patois.

Le cas d'Isérables est plus complexe. Cette petite seigneurie appartenait à l'évêché de Sion et formait au XIVe siècle une communauté inféodée à des nobles de Châtelard. Par le traité de 1384, elle passa sous la domination de la Savoie [1]. Le patois qui s'y parle aujourd'hui présente un singulier mélange de caractères. Les sons *u* et *œu*, l'*ó* de A, les consonnes compliquées issues de *cons.* + L, font tout de suite reconnaître le type bas-valaisan. Mais on remarque d'autre part que les diphtongues sont traitées, ainsi qu'à Nendaz, d'après le système archaïque du groupe oriental (voir p. 39-40, points 3° et 4°): credit *krèi*, mais febrem *fı̣̄vra*; hora *ọeura*, mais novam *nụ̄va*. Si *u* et *œu* ont remplacé *u* et *ou*, il est facile de voir que cette substitution a dû se faire à une date tardive, dans les mêmes conditions où elle est en train de se produire à Nendaz. Elle a atteint non seulement le U latin primaire, mais une série d'*u* secondaires, comme dans *pụ̄do* « pouce », *ḳụ̄do* « coude », *mụ̄drė* « moudre », etc., et tous ceux qui proviennent de l'ancienne diphtongue de O ouvert : *bu* « bœuf », *prụ̄vė* « prouve », *pu* « peut », etc. [2]. Les patois de la plaine n'ont rien de semblable. Il me paraît clair que nous avons ici le cas reconnaissable d'un patois ayant appartenu jadis au type archaïque de l'est et qu'une adaptation postérieure a transformé en patois bas-valaisan. Non seulement les vicissitudes politiques, mais les conditions topographiques et économiques de ce village devaient forcément entraîner son assimilation à l'ambiance du Bas-Valais. Perché à 1.100 mètres sur le flanc de la montagne, il est orienté du côté de Martigny et n'a d'autre issue naturelle, pour communiquer avec la plaine, que le mauvais chemin qui descend sur Riddes. Or le bourg de Riddes était au pouvoir de la Savoie, qui s'y était fortifiée. Point stratégique et lieu de trafic d'une certaine importance, à cause du pont qui y franchissait le Rhône et où se percevait un péage, cette localité était un centre d'influence savoyarde à l'action duquel Isérables n'a pu se soustraire, alors même que son autonomie politique subsista pendant longtemps.

1. Rameau, *Vallais historique*, p. 34 ; Hoppeler, *loc. cit.*, pp. 62-64 ; Id., *Blätter f. Walliser-Gesch.*, t. VI, pp. 236-237.

2. Une curieuse évolution, due peut-être à la collision de deux traitements différents, est celle de A + *yod* ou ÈS + *cons.* aboutissant à Isérables à *iè*, *yè*, alors que l'est a *éi*, *e* et l'ouest *i* (voir p. 40, point 5°) : *fumyè* « fumée », *tịẹta* « tête », *sèryè* seraceus « sérac », *myè* magis « plus » ; même développement dans la terminaison -atas, *tsãntịẹ* « chantées », etc.

Un aperçu des faits linguistiques notables du Valais serait gravement incomplet, s'il n'y était pas question du « *k* parasite » [1]. Le phénomène qu'on appelle communément de ce nom consiste dans l'addition d'un *k*, sans base étymologique aucune, surtout en finale, mais aussi à l'intérieur du mot, addition qui se produit après une des voyelles *u* et *i* ou après une des deux diphtongues *ou*, *ei*, ordinairement réduite à un son simple. Exemples : *pèrdŭk*, *vènduk*, *dyůk* « dû », *kruk* « cru », *mauk* « mûr » ; *nik* « nid », *rik* « rit », *warik* « guéri », *fik* « fil », *tardik* « tardif », *drumik* « dormir ».

Après diphtongue primitive : *flùk* « fleur », *mèryùk* « miroir », *průk*, *prok* prodem « assez » ; *vek* « voit », *wek* « aujourd'hui », *mèk* « mois », *dèk* « doigt », *valek* « valoir ». A l'intérieur du mot : *kukté* « couteau », *eukta* « sauter », *kuksye* « coucher », *puksa* pulvis+a « poussière » ; *prẹkea* « prise ». Ce qui montre bien le caractère purement physiologique du son parasite, c'est sa mutation en labiale après *u* à Lens-Montana [2] : *vendup* « vendu », *nùp* « nu », *kup* « cul », etc.

Le phénomène du *k* parasite n'est pas particulier au Valais. On a signalé des développements semblables dans diverses langues ou dialectes. En gallo-roman, il suffit de consulter la carte *nœud* de l'*Atlas linguistique de la France* (n° 915) pour trouver des formes avec *k* en Belgique, dans les Iles normandes, dans la Vienne et la Charente. Mais les mots de ce genre restent isolés. Il n'y a qu'au Valais et dans les Grisons qu'on constate un véritable système régulier, atteignant tout le vocabulaire. De l'autre côté des Alpes, dans la vallée d'Aoste (région de Nus, Fenis), le même développement se rencontre dans une mesure plus restreinte. Il est difficile de ne pas voir dans cette concordance entre des dialectes de la même zone

1. Le temps me fait défaut pour m'arrêter à la disparition de l'L et du V intervocaliques ou initiaux, qui contribue à donner aux patois de Bagnes, Isérables, Nendaz, Conthey et Savièse une physionomie à part. La chute de l'L était connue plus loin à l'ouest jusqu'à une époque récente. Gilliéron l'a constatée il y a cinquante ans dans le patois des vieillards de Saxon (*Atlas phon. du Valais*, p. 18) et elle existe encore comme archaïsme à Chamoson. La restauration de l'*l* dans le bagnard actuel a fait l'objet d'une étude détaillée de L. Gauchat dans la *Festschrift zum 14. Neuphilologentage in Zürich*, 1910, pp. 335-360, sous le titre de *Régression linguistique*.

2. Sur le rapport possible entre l'articulation labiale et les mouvements glottaux, cf. H. Pernot, *Du rôle de la glotte dans certains phénomènes phonétiques*, dans la *Revue de phonétique*, t. VI, p. 320.

alpine, sur un point de phonétique si particulier, un indice d'une ancienne communauté d'habitudes articulaloires. La question de la genèse du *k* parasite en Valais a déjà été mainte fois discutée et a fait naître diverses hypothèses. On pourra consulter à ce sujet un bon exposé récent et bien informé, avec bibliographie, dans la très intéressante monographie consacrée au patois de Montana par M. Gerster, qui a recueilli dans cette localité une abondante documentation [1]. Je ne peux pas songer à aborder ici ce problème complexe et je me bornerai à quelques remarques sur les aspects très divers de ce curieux parasite, ainsi que sur la probabilité de son extension jadis plus considérable qu'aujourd'hui en Valais.

Pour bien interpréter les faits qui se rapportent au *k* parasite, il importe de tenir compte de l'extrême variabilité de ce phonème adventice. Les conditions dans lesquelles il apparaît ou s'efface n'ont rien de rigide ; elles sont soumises à des fluctuations constantes, suivant la place dans le mot ou la phrase, l'intensité de l'articulation, la rapidité du débit et les habitudes propres à chaque localité. Le principe d'instabilité des consonnes finales, mentionné précédemment (p. 35), est aussi valable pour le *k* parasite. Il disparaît en finale devant consonne aussitôt qu'il y a liaison syntaxique étroite avec le mot suivant : *l è vènduk* « il est vendu », mais *ɛ è vèndu tɛyèr* « il s'est vendu cher ». Mais il y a une série d'étapes intermédiaires possibles : passage à *g* devant consonne sonore ou voyelle, ou par simple affaiblissement : *péig bl̯ã* « poil blanc » ; *stìg ȇfã* « cet enfant » ; *y aveig fà* « j'avais faim ». La diphtongue, qui est ordinairement tronquée devant le *k* à la pause, renaît en liaison syntaxique quand le *k* disparaît : *mek* « mois », mais *mei dè fèvri* « mois de février ». Toutes ces variations peuvent se reproduire à l'intérieur du mot, où l'articulation du *k* parasite est habituellement plus faible et s'efface fréquemment. Assimilation à la sonore suivante : *rįgva* « rive », *tsugdīįrė* « chaudière », *bųgzo* « je bouge » ; à Montana : *pṳ̀bzė* « puce », *èsṳ̀bda* excaldare « chauffer », *ṳ̀bjé* « oiseau ». Restauration de la diphtongue : *warek* « guéri » et *wareiɛa* « guérie » ; *èfṳ̊k* « époux » et *èfóuja* « épouse » ; *pǫ́usa* « poussière » à côté de *pṳksa*, etc.

Quant à l'extension territoriale du *k* parasite, M. Gerster [2] n'en

1. W. Gerster, *Die Mundart von Montana (Wallis) und ihre Stellung innerhalb der franko-provenzalischen Mundarten des Mittelwallis.* Thèse de Zurich. Aarau, 1927. Voir spécialement pp. 145-153.

2. *Loc. cit.*, p. 146.

reconnaît l'existence que dans une partie du Valais épiscopal, comprenant, au sud du Rhône, les vallées d'Anniviers et d'Hérens jusqu'à Hérémence, la région de Granges-Grône-Chalais dans la vallée du Rhône et le territoire de Lens-Montana sur la rive droite. Il est certain que le phénomène est en recul et a dû occuper jusqu'à une époque récente une aire plus étendue. Toute la contrée au sud de Sion a dû lui appartenir. En 1899, j'en ai relevé des vestiges à Vex ; plus à l'ouest, à Mézeriez (commune de Salins), un informateur né en 1835 en conservait des restes très distincts, tandis qu'un autre, de 17 ans plus jeune, l'ignorait. S'il n'y en a pas d'indice à Nendaz, il n'est, en revanche, pas encore entièrement éteint à Isérables, qui, comme nous l'avons vu, possède, en territoire jadis savoyard, un dialecte d'allure archaïque, modernisé par le contact bas-valaisan. L'U long tonique du latin s'y présente en règle générale sous la forme d'une diphtongue *œu*, *œ́u* : *pèrdœu* « perdu », *rèɛœu* « reçu », *mœ́u* « mûr », *ḳœu* « cul », etc. Mais à la pause, certaines personnes emploient concurremment avec *-œu* une prononciation *-ok*, avec un *k* très atténué et un *o* de timbre particulier, teinté de *œ*. La même double prononciation existe pour les mots en *-œu* provenant de o fermé : *nœu* ou *nok* « nœud », *èpœu* ou *-ok* « époux », *mèryœu* ou *-ok* « miroir », etc. [1]. Je pense qu'on peut interpréter cet état de choses de la manière suivante. Isérables avait primitivement le *k* parasite dans les mêmes conditions que le Valais oriental et possédait en particulier les doublets dont le mécanisme a été indiqué ci-dessus : *l è prok* « c'est assez » et *l è prọu tɛyèr* « c'est bien cher » ; *èpok* « époux » et *èpọuja* « épouse », etc. A un moment donné, les résultats de *u* et de *ou* se sont confondus en *-ok* sous l'influence du *k* parasite suivant, qui ouvre la voyelle, de sorte qu'il s'est formé un doublet commun *ọu* : on a eu *pèrdok* et *pèrdọu*, comme *prok* et *prọu*. Puis est survenue l'invasion de l'*u* (cf. p. 44), qui a changé *ou* en *œu*, tandis que les formes en *-k* sont tombées en désué-

1. Parfois le mouvement d'articulation du *k* est simplement esquissé, sans devenir perceptible. Certains patoisants nient la réalité de ce *-ok* archaïque et le prononcent sans s'en douter. En 1910, un jour que j'accompagnais M. Muret dans une de ses enquêtes toponymiques dans les alpages d'Isérables, le pâtre qui servait d'informateur ayant à indiquer un nom local qui renfermait le mot d'origine gauloise *joux* « forêt », prononça énergiquement *dzok*, avec un *k* très distinct. Mais quand on lui demanda de répéter la forme, elle devint *dzœu* et il ne voulut jamais convenir de l'existence d'une autre prononciation.

tude et ne conservent qu'une existence précaire là où l'articulation était la plus intense. Un développement tout à fait parallèle a dû avoir lieu pour l'ɪ long du latin, qui est représenté aujourd'hui à Isérables par la diphtongue *ei* partout où se développe habituellement le *k* parasite : *nei* « nid », *vènei* venite « venez », *drumei* « dormir », *warei* « guéri », *kórtei* « courtil », etc. Cette diphtongue *ei* est le doublet d'un ancien *-ik*, *-ek*, dont il ne subsiste rien aujourd'hui [1].

Les constatations faites à Isérables m'enhardissent à chercher encore plus loin à l'ouest les traces du *k* parasite en Valais. Aux confins de la Savoie, dans la partie supérieure du Val d'Illiez, se parle un patois très original [2]. Or un des traits les plus remarquables de son vocalisme est le passage régulier de l'ɪ long du latin en position libre à une diphtongue que je transcris uniformément, pour simplifier, par *ei* [3] : *partei* « partir », *pwùnei* « punir », *rei* « rit », *avrei* « avril », *fei* « fil », *kwùrtei* « jardin », *tsèvrei*

1. La preuve de la relation de cause à effet entre les diphtongues actuelles de ū et ī, à Isérables, et l'existence d'un ancien *k* est fournie par les cas isolés où la diphtongue manque, comme dans *mœu*, *mụ̈ra* « mûr, -e », *vei*, *vįva* « vif, vive ». Ces formes non diphtonguées sont celles où le *k* ne s'était pas ou ne s'était que faiblement développé à l'intérieur du mot, à cause des consonnes de la syllabe suivante. L'évolution reconstruite ci-dessus par conjecture pour Isérables est appuyée par ce qu'on peut constater de nos jours dans la région au sud de Sion. A Vex, d'après Zimmerli, l'ɪ est représenté par *ei* ou *è* : *rẹiva* « rive », *lẹivra* « livre », *vẹivrè* « vivre », *avrè* « avril », *amè* « ami » ; l'ʊ par *óu* : *póuzè* « puce », mais ordinairement par *ō* : *dō*, *dōra* « dur, -e », *vēdō*, *-ōɛa* « vendu, -e », etc. J'ai noté moi-même à Vex les diphtongues *ei* et *ou*, parfois accompagnées d'un reste de *k* : *ènèi(k)* « venir », *drumèi(k)* « dormir », *zornẹiva* diurnum + iva « journée », *beij* « bise » ; *pèrdou(k)*, *-ouɛa*, *vènou*, *-ouɛa* « venu, -e », *prou(k)*, « assez », etc. Des conditions analogues se retrouvent à Mézeriez.

Dans le domaine où le *k* parasite est encore bien vivant, des formes diphtonguées se rencontrent aussi occasionnellement au lieu des combinaisons *i*, *u* + *k*, *g*. J'ai relevé *pọuzè* « puce » à Lens, *póuz* à Grimentz, *ọuro* uber « tétine » à Lens, *lèịbra* « livre » ib. Cf. *Tabl. phon. S. rom.*, p. 164, n. 31 ; Gerster, *loc. cit.*, p. 80, et surtout Fankhauser, *Patois von Val d'Illiez*, pp. 58-60, qui donne un aperçu général bien documenté de la diphtongaison de l'ī en Valais.

2. Il a fait l'objet d'une excellente dissertation de M. F. Fankhauser, *Das Patois von Val d'Illiez (Unterwallis)*, Hamburg, 1911. Thèse de Berne, parue aussi dans la *Revue de dial. rom.*, t. II et III.

3. M. Fankhauser emploie quatre notations qui varient surtout d'après la consonne précédente : *òy*, *oy*, *œy* et *ey* ; les *Tableaux phonétiques* oscillent, pour Champéry, entre *œi*, *òi*, *èi*, *éi*. Toutes ces transcriptions ne sont qu'approxima-

« cabri », etc. M. Fankhauser a étudié minutieusement les modalités de cette transformation, tout à fait isolée dans la contrée. Abstraction faite de quelques cas particuliers, je ne vois rien qui empêche d'envisager ici aussi la diphtongue comme liée à l'existence antérieure du *k* parasite. Il est vrai que nous n'avons pas le parallèle de l'*u*, qui devient uniformément *u* au Val d'Illiez. L'histoire particulière de cette voyelle fournirait probablement la raison d'être de cette différence de traitement. Quoi qu'il en soit, étant données les circonstances locales et les indications fournies par ailleurs, la diphtongaison de l'I me paraît à elle seule une forte présomption que le Val d'Illiez a jadis fait partie du domaine du *k* parasite. Et de là à conclure que cette particularité phonétique a été autrefois commune au Valais tout entier, mais que, depuis des siècles, elle est en constante régression et qu'il n'en subsiste aujourd'hui dans le Bas-Valais que les affleurements à peine distincts d'Isérables et du Val d'Illiez, il n'y a qu'un pas, que je ne crois pas téméraire de franchir.

Si, pour terminer, je voulais essayer de résumer les impressions qui se dégagent de cette revue rapide et très incomplète des patois valaisans, j'en tirerais les conclusions suivantes :

Les patois à l'est de Sion sont les restes les mieux conservés d'un type de patois qui, tout en s'étant développé conformément aux normes générales du franco-provençal, représente un état assez primitif du roman de la région alpine. Il reflète la tradition indigène, issue en ligne directe de la romanisation du pays, et devait, avant l'invasion germanique, se continuer à l'est pour rejoindre le groupe rétoroman, avec lequel il n'est pas sans affinités [1]. L'isolement résultant de la configuration géographique du pays, l'absence de contact linguistique roman à l'est, par suite de la germanisation du Haut-Valais, la continuité du pouvoir des évêques et la stabilité des institutions, le manque d'industrie et de commerce important, l'indé-

tives. Le premier élément de la diphtongue est une de ces voyelles, fréquentes en Valais, auxquelles leur mode spécial d'articulation donne un timbre flottant et imprécis, tendant vers *é* sourd. Je l'ai souvent qualifié dans mes notes de « guttural » ou « vélaire ». Une exploration du larynx pourrait seule fournir des précisions.

1. Voir à ce sujet les pages suggestives de L. Gauchat, *Sprachgeschichte eines Alpenübergangs* (*Furka-Oberalp*), dans l'*Archiv f. das Studium der neueren Spr.*, t. CXVII, p. 345-361.

pendance économique d'une population pastorale sédentaire, vivant de ses propres ressources, sont tout autant de facteurs qui font comprendre le remarquable conservatisme du langage de cette région et son évolution fortement ralentie.

Tout autre est l'impression laissée par les patois valaisans en aval de Sion. Dans l'ensemble, ils représentent un dialecte plus jeune et plus uniformisé, qui offre beaucoup d'analogie avec celui des régions savoyardes voisines. On n'y retrouve plus les caractères de haut archaïsme qui donnent un cachet si original au groupe oriental. Dans la vallée du Rhône, l'uniformité et le modernisme vont en s'accentuant à mesure qu'on se rapproche de la Savoie. L'influence française se fait aussi sentir toujours davantage. L'originalité se réfugie dans les vallées latérales isolées, comme le Val d'Illiez ou le Val de Bagnes, tandis que l'Entremont, que traverse la voie de grand trafic du Saint-Bernard, ne conserve que quelques vestiges d'un état linguistique plus ancien et se distingue par certaines particularités qui annoncent le voisinage de la vallée d'Aoste.

Il est manifeste que la vallée du Rhône a été la voie largement ouverte par laquelle ont pénétré dans le pays les tendances novatrices et nivellatrices. Le mouvement s'est propagé en amont, à mesure que progressait l'envahissement politique par les comtes de Savoie et que les évêques du Valais, impuissants à les contenir, reculaient devant eux. Les patois de Bagnes, d'Isérables et de Conthey, qui se trouvent à l'extrême frontière du territoire savoyard et ont été atteints en dernier lieu par la contagion, ont conservé en commun une série de caractères originaux, qui peuvent nous donner une idée de l'aspect que devait avoir le patois valaisan entre Sion et Martigny, avant qu'il fût modifié et banalisé par l'influence savoyarde. Gilliéron a encore pu observer comment s'opérait à Saxon, il y a cinquante ans, le remplacement du vieux patois aux sons compliqués et aux formes bizarres, semblable à celui de Bagnes, par un type normalisé sous l'influence du français et du patois de la plaine du Rhône [1]. Au delà de Saint-Maurice, le Val d'Illiez offre encore un exemple typique de ce refoulement graduel du vieux langage. La moitié de la vallée, jusqu'à Troistorrents, possède un patois du type bas-valaisan habituel. Mais les deux localités les plus élevées, Val d'Illiez et Champéry, se servent d'un patois

1. *Atlas phon. du Valais*, p. 18.

fort différent. M. Fankhauser n'énumère pas moins d'une trentaine de caractères phonétiques et morphologiques, où il y a désaccord entre ces deux variétés voisines [1]. Comme nous avons vu tout à l'heure que ce patois de Val d'Illiez laisse présumer l'existence du *k* parasite, je n'hésite pas à attribuer ses nombreuses particularités à un état du patois antérieur à celui du reste de la vallée. C'est un îlot que sa situation et des circonstances politiques favorables ont empêché d'être submergé par la marée montante du langage de la plaine. Ici comme à Isérables, à Nendaz et à Évolène, l'altitude joue un rôle éminemment conservateur.

Le Valais est un champ de travail particulièrement propice pour étudier ces phénomènes si complexes de fluctuations, d'actions et de réactions successives, auxquelles sont soumis les idiomes populaires. En analysant minutieusement les données que peuvent nous fournir des témoins isolés, émergeant des couches récentes, on peut tenter de reconstituer l'aspect d'époques disparues. Mais, ainsi que le reconnaissait déjà Gilliéron en 1880 [2], ce qu'il est possible d'entrevoir ou de deviner de l'histoire des patois restera toujours peu de chose, en regard de ce qui demeurera définitivement impénétrable.

Neuchâtel.

J. Jeanjaquet.

1. *Patois von Val d'Illiez*, pp. 167-176.
2. *Atlas phon. du Valais*, p. 19.

L'ENQUÊTE SUR LES NOMS DE LIEU
DE LA SUISSE ROMANDE
DANS LE CANTON DU VALAIS

Si je n'écoutais que mon sentiment personnel, j'aurais préféré, ayant déjà traité au congrès de Dijon d'un problème de toponymie gallo-romane, ne pas reprendre aujourd'hui la parole pour vous entretenir encore de noms de lieu. Ceux des pays de langue française ont été si diligemment étudiés et les résultats de ces études si largement divulgués que je crains de n'avoir rien à dire qui ne vous soit d'avance connu. Cependant, les organisateurs du présent congrès ont tant insisté pour que l'enquête sur les noms de lieu de la Suisse romande, dont la direction m'est confiée, fût représentée à cette séance que je n'ai pu me dérober à la tâche qui m'était imposée. Pour m'en acquitter sans tomber dans trop de redites, je vous exposerai brièvement comment l'enquête a été conduite et quelles expériences nous avons faites dans ce beau canton du Valais dont sa fidélité au langage et aux coutumes héréditaires a fait une terre d'élection pour les dialectologues et les folkloristes aussi bien que pour les peintres.

En liaison intime avec l'œuvre du *Glossaire des patois*, nous avons entrepris, il y a une trentaine d'années, et nous aurons bientôt fini de recueillir, avec les noms de famille, les noms de lieu, *tous* les noms de lieu de la Suisse romande, sous la forme authentique, patoise ou française, qu'ils ont dans la tradition orale et l'usage local et dont les graphies, anciennes et modernes, n'offrent qu'une image imparfaite, souvent inexacte, quelquefois faussée par des erreurs d'audition, de transcription ou d'interprétation. Non seulement les noms de lieux habités, de montagnes et de cours d'eau, mais tous les noms de terroirs, la foule innombrable des lieux dits.

Non seulement les noms qui figurent au cadastre et sur les cartes, dans les actes publics et privés, dans la littérature, mais tous ceux qui n'ont jamais été écrits, que l'on ne peut apprendre que sur place, en interrogeant les personnes qui les ont dans la mémoire et sur les lèvres. Les noms de lieu ont beau se répéter ou s'emprunter d'une localité à une autre : attachés à la glèbe, ce ne sont pas uniquement, comme la plupart des autres mots, autant de répliques d'un type plus ou moins fréquent ; ils ont (du moins il semblent avoir) une individualité plus accusée qui ne permet d'en négliger aucun. Que de données précieuses pour la connaissance de nos langues et de l'histoire locale, que de mots rares, vieillis, perdus, que de noms de personnes oubliés gisent obscurément dans les appellations des champs, des prés, des vignes, des bois, des pâturages !

La comparaison des formes divergentes issues d'une même souche originelle a été le point de départ, elle est une méthode fondamentale des études linguistiques. Nous nous sommes efforcés de recueillir le plus grand nombre possible de variantes individuelles ou dialectales de chaque nom de lieu, indigène ou étranger, connu dans la Suisse romande. En Valais, le voisinage des dialectes alémaniques et l'extrême diversité des patois romans nous ont procuré mainte aubaine dont s'enrichit la phonétique et s'éclaire l'étymologie. Mais ce ne sont pas seulement des variantes de noms connus que nous sommes allés rechercher dans le Haut-Valais alémanique et le canton de Berne : ce sont encore d'autres noms romans qui s'y sont perpétués en bouche germanique et que nous pouvons, sans léser les droits de personne, revendiquer comme une partie intégrante de notre patrimoine linguistique latin ou néo-latin. Dans le district de Loèche, qui ne parle allemand que depuis le xve et le xvie siècle, beaucoup sont demeurés si proches du type roman qu'on y peut reconnaître, à un stade plus archaïque, les traits caractéristiques des patois limitrophes en usage au nord de Sierre, dans les villages de la *Noble Contrée*.

Sans descendre au détail, permettez-moi, puisque l'occasion s'en offre, d'attirer votre attention sur un point qui ne devrait jamais être négligé dans une enquête toponymique. Un nom de lieu recueilli sous la forme isolée, sous la forme nue que nous présentent les cartes et les répertoires géographiques (*Sion*, *Valère*, *Rhône*, *Grisons*), n'est qu'une abstraction, parfois même une falsification, comme la

graphie *Zerbazières* correspondante à un pluriel français « les Herbagères ». Pour le bien connaître et le bien caractériser, il faut savoir si ce nom s'accompagne de l'article, d'un article masculin ou féminin, singulier ou pluriel, et quelle préposition s'y joint pour marquer un rapport de situation ou de destination. Il n'est point indifférent qu'un lieu soit dénommé *en Combe, à la Combe* ou *ès Combes, à Muraz* (comme à Sierre) ou *à la Muraz* (comme à Sion), *Arolla* dans l'usage officiel ou *èn l arọla* dans le patois local [1]. De la combinaison d'un nom avec l'article et les prépositions, aussi bien que de la réunion de deux mots pour former un composé, peuvent résulter des modifications passagères ou durables de la prononciation, dont le secret nous échapperait, si nous ne connaissions pas tous les facteurs qui y ont concouru. Ainsi, dans environ deux cents noms de lieu pluriels du Valais central, les consonnes initiales *p, t, k, ts*, en liaison avec une *s* finale, ont été remplacées, comme à l'intérieur des mots, par *f*, par *þ*, par *h* ou *ć*, par *s* : *ī frās* (auparavant *ys Pras*), *i þòrèn* (« ès torrents »), *i họmbė* (« ès combes »), *i sā* (au lieu de *tsā*, qui est la prononciation usuelle du mot « champ ») [2].

En Valais d'autres éléments sont encore à prendre en considération dans ces combinaisons dont il faut extraire la forme authentique des noms de lieu, comme un pur métal de sa gangue. Nos enquêtes sur le terrain nous ont révélé un trait original, quoique non exclusif, de la syntaxe valaisanne. « *Bas* à Saint-Maurice »; « de Martigny *amont* à Sion et puis *en haut* à Savièse »; *ènētèrpẹi*, c'est à dire « *en haut* à l'*Eterpey* » [3], lieu dit à Nendaz; « *outre* au Châtelet », village du canton de Berne; « *dedans* en *l'arọla* »; « *dehors* à Fribourg, à Paris » : voilà ce que vous entendez à chaque instant dans la bouche d'un Valaisan parlant son patois. Tout complément de lieu est ordinairement précédé d'un adverbe, sorte de poteau indicateur marquant la direction de la pensée ou de l'action vers le lieu désigné. Dans le parler de montagnards habitués par la configuration de leur pays à évaluer les différences de niveau, à mesurer un trajet à parcourir, l'effort exigé par les montées et les descentes,

1. On a souvent, à la vérité, beaucoup de peine à obtenir des « sujets » l'indication des articles et des prépositions. Pour les noms allemands, c'est presque impossible à qui, comme moi, ne parle pas un patois alémanique.

2. *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, XI, pp. 49 ss.

3. L'*ē* long résulte de la fusion de l'*ā* final de *ènā* (en haut) avec la préposition *a* et l'*è* bref de *ètèrpẹi*, après l'amuissement de *l* intervocalique.

cet usage comporte beaucoup de nuances délicates dont l'appréciation requiert une casuistique assez subtile. Ceux d'entre mes auditeurs qui se servent d'un dialecte alémanique ou souabe reconnaîtront des façons de s'exprimer qui leur sont familières et pourront les retrouver dans le romanche et le ladin des Grisons [1].

Verba volant, scripta manent. Les formes écrites, les plus anciennes mentions des noms de lieu sont indispensables à leur interprétation. En recueillant d'abord les formes de la langue parlée, nous avons couru au plus pressé. Le dépouillement des textes imprimés et des documents d'archives, quoique nous ne l'ayons point négligé, sera la tâche de l'avenir. Cependant, préalablement à nos enquêtes sur le terrain, nous avons tenu à posséder l'inventaire aussi complet que possible des noms inscrits au cadastre. Nous les avons fait copier sur fiches, avec l'indication de la date et des folios des plans, la mention de la nature et de la culture du sol et des bâtiments sis sur le fonds. Beaucoup d'anciens plans ont été dépouillés, au moins sommairement, aux archives des cantons, des communes et des maisons religieuses. En les comparant avec les plans modernes, en confrontant les uns et les autres avec la tradition orale, on observe les variations de l'usage, la perte de noms anciens et l'apparition de noms nouveaux, dont plusieurs n'ont pas encore reçu, ne recevront peut-être jamais l'estampille officielle. Le recours aux anciens plans nous a aidés à retrouver bien des noms dont se souviennent les vieillards ou même dont on se sert encore, mais qui ont été élagués des plans actuels.

En Valais un service cantonal du cadastre n'a été institué qu'en 1912. Auparavant les plans étaient levés par les soins et aux frais des communes. Lorsque nous avons voulu les faire dépouiller dans les soixante-quinze communes de langue française [2], c'est à peine si nous en avons trouvé une vingtaine d'achevés. Partout ailleurs, en attendant mieux, nous avons dû recourir pour notre inventaire toponymique aux rôles des contributions foncières, où sont énumérés, sous la rubrique de chaque propriétaire, les noms de ses propriétés. Selon que nos copistes ont mis plus ou moins de zèle à leur besogne, les uns s'en sont tenus aux années les plus récentes, d'autres sont

1. *Festschrift Gauchat* (Aarau, 1926), pp. 79 ss.
2. Aujourd'hui quatre-vingts, par suite de la division de certaines communes.

remontés jusqu'au milieu, quelques-uns même jusqu'au début du XIX[e] siècle. Plusieurs ont joint aux noms qu'ils copiaient leur transcription de la prononciation, que nous avons contrôlée sur place, et divers autres renseignements, précis et précieux, dont nous leur savons beaucoup de gré.

Les noms extraits des registres de la propriété foncière ne peuvent pas être aussi exactement localisés que ceux qui figurent sur des plans. En revanche, répétés un grand nombre de fois, à des dates successives, par la même ou par d'autres mains, ils offrent un certain intérêt comme textes de langue, parce que nous n'avons guère d'autres spécimens écrits des patois du Valais. Comme dans les manuscrits du moyen âge, la graphie n'est pas uniforme. Dans leur effort pour transcrire un parler que n'enseigne aucune grammaire, les scribes nous apparaissent tiraillés entre le patois et le français, sollicités tantôt par l'exemple de leurs prédécesseurs tantôt par les habitudes de l'orthographe apprise à l'école. Comme dans les morceaux patois écrits par des amateurs, la séparation des mots est imparfaite, les consonnes de liaison sont souvent agglutinées aux voyelles initiales. Parmi ce désordre, certaines façons d'écrire fréquentes décèlent l'existence d'une tradition orthographique locale, fondée sur d'autres conventions que les nôtres, sur des conventions dont l'apprentissage nous aide à déchiffrer des noms qui n'ont pas été perçus par nos oreilles. « On prononce comme c'est écrit », me disait un jour un paysan valaisan qui avait sous les yeux le groupe de lettres *ch* et qui prononçait *ts*. Ce *ch* archaïque, qui se prête bien à la transposition du patois en français, a en Valais un concurrent très fréquent dans la lettre *z*, prononcée comme un *z* allemand. De là, sur nos cartes, les graphies trompeuses *Zinal*, *Zaté*, Aiguille de la *Za*, correspondantes aux prononciations *tsənā̜*, *tsātę̄* ou *tsā*. Gilliéron, qui connaissait si bien les patois valaisans, s'est mépris sur ce *z* en l'imputant à un ingénieur de langue allemande qui a levé les cartes des vallées d'Anniviers et d'Hérens [1].

Ni les rôles des contributions foncières ni même les plans cadastraux levés dans les communes valaisannes antérieurement à 1912 n'embrassent, comme ailleurs, toute l'étendue du territoire. Les communaux, forêts ou pâturages, n'étant pas soumis à l'impôt, n'y figurent pas. Les plans d'aménagement des forêts n'inscrivent

1. *Romania*, XXV, p. 425.

que les noms choisis pour désigner les divisions forestières. D'immenses alpages de 400, de 500, de 700 hectares ne sont représentés sur les cartes au 25.000^{e} et au 50.000^{e} que par un seul ou par un tout petit nombre de noms. Or, dans la bouche des usagers de la forêt et du pâturage, ils foisonnent comme l'herbe et les fleurs alpines pendant la saison d'été.

Dans les hauts alpages fréquentés seulement durant les mois les plus chauds de l'année, les *montagnes* par excellence, le bétail est étroitement gardé, afin que toute l'herbe soit consommée et le sol bien engraissé. Chaque jour les vaches sont conduites à une place fixée par l'usage et quelquefois par un règlement écrit [1]. Dans le Bas-Valais on les ramène toujours au même gîte pour la traite et la nuitée. Mais, en amont de Martigny, hommes et bêtes mènent une vie nomade. De la fin de juin jusqu'à la mi-août on monte, on « remue » d'étape en étape jusqu'aux glaces et aux neiges éternelles, puis on redescend par les mêmes ou d'autres étapes jusqu'à la plus basse. A chaque déplacement la chaudière et les autres ustensiles de la laiterie, quelquefois même une toiture mobile, sont transportés de l'une à l'autre des huttes en pierres sèches où l'on fabrique le fromage. Chaque étape, chaque hutte, chacun des pacages successifs, *dîners* ou *déjeuners* du matin, *marendes* de l'après-midi, *cènes* de la soirée, presque chaque accident de terrain a son nom particulier.

De ces noms, la plupart connus seulement des ayants droit et de leurs employés, j'ai recueilli tout près d'une centaine dans les vastes pâturages que les Saviésans possèdent au canton de Berne et qui prolongent au delà de la limite officielle des langues le domaine des patois romans. A plusieurs reprises, dans un seul alpage, j'en ai trouvé cent et même une fois près de cent cinquante. Autant que j'en puis juger, ni les Alpes vaudoises ni les Alpes fribourgeoises [2] n'en présentent une si riche variété ; et l'onomastique des pâturages jurassiens est très pauvre en comparaison de celle des Alpes.

Ces noms de lieu alpestres qui chaque été se réveillent, comme les marmottes, d'un long sommeil hivernal sont, en majorité, formés de mots intelligibles à quiconque n'est pas ignorant du patois. Il y en a beaucoup moins d'obscurs que dans la région des habitations permanentes : c'est, avec les nouveaux noms de rues dans les villes et les bourgs, la couche la plus moderne de la toponymie

1. Voir à l'appendice l'ancien règlement de l'alpage de Loz, à Vouvry.
2. Ni les Alpes grisonnes, au sentiment de M. R. de Planta.

valaisanne. Très peu sont tirés de noms de personnes, parce que la plupart des alpages sont possédés et exploités par des communautés ou par des associés, des « consorts », comme on dit en Valais. Beaucoup de noms de sommets, de cols, de glaciers, qui se lisent sur nos cartes, ont été empruntés aux pâturages étalés à leurs pieds. Ces parages stériles, si pleins d'attrait pour les citadins, ne disent rien au cœur des montagnards. Ils n'ont dénommé en patois qu'un petit nombre de passages fréquentés et de cimes dominantes et quelques postes de chasse, laissant aux alpinistes et aux géographes le soin d'élaborer la nomenclature des hautes Alpes.

Dans la même vallée, dans la même commune, on observe parfois, en passant d'une *montagne* à une autre, un brusque changement de langue. Certains alpages sont la propriété de gens du dehors, d'habitants d'une autre commune, même fort éloignée, qui y envoient leur bétail et leurs pâtres. Ainsi se forment, par la colonisation estivale, des enclaves linguistiques dont les noms de lieu tranchent sur ceux d'alentour. Au val d'Anniviers, par exemple, vous trouverez à Bendola, à Singline, des hommes de Grimisuat, qui est un village tout proche de Sion, à l'Arpitette des hommes de Salgesch, qui ne parlent qu'allemand. En visitant cette *montagne* avec l'inspecteur anniviard des alpages, je lui ai servi d'interprète pour le recensement du bétail et j'ai appris comment les noms romans sont prononcés ou bien ont été traduits en patois alémanique.

1. Traduction :	ann.	*u xẹ̀so* [1]	all.	*kĉẹ̀lər*
2. Substitution de phonème :		*i krèꝑẹ̀s*		*krẹ̀sès*
3. Sonore changée en sourde :		*a la drapẹ̀la*		*trạpāla*
4. Id. avec agglutination au mot suivant :		*ij èsèlị*		*xẹ̀sèli*
5. Conservation d'une voyelle amuïe :		*ẽ la vats*		*lavạtsi*
6. Accent déplacé : exemples 2, 3, 4.				

Les débuts de la pénétration alémanique en Valais sont enveloppés de ténèbres, mais sûrement postérieurs à la seconde mutation des consonnes occlusives, caractéristique du haut-allemand. Les noms de lieu qui en ont subi les effets, *rọ̀té* (*Rotten* < Rhodanum), *sịtó* (*Sitten* < Sedunum, Sion), *leikĉ* (*Leuk* < Leuca, Loèche) [2],

1. Terme désignant dans les alpages d'Anniviers l'établissement principal, où les fromages sont conservés dans une cave (all. *keller*). Je note par *x* la valeur de *ch* en français.

2. *Leikĉ* d'après Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*,

ont pu, ont dû être connus des Alamans avant leur établissement dans la haute vallée du Rhône. L'état phonétique des noms de lieu échelonnés d'amont en aval correspond aux étapes successives de la germanisation. En amont de Loèche le *c* latin avant *a* est représenté par *g* : *Obergestelen* et *Niedergestelen* (fr. *Châtillon*), *Gasenried* (*Chouson* 1218, *Chauson* 1268), *Gampel* (*Champilz*, *Champez* 1344) [1]. Dans la petite ville de Loèche, les quartiers appelés au moyen âge *tertia Caldane* et *tertia Cabuli* [2] sont dénommés aujourd'hui *in dər gāldənu* et *in dėr txāblu*, et la région d'alentour offre beaucoup d'autres exemples de l'ancien *tx* gallo-roman noté au moyen âge par *ch* [3]. Mais plus en aval le *ts* postérieur, commun aux patois romans du Valais, de Vaud et de Fribourg, fait sa première apparition au lieu dit *tsūdānə* (au XV[e] siècle *eys choudanes*) [4], à Salgesch. *Aroleit*, à Zermatt, nous offre le suffixe -etum sous une forme correspondante aux graphies de nos plus anciens textes français [5]. L'*s* amuïe avant *t*, comme en français, dans les patois de la Noble Contrée, se fait encore entendre comme une *h* aspirée ou un *ĉ* dans le parler allemand de Sierre et dans le district de Loèche : *ts lakrẹ̀htu*, *planikrèhtu* (afr. *creste*), *mèĉtrali* (Godefroy *maistralie*).

Comme l'a montré M. Zimmerli dans un livre excellent, les progrès de l'allemand aux dépens des patois romans ont été constants, en Valais et dans toute la Suisse occidentale, jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. L'allemand avait gagné Sierre, Sion et le village dépendant de Bramois, sans pouvoir entamer les patois des deux versants. Mais la chute de l'ancien régime aristocratique, en affranchissant le Bas-Valais de sa condition de pays sujet, a donné la majorité aux

III (Bâle et Genève, 1899), p. 61 : moi-même j'ai noté *lèik*. Les noms de lieu romans de la vallée de Lœtschen, notamment celui de *Kastel*, prononcé *ts ĉastèl*, réclament une étude spéciale . les Alamans ont pénétré dans cette vallée fermée par un autre chemin et sans doute plus tôt que dans celle du Rhône.

1. *Mémoires et Documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande [M R], XXIX, p. 205, nº 274, XXX, p. 123, XXXII, p. 371.

2. Zimmerli, p. 61.

3. *Bull. du Gloss.*, XI, p. 52.

4. Zimmerli, p. 57.

5. Comparez, sur le versant méridional du col du Gries, par où l'on passe du Haut-Valais dans le bassin du lac Majeur, la forme alémanique *Frutt* et la forme italienne *Frua* qui désignent au val Formazza la magnifique chute de la Tosa. Voyez sur ce nom Meyer-Lübke, Nordital. *fruda*, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XX, p. 530.

citoyens de langue romane et propagé l'usage du français, qui est devenu la langue dominante à Sion, à Sierre et à Bramois. Dans ces deux villages j'ai pu naguère recueillir les noms de lieu en patois alémanique. Mais au chef-lieu il n'y a plus d'autres habitants de langue allemande que des immigrés du Haut-Valais. Les anciennes familles de la bourgeoisie sédunoise, auparavant bilingues, ne parlent désormais que le français. En 1905 je n'ai réussi à obtenir qu'un petit nombre de formes germanisées de la bouche d'un vieillard qui serait aujourd'hui plus que centenaire. Afin de renouer le fil rompu de la tradition, j'ai demandé les noms de lieu de Sion dans les communes d'alentour, la plupart à Savièse, qui est la plus proche et dont on entend souvent le patois dans les rues de la ville.

Ce patois saviésan n'est sans doute pas identique à celui qui a été refoulé de Sion par l'allemand. Aux graphies officielles *Dioll̠y* et *la Gasse* y correspondent les prononciations *ɔ̃ dyọ́ẹ̀* [1] et *a ó agạx*. Or, les consonne *l* et *s* devaient être encore intactes dans le parler de Sion, quand ces noms ont passé en allemand sous les formes *ty̦ọ̀li* et *ts lagạs*. Mais ces divergences mêmes attestent que les façons de parler des Saviésans ne sont guère influencées par celles de la ville. Le nom de *Châtroz* ou *Châtre* offre un bel exemple de leur fidélité à la tradition. Les documents du moyen âge écrivent *Caldro* en 1053, *Chaldro* à la fin du XIIe siècle, *Chadro* ou *Chadroz* en 1331, 1440 et 1445 [2]. Le *t* est donc, comme celui de *tyọ̀li* (en français *dyól*), une prononciation allemande, et cette prononciation s'est imposée à l'usage officiel et au français. Savièse a conservé le *d* et pronce *tsạ̄drò*.

Si, pour conclure, nous nous demandons quelles données nouvelles notre enquête apporte à l'histoire du peuplement du Valais, je ne trouve à relever que deux traits caractéristiques. — D'une part, la fréquence relative de certains suffixes ligures ou tenus pour ligures. Plusieurs noms de localités du centre, *Magnot* (Vétroz), *Granois* (Savièse), *Argnoux* et *Blignoux* (Ayent), *Blusch* (Randogne), se présentent dans les plus anciennes mentions avec des désinences correspondantes aux suffixes -oscus et -uscus. Le suffixe plus

1. La terminaison en *-è* répond à la forme *Dioles* de la fin du XIe siècle et de 1233 (M R, XVIII, p. 351, et XXIX, p. 302).

2. MR, XXIX, p. 64, XVIII, p. 390, XXXII, p. 30, XXXIX, pp. 216 et 272-3.

fréquent -incus a été employé, comme en Sardaigne, dans l'île d'Elbe et au midi de la France, à former des adjectifs ethniques et apparaît aussi dans plusieurs noms de cours d'eau [1]. — D'autre part, l'absence ou du moins la rareté de noms germaniques anciens, désignant des établissements formés durant la période barbare. Peu ou point de ces noms en -ing si fréquents dans les cantons de Vaud et de Fribourg, en Bourgogne, en Lorraine et en Belgique [2]. En les recherchant, je ne trouve à signaler que deux lieux dits dans la partie du diocèse de Sion qui est limitrophe de la Savoie : *Bertolenge*, à Monthey, et *Dessous Bassanges*, à Vouvry, mentionné au XVIII[e] siècle et homonyme de *Bassenges*, à Ecublens (Vaud), et de *Bassenge* (all. *Bitsingen*), dans le Limbourg belge.

En présence de mes confrères d'études assemblés à Sion, ce m'est, en finissant, un impérieux devoir et plus encore un grand plaisir de témoigner, pour le bienveillant concours qui nous a été accordé, la plus chaleureuse reconnaissance au peuple et aux autorités du canton du Valais, à tous nos collaborateurs par la plume ou par la parole, à tous ceux que nous avons « mis à la question » et qui se sont prêtés de bonne grâce à de longs interrogatoires, à tous ces volontaires de la science dont quelques-uns nous ont généreusement donné beaucoup plus que nous ne demandions. A lui seul, un de nos correspondants, qui n'a fréquenté que l'école primaire d'un village alpestre, a recueilli pour nous tous les noms de lieu de la grande vallée de Bagnes, dont le territoire couvre une superficie de 295 kilomètres carrés, avec des différences d'altitude qui varient de 800 à 4000 mètres. Par cet exemple nos hôtes du congrès pourront juger quelle part méritoire revient à nos campagnards et à nos montagnards dans l'effort accompli pour l'œuvre nationale du *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

Genève. Ernest MURET.

1. *Romania*, XXXVII, pp. 546-555.
2. Les noms en *-ingen* du Haut-Valais sont de date plus récente (Zimmerli, p. 88).

APPENDICE

Noms de lieu de la montagne de Loz (Vouvry, Bas-Valais)

Limitrophe de la commune valaisanne de Saint-Gingolph et du département français de la Haute-Savoie, la montagne de Loz est située à l'extrémité nord-ouest du territoire de Vouvry, à des altitudes qui varient de 1750 à 2100 mètres. Au folio 58 du plan cadastral elle occupe environ les deux tiers d'une parcelle de 622 hectares, qui comprend aussi les alpages de la Combe et des Crosses. Propriété de la « bourgeoisie » [1] de Vouvry, elle héberge chaque été, pendant une quarantaine de jours, depuis la seconde quinzaine de juillet jusqu'au commencement de septembre, le bétail des cinq *montagnes* de la Bataille, de la Grand'Jeur, du Palatieux, de Penay et du Plan de l'Ortier, dont chacune y possède un chalet. L'effectif des cinq troupeaux se compose en moyenne de cent cinquante vaches, cinquante veaux, quarante chèvres et trente à quarante cochons. Le bétail bovin pâture sous la direction d'un maître vacher, conformément à un règlement d'exploitation dont il reçoit une copie dactylographiée et dont les archives communales conservent un exemplaire écrit, ce me semble, dans les dernières années du XVIIIe ou les premières du XIXe siècle.

Je publie ci-après, sans aucune retouche, cet *Etat de la montagne de Leau* et je le fais suivre d'un *Index* où sont enregistrées, avec les noms patois, toutes les graphies de l'ancien règlement (R), celles du folio 58 (au 5.000^e^) du plan cadastral levé de 1912 à 1921 et mis en vigueur en 1926 (C), du *Plan d'ensemble de la commune de Vouvry* (au 10.000^e^), daté de 1924 (E), enfin de la feuille 474 (au 25.000^e^) de l'*Atlas topographique de la Suisse* connu sous le nom d'*Atlas Siegfried* (S). Les dates 1870 et 1776 se réfèrent à l'ancien plan cadastral et au « *Livre des Arrets Et Réglement Soit Coutumiers de la*

1. Les « bourgeois » d'une commune suisse sont les personnes que cette commune reconnaît pour siens, en vertu d'un droit héréditaire ou acheté, et qu'elle est tenue d'assister en cas de besoin. Dans la plupart des communes valaisannes les bourgeois forment une corporation de droit public, « la bourgeoisie », qui a ses biens propres et une administration distincte de l'autorité communale.

Parroisse de Vouvry, Copié en 1776 » et conservé aux archives de la commune.

Les formes patoises ont été recueillies par moi, en 1912 et 1930, de la bouche de M. Emile Vuadens, né en 1847, paysan et chasseur, domicilié au village de Vouvry. Dans ce village le patois tombe en désuétude ; mais M. Vuadens le parle encore à la chasse et dans ses relations avec les habitants des hameaux de la montagne. Les renseignements ci-dessus m'ont été fournis par lui et par son neveu, M. E. Pot, président de la commune.

Pour l'interprétation des noms qu'on n'a pu m'expliquer à Vouvry j'ai eu accès, par l'intermédiaire amical de M. Gauchat, aux matériaux inédits du *Glossaire des patois*. Par souci de la brièveté, j'ai plusieurs fois renvoyé à l'*Essai de toponymie* de H. Jaccard (Lausanne, 1906), qui est un répertoire commode de variantes. Le lecteur de l'*Index* verra que plusieurs des noms usités en Loz sont dérivés de lieux voisins. Ces noms m'ont paru suffisamment élucidés par l'indication de leur provenance. Leur étymologie, connue ou inconnue, n'importe pas à mon présent propos qui est de montrer par un exemple de quels éléments est formée la nomenclature d'un haut pâturage valaisan.

Transcription du patois : *x* = *ch* (p. 58, n. 1) ; *l̦* = *l* mouillée ; *ë* représente une voyelle intermédiaire entre *é* et *ə*.

Etat de la montagne de
Leau pour conduire les diners[1]
pour manger l'herbe comme
l'ençienne habitude

1° Diner vers les Lenvœsee
2° id. id. les tannét
3° id. id. les chemins de Combrétte
4° id. id. à la lanche d'ura jusqu'a sur
» id. id. les chemins de la grossa quelaux
5° id. id. second diner aux chemin de Combrétté
6° id. id. sur combrette s'il le tems le permet
7° id. id. a la chaux de chambæry
8° id. id. aux chemin de la grossa quelaux
9° id. id. sur combrétté

1. Ailleurs le mot « diner » se dit spécialement de la pâture du matin, à Vouvry *dīną* de tous les repas du bétail.

10 id. id. a la petitè quelaux

11 id. id. sur les foilly jusqu'a

id. id. a la comba de la Berieux

12 id. id. au fond de combrétté

s'il reste de l'herbe sur combrétté on peut y aller encore une foi

13 diner a la chaux de chambery (p. 2).

14 id. au plan des foilly

15 id. au plan des moillé

16 id. a la lanche dun lan

17 id. en journée [1] sur le sée

18 id. a la corgeux

19 id. aux fon dujon

20 id. second diner au plant des foillys

21 id. a la lanche d'intre dou sée

22 id. a la chaux deux mœtein

23 id. au sommet des Bovardé

24 id. au fond de la grossa quelaux des jours

» id. de mauvais temps

25 id. a la chesétta

26 id. au sommet des mautrecheons

27 id. a la chaux deux mœtein

28 diner au second des mautrecheons (p. 3).

29 id. au lanche de la chesétta

30 id. au Traversse, contre la chaux

31 id. et l'anché deux lan par les sommet

32 id. second a la chésétta

33 id. au sommet des crosét

34 id. sur le chemin du premier diner des foilly

35 id. intre dou sée

36 id. au fond des traverssé

37 le dernier diner sur les foilly je n'en parlerez pas il faut traiter avec le temps pour y aller. nous ne parlerons pas des diners de la chaux parse ce [2] que on les laisses pour les mauvais temps on doit les conservers autant que possible.

1. « En journée » se dit, quand le bétail est conduit à un pâturage éloigné, d'où il ne peut rentrer que le soir.

2. La répétition est motivée, comme au nº 11, par le passage d'une ligne à une autre.

INDEX

1. *abéryœ̨ (a la kõba də l), a la comba de la Berieux* R 11. — Sign. : « abreuvoir » (*Glossaire*, p. 76). Les pâtres y mettaient un baquet destiné à recevoir la neige fondante, pour abreuver les vaches.

2. *akòrjœ̨ (ẽ l), a la corgeux* R 18, *La Corgeux* CE. — Cf. les lieux dits *a l arkòjœ̨ü* Collombey-Muraz, *ẹz akœ̨jœ̨* Champéry, *lə mwətẹ* [monticule] *də l akòjœ̨* Troistorrents, *en Larcossey* Vionnaz 1723, *en l'Arcossey* Ollon (Vaud), *le commun des Ercosses* ib. 1756, et les appellatifs *arcosse, argosse* (Constantin et Gave, *Flore populaire de la Savoie*, nos 73 et 111), *arcochèy, arcossai, arcassei* (Savoy, *Essai de flore romande*, nos 130 et 498), noms dialectaux de l'aune vert (ou verne), du nerprun ou de l'argousier. Aucune de ces plantes ne croît dans ce pâturage.

3. *batąđ (œ̨ tsalẹ də la)*. Chalet de l'alpage de la Bataille.

4. *bẹ́ka də tsœ̨dą̃ẽ (la), Rochers de Chaudin* E (13). Petit sommet à la frontière de la France. — Sign. : *bẹ́ka*, « pointe », nom fréquent de sommets alpins dans la Suisse romande et la vallée d'Aoste.

5. *Berger (Plan-)* C : *œ̨ plã* (59) *bèrdzį*. — *Berger*, nom de famille à Collonges. « Apud Vuvriacum... Vulliermus *Bergerii* » 1402 (M R, 2e série, II, p. 122).

6. *Berieux (la)*, voir *abéryœ̨* (1).

7. *Bovardes (Les)* C E : *é bòvąrdé; au sommet des Bovardé* R 23, *Mont des Bovardes* S : voir *frẹta* (32). — Cf. le lieu dit *Eco(t)tis Bovard* 1870, 58, et 1776. — *Bovard*, nom de famille à Champéry et Val d'Illiez.

8. *Buffet (Les Caches à)* C : *é kątsè* (9) *a bəfẹ*. — *Buffet*, nom de famille.

9. *Caches à Buffet (Les)* C : voir 8. — Sign. : « cachettes ».

10. *Calle (Sex de la)* E, *Scex de la Calaz* S : *lu sé* (65) *d la kąla*. Rochers entre le chalet de Combres et l'alpage de la Calle en Savoie.

11. Chalet,-s, *tsalè, tsalẹ* : voir 3, 33, 35, 36, 47, 54, 55, 75.

12. *chambæry, chambery (a la chaux de)* R 7, 13, *Chaux de Chambairy* C : *a la tsó* (14) *də tsãbaerį*. Pâturage contigu à l'alpage de Chambairy.

13. *Chaudin (Creux* et *Rochers de)* E, *Chaudain (Creux* et *Col de)* C : *sü tsœ̨dą̃ẽ*; voir *bẹ́ka* (4), *Creux* (39) et *Lenvœsee* (45). — *Chaudin*, pâturage contigu des génisses de la *montagne* de Verne.

14. *Chaux (La)* CES, *contre*

la chaux R 30, *diners de la chaux* R 37 : *a la tsó, é lãtsè* (42) *d la tsó*. Combe sans eau. Autres *Chaux* : 12 et 49. — Quoiqu'on y reconnaisse « presque un nom commun », ce mot n'a pas de sens défini à Vouvry. Dans d'autres communes du Valais il désigne les plus hautes pentes des alpages, où les vaches paissent « à l'abandon ». A en juger par l'aspect des lieux ainsi dénommés, la signification originelle de ce terme (b. lat. calmis, *REW*, 1522) paraît avoir été celle de « terrain inculte, stérile, privé d'eau et de végétation arborescente ».

15. *Chemins (Les)* C, *vers les chemins de Combrétte* (17) R 3, *aux chemin de Combréttè* R 5 : *é tsəmą̃ẽ*.

16. *chesétta, chésétta (a la)* R 25, 32, *La Chezette* C E; *au lanche de la chesétta* R 29, *Lanches de la Chezette* C : *a la tsəzéta, é lãtsè* (42) *d la ts.* — Diminutif de casa, correspondant à it. *casetta*, ou de casearia (*REW*, 1735)? Cf. *a la tsəzœ̨la*, alpage situé à l'E. de Chambairy (*Chereseulaz* S), *Chersaulaz* Ormont-Dessus (Vaud), *ẽ la tsijèrę̀ta* Ayent, et les autres noms mentionnés par Jaccard aux articles *Cheresaulaz* (p. 85) et *Zigeroula* (p. 537) ou attribués à tort par lui à l'article *Chéserex* (p. 86).

17. *Combrettes (Sur)* CES, *sur combrette* R 6, *sur combrétté* R 9, *au fond de combréttè* R 12 : *sü kõbrę̀té*. Pâturage contigu à l'alpage de *Combres* (*ẽ kǫ̃bré*) dont il forme le sommet. Voir 15.

18. *corgeux (a la)*, voir *akòrjœ̀* (2).

19. *Cornettes de Bise* CES : *lé kòrnę̀té*. Sommet entre Loz et l'alpage de Bise (*ẽ bį̄zə*) en Savoie.

20. *Crêtet (Le)* C : *œ̀ krètę̀*. Passage conduisant de Loz en Taney. — *Crêtet (Sur le)* C : *sü l krétę̀*. Mamelon rocheux entre les chalets. — Diminutif de « crête », afr. *crestel* ; nom de lieu fréquent.

21. *Crosets (Les)* CE, *les Crozets* S, *au sommet des crosét* R 33 : *é kròzę̀*. — Diminutif de « creux » ; nom de lieu très fréquent.

22. *dèrąè* ou *dérẽ* (*a fõtãna*), voir 30. — Sign. : « derrière » ; aussi « dernier » (23).

23. *dernier diner (le) sur les foilly* R 37, *Dernier Dîner* C : *œ̀ dèrae dīną*. Cf. 22 et p. 63, note.

24. *dəvą̃* (*a fõtãna*), voir 30. — Sign. : « devant ».

25. *dujon*, voir *Ugeon* (69).

26. *Dure (Lanche)* C, *à la lanche d'ura* R 4 : *a la lãtsə* (42) *dų̈ra*. Pâturage au sol dur et glissant.

27. *Enfer (Sur l')* CES : *sü l ẽfę̀*. Mauvais passage de chasseurs entre Combrettes et Chambairy.

28. *Etrille (L')* C : *a l étrę̄đə*.

29. *foilly (sur les)* R 11, 37, *au plan des foilly* R 14, *au plant des foillys* R 20, *diner des foilly* R 34, *Les Foyils* CE, *les Foyers* S : *œ̄ pđā* (59) *dé fóyį*. Pâturage couvert de vernes. — Cf. afr. *fuellier*, Hérémence *fo̱lei*, « endroit feuillu ».

30. *Fontaine Noire* C : *a fōtāna nāèrə* (52) ; *a f. dèrạè* ou *dèrẹ̀* (22), *a f. dəvạ̄* (24). Sources du Vau (71).

31. *Four (Lanche du)* C : *a la lāts* (42) *dœ̀ fò*. Lieu dit avec des trous dans le rocher qui sont comparés à des fours.

32. *frẹ̀ta dé bòvạ̄rdé (sü la)*, *au sommet des Bovardé* R 23. Arête des Bovardes (7), limitrophe de la France. — Sign. : « faîte, ligne de faîte » ; afr. *freste* fém.

33. *fri kmō (lé tsalẹ̀ dœ̀)*. Nom commun des trois chalets de la Bataille, de la Grand'Jeur et du Palatieux, qui sont propriétés des « consorts » de ces alpages, et du chalet des *mīkè* (47), aujourd'hui propriété particulière, mais auparavant à des « consorts ». — A Vouvry *fri kmō*, « fruit commun », désigne ce que les Valaisans appellent un « consortage ». « Fruit » se dit spécialement, en Valais, du fromage et des autres produits de la laiterie.

34. *Gouille (La)* C : *la gọ̀đə*. Etang. — Sign. : « flaque d'eau, mare » (*REW*, 3912) ; nom de lieu fréquent.

35. *grā dyœ̀ (œ̀ tsalẹ̀ də la)*. Chalet de l'alpage de la Grand' Jeur.

36. *grā tsalẹ́ (a la lāts dœ̀)*, voir 11 et 42.

37. *grossa quelaux (la)*, voir 61.

38. *intre dou sée* R 35, *a la lanche* (42) *d'intre dou sée* R 21, *Entre-deux-Sex* CE, *Entre les deux Scex* S : *ētrə du sé*. Pâturage commun aux alpages de Loz et de Lovenex (Saint-Gingolph). Voir *sé* (65).

39. *krœ̀ (dzó lu)*. — Sign. : « sous les creux ». — *Creux de Chaudin* (13), dépression.

40. *krœ̀zafẹ̀ (œ̀)*. Lieu dit dont la terre rouge fait penser à du minerai de fer. Sign. : « creuse fer ».

41. *Lan (Lanches du)* C, *a la lanche dun lan* R 16, *et l'anché deux lan* R 31 : *é lātsė* (42) *dœ̀ lā*. — *Dent du Lan* CE, *Dent du Velan* (73) S : *amō la dē dœ̀ lā*. Sommet limitrophe de Vouvry, Saint-Gingolph et la France. — Le mot *lā*, « planche », ne semble pas offrir un sens bien satisfaisant.

42. Lanche, -s, *lạ̄tsə*, *lāts*, pl. *-ė* : voir 14, 16, 26, 31, 36, 38, 41, 58, 69 ; *Lanche Noire* S, voir 43. — Sign. : « parcelle étroite et allongée » ; ailleurs, « pente allongée entre deux talus ou deux dépressions » ; nom de lieu fréquent dans les Alpes valaisannes

et vaudoises. Cf. *REW*, 4877.

43. *lãdzənạerə* (*ẽ*), *Lanchenaire* C, *Lantsenaire* E, *Lanche naire* S. — Le *dz* exclut l'identification avec *lanche* (42).

44. *Leau*, voir *ó*.

45. *Lenvœsee* (*vers les*) R 1, *Les Lanvoésets* C, *Les Lanvoussets* E, *Lac de neige* S : *é lãwəsẹ́* (*də l ó*). Nom commun de plusieurs petits lacs ou mares aux alentours des chalets. Une mare au Creux de Chaudin (13) est appelée *lə lãwəsẹ́ də tsœ́dą̃ẽ*. — Sign. : « petit lac » ; diminutif en -ellus de lacusculus, fréquent sous les formes *lãwisẹ́*, *lawəsẹ́*, *lawusẹ́*, *lavuxẹ́*, *lóxẹ́*, *luxẹ́*, *lüxẹ́*, *Lucel*, *Luissel* (Jaccard, p. 245).

46. *mautrecheons* (*au sommet, au second des*) R 26, 28, *Les Montrechons* C : *é mõtrətsọ̃*. — Composé de l'adj. *mó*, « mauvais », et de *trətsọ̃* (68).

47. *mĩkè* (*œ́ tsalẹ̀ dé*). Chalet de l'alpage du Plan de l'Ortier. — Ethnique de *Miex* (*ẽ mi*), nom commun des hameaux les plus élevés de la commune de Vouvry.

48. *mọ̀dzè* (*œ́ tsəmą̃ẽ é*). Ancien chemin de l'alpage de la Combe. — Sign. : « chemin aux génisses ».

49. *mœtein* (*a la chaux deux*) R 22, 27, *La Chaux du Meitain* CE, *Chaux du Milieu* S : *a la tsó* (14) *dœ́ maitẹ̃*. — Sign. : *maitẹ̃*, ailleurs *meitẹ̃*, *mẽtẹ̃*, *mĩtẽn*, afr. *mitan*, « milieu ». Ce nom ne correspond pas à la situation de ce pâturage, qui n'est pas au milieu de la *montagne* ni entouré d'autres *chaux*. Peut-être a-t-il été ainsi dénommé, parce que les vaches y sont conduites pour la première fois (R 22) vers le *maitẽ* (medium tempus, *REW*, 5462 et 8634) de la période d'estivage de quarante jours ?

50. *Moilles* (*Plan des*) E, *au plan des moillé* R 15, *Plan des Moyes* C : *œ́ pđã* (59) *dé mọ̀đé*. — Sign. : *mọ̀đə*, « terroir humide, marécageux » ; nom de lieu fréquent, souvent francisé en « mouille ».

51. *Naire* (*Lanche*) S, voir *lãdzənạerə* (43).

52. *Noire* (*Fontaine*), voir 30.

53. *ó* (*ẽ l*), *Leau* R, *Loz* CE, 1776, *Chalets de Looz* S, *En l'haut* carte Dufour ; *Haut de Tanay* (*Dictionnaire Géographique de la Suisse*) est inusité. — Forme dialectale du mot alpem (*Glossaire*, p. 312).

54. *palatyœ́* (*œ́ tsalẹ̀ dœ́*). Chalet de l'alpage du Palatieux.

55. *pənạè* (*œ́ tsalẹ̀ də*). Chalet de l'alpage de Penay, propriété de la « bourgeoisie » de Vouvry.

56. *pèrxą* (*lə sé*). Ancien nom de la Dent du Lan (41), suivant un vieillard de Vouvry, fermier de l'alpage de Penay en 1910. — Sign. : « roc percé » (voir 65).

57. *pètąrda* (*a la*). Nom tombé en désuétude d'une petite source du Vau (71).

58. *pətyūda kwəlǫ́*, *pətyųda lãts* (*a la*), voir 42 et 61. — Sign. : « petite ».

59. Plan, *plant* R 20, *pđã* : voir 5, 29, 50, 69, 76. — Sign. : « espace plan, plateau ». La prononciation *plã* (5) est francisée.

60. *pđafə ryǭda* (*ẽ*). — Sign. : « en place ronde ».

61. *quelaux* (*la grossa*, *la petitè*) R 4, 8, 10, 24, *La Cuellau* CE : *a la grǫ́sa* (37), *pətyūda* (58) *kwəlǫ́*. Dépression sans eau. — Mes informateurs identifient ce nom avec le subst. fém. *èkwèlǫ́*, « écuellée ». Cf. *kwẽlẽ*, « petite écuelle servant de jouet aux enfants » (Vouvry), et *kwèlō*, « petite écuelle » (Blonay, Vaud).

62. *rãyẹ́ta* (*a la*). Petite combe, source. — Même nom au pluriel à Chambairy : *é rayẹ̀té*. — Diminutif de *rãy*, fr. *raie*, « passage étroit ».

63. *rǫ̀dzò* (*lə sé*). — Sign. : « le rocher (65) rouge ».

64. *ryǭda* (*ẽ pđafə*), voir 60.

65. *sée* (*sur le*) R 17, *Sur les Sex* C : *sü lə sé*. Arête. Voir 10, 38, 63, 76. — Sign. : « roche » (saxum).

66. *Tannes* (*Les*) C, *vers les tannét* R 2 : *é tąné*. Pâturage, avec de petites cavernes, près des chalets. — Sign. : « grotte, caverne ». Voir Scheuermeier, *Höhle*, pp. 85 ss.

67. *Traverses* (*Les*) CE, *Les Traversses* S, *au Traversse* R 30, *au fond des traverssé* R 36 : *é travẹ̀rsé* (*ẽ l ó*), le déterminatif servant à distinguer au besoin ce pâturage des prés homonymes de Taney (*ẽ tanąe*).

68 *trətsǭ* (*é*). Mamelons. Cf. 46. — Même nom dans la commune limitrophe de Vionnaz (*Trotzon* S). — Diminutif, inusité comme appellatif, de *Truche*, nom fréquent de rochers et de petits sommets (Jaccard, p. 478), identique au prov. *truco* (Mistral).

69. *Ugeon* (*Col d'*) CES, *aux fon dujon* R 19 : *é lãtsè* (42), *œ pđã* (59) *d ūdzǭ*. Pâturage sur un plateau partagé entre les *montagnes* de Loz et de Bise (France).

70. *ura* (*à la lanche d'*), voir *Dure* (26).

71. *Vau* (*Le*) C, *Le Veau* E et 1870, 62, 63 : *lə vó*. Torrent, affluent du lac de Taney. — « Val », féminin en Valais dans le nom patois de la commune de Val d'Illiez, *la vódəlį*, est masculin dans les cantons de Vaud et de Neuchâtel, comme en français. Aussi bien que le sens général, les significations particulières indiquées par Bridel, « éboulis, pente rapide, défilé profond », peuvent convenir à

la dénomination d'un cours d'eau d'après les lieux où il passe.

72. *Vélâ* (*Le*) C : *œ véilạ* ou *vélạ*. — Sign. : « pâturage de veaux »; nom fréquent dans les alpages.

73. *Velan* (*Le*) E S. Sommet situé à environ cinq cents mètres au N.-E. de la Dent du Lan (41) ou *Dent du Velan* (selon S). — Nom inusité à Vouvry, où les deux sommets ne sont pas distingués.

74. *Vent* (*Col du*) C : *œ kòl dœ vã*. — Bien que ce lieu soit fort exposé au vent (en patois *vẽ*), la forme patoise, à moins qu'elle ne soit imitée du français, exige une autre interprétation. Ce peut être le mot « van », ou bien le patois *vã*, « rocher », inusité à Vouvry, mais fréquent et représenté non loin de Loz par un diminutif (Jaccard., art. *Vanel*, p. 488), aux lieux dits *lé vané də tanạe*, à Taney, et *ó vanị*, à l'alpage de Lovenex (Saint-Gingolph).

75. *Vieux Chalets* C, *Vieux Chalets de Loz* E : *é yœ tsalẹ̀* (11). Ruines d'anciens chalets au N. des chalets actuels.

76. *wèđẹimò* (*œ pđã, lə sé*), *Plan* (59) et *Sex* (65) *Villémod* C, *Villemod* E, *Scex Vuillème* S. — Forme dialectale, inusitée à Vouvry, du nom de « Guillaume ». Cf. les noms de famille *Vullième*, à Bellerive, et *Vulliémoz*, à Vuarrens (Vaud).

A DISENTIS

Mercredi 11 juin 1930

ALLOCUTION DE M. J. JUD

Puisque nous voici réunis dans la salle capitulaire de la plus ancienne abbaye bénédictine qui existe actuellement en Suisse, vous me permettrez, Messieurs et chers collègues, d'exprimer toute notre vive reconnaissance à Monseigneur l'abbé de Disentis qui a tenu très généreusement à nous en ouvrir les portes. Le *monasterium Disertinense*, situé aux pieds de deux passages alpins, le Lukmanier qui descend vers l'Italie et l'Oberalp qui va vers les vallées de la Reuss et du Rhône, a joué de tout temps un rôle considérable dans l'histoire de la vallée du Rhin, à l'époque des rois saxons et franconiens, à l'époque de la féodalité et ensuite à l'époque des origines glorieuses des Ligues rhétiques qui ont constitué l'État libre des Grisons. Vous ne serez donc pas surpris que l'abbaye, centre intellectuel, moral et religieux de la Surselva, soit restée jusqu'à nos jours le sanctuaire national des Romanches catholiques du Canton des Grisons. Vous serez les premiers à mesurer l'ascendant et l'autorité incontestée du monastère lorsqu'on vous dira que le couvent n'a pas seulement imposé son nom — *monasterium* — au village de « Muster » [1] qui s'est peu à peu formé autour de ses trois anciennes églises de la Vierge Marie, de Saint-Pierre et de Saint-Martin, mais que le district même qui s'étend des sources du Rhin jusqu'à Truns porte le nom de la *Cadì* [2], c'est-à-dire Ca(sa) Dei, puisque ce territoire a profondément subi l'influence de son seigneur au point de vue politique, économique et religieux. C'est dans la Cadì, foyer foncièrement romanche, tout imbu de traditions

1. *Muštę* est le nom romanche de Disentis.

2. W. Oechsli, *Die Benennungen der alten Eidgenossenschaft und ihrer Glieder*, *Jahrbuch für schweiz. Geschichte*, XLI, 161 ss.

séculaires ininterrompues, que se retremperont toujours les énergies de ceux qui tiennent à maintenir intacts et purs l'individualité, la tradition et l'avenir de leur peuple dans le cadre de notre Confédération helvétique.

Je n'ai pas la prétention de faire défiler devant vous les noms des bénédictins de Disentis qui se sont signalés dans l'histoire politique du pays, soit dans l'enseignement, soit dans la science. Si parmi les nombreux savants dont le monastère peut se glorifier à juste titre, je ne découvre pas de linguiste illustre, il n'en est pas moins vrai que ceux qui ont approfondi l'étude du surselvan seront tout disposés à avouer leur dette envers les deux grands naturalistes Placidus Spescha [1] et Karl Hager [2] qui, ayant recueilli avec un soin infini une foule d'observations importantes sur la vie et les travaux du paysan montagnard, ont ainsi procuré aux linguistes les moyens de mieux éclairer le passé obscur de maint mot et de mainte forme romanche. Quand, aujourd'hui, on parle d'une véritable renaissance du romanche et de sa littérature, on ne saurait s'empêcher de penser en première ligne au Père Maurus Carnot qui, romancier, poète, professeur, a su communiquer à ses élèves et à ses amis son enthousiasme et son entrain, nécessaires à la défense d'une cause sacrée. C'est encore à l'effort soutenu et à l'énergie indomptable du bibliothécaire de l'abbaye, le Père Basilius Berther, que nous devons la constitution de la plus riche bibliothèque romanche qui existe à l'heure actuelle ; c'est à un autre bénédictin, le Père Notker Curti, que le couvent est redevable de la création d'un musée régional destiné à recueillir les témoins de la vie, de l'art et des travaux de nos pères et surtout de notre génération qui, pressée par le rythme de plus en plus accéléré de l'époque moderne, se voit obligée d'y adapter son train de vie et de renouveler son outillage agricole en sacrifiant bien à contre-cœur une partie de l'héritage matériel et spirituel de ses ancêtres. Enfin les linguistes ne sauraient oublier de rendre hommage au Père Basilius Carigiet [3] qui en

1. F. Pieth und K. Hager, *Pater Plazidus Spescha, sein Leben und seine Werke*, 1913.

2. V. la notice nécrologique de C. Schröter dans l'introduction de la belle étude publiée sous le titre Karl Hager, *Flachs und Hanf und ihre Verarbeitung im Bündner Oberland*, 1919.

3. *Raetoromanisches Wörterbuch, Surselvisch-Deutsch*, 1882 ; les autres lexiques romanches et ladins (dus à Conradi, à Carisch, à Pallioppi) ont été rédigés par des pasteurs protestants.

1882 publiait un vocabulaire surselvan-allemand, l'une des sources principales de la connaissance du lexique romanche.

Toutefois, tout en reconnaissant les mérites des savants romanches soucieux de la conservation des traditions du pays et de l'avenir de leur langue nationale, nous sommes bien forcé de constater que l'étude systématique et scientifique de l'histoire des parlers ladins ne date que de 1870 environ. Le fondateur de la philologie ladine est l'éminent linguiste Graziado Isaia Ascoli dont les linguistes italiens viennent de célébrer le centième anniversaire de la naissance et que les romanistes de tous les pays sont unanimes à vénérer comme l'un de leurs chefs. Les *Saggi ladini* [1] et les *Annotazioni soprasilvane* [2], où se révèlent les qualités maîtresses du savant italien — sa clarté cristalline dans l'exposé systématique des faits souvent embrouillés, son intuition admirable dans le choix des solutions qu'appellent les problèmes phonétiques, morphologiques et lexicologiques de nos parlers — resteront les livres de chevet de tous ceux d'entre nous qui ont consacré leurs loisirs à l'étude du rétoroman. Tandis qu'Ascoli puisait aux textes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles les matériaux qui forment la base de ce que, avec une modestie excessive, il appelait des *Saggi* et des *Annotazioni*, le dialectologue autrichien Theodor Gartner s'est retourné vers les parlers vivants : il y a plus de cinquante ans que le professeur d'Innsbruck entreprit sa grande excursion dialectologique depuis les sources du Rhin jusqu'aux environs de Trieste pour aller étudier les dialectes sur place auprès des patoisants établis dans leur village natal ; le résultat de ses relevés a été condensé dans sa *Rätoromanische Grammatik* [3] et plus tard dans le *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur* [4]. Ainsi l'exposé minutieux et génial d'Ascoli était heureusement complété par celui de Gartner qui, dans notre territoire, inaugurait l'étude du parler vivant. Les Suisses ne sont nullement attristés de ce que deux grands savants étrangers se soient appliqués à révéler à la science les trésors linguistiques de la

1. *Archivio glottologico*, I.
2. *Archivio glottologico*, VII, 406-602.
3. *Rätoromanische Grammatik*, 1883.
4. *Handbuch der Rätoromanischen Sprache und Literatur*, 1910 ; v. aussi l'exposé du même savant, *Grundriss für rom. Phil.*[2], 608-636. Sur l'œuvre de Th. Gartner, v. *Romania*, LI, 622-623 et le bel article de R. v. Planta, *Theodor Gartner*, *Annalas della Società Retoromantscha*, XLI, 261-268.

Rhétie et à en signaler l'importance et la haute portée pour la linguistique romane en général ; au contraire, nous qui sommes fiers de l'existence de quatre langues nationales, nous n'avons aucune peine à avouer la lourde dette contractée envers les initiateurs de la philologie ladine, car nous trouvons naturel qu'ailleurs on se souvienne que l'un des nôtres, Adolf Tobler, est l'auteur du premier dictionnaire scientifique de l'ancien français, que Jules Gilliéron a créé l'*Atlas linguistique de la France* et a inauguré la géographie linguistique, que Wilhelm Meyer-Lübbe, le successeur de Diez, a refondu la Grammaire et le Glossaire étymologique des langues romanes, que Carlo Salvioni a été appelé un jour à la succession d'Ascoli dans la chaire de l'Académie de Milan : peut-être les Suisses ont-ils même réussi à acquitter une partie de la dette contractée envers leur maître Ascoli en mettant sur le chantier l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Italie et de la Suisse méridionale*[1].

Si donc entre 1870 et 1890 ce sont Ascoli et Gartner qui donnent l'impulsion décisive à l'étude des parlers grisons, il n'en est pas moins certain que depuis 1895 ce sont les savants sortis du pays[2] même qui s'appliquent à explorer systématiquement ces parlers. C'est en 1897 qu'apparaît l'étude sur le parler de Sent, par Gas-

1. Dès 1882 J. Ulrich, professeur de philologie romane à l'Université de Zurich, éditeur de la *Rätoromanische Chrestomathie* (1882, 1883) et de nombreux textes de l'engadinais ancien, a pris l'initiative de cours de philologie rétoromane à l'Université de Zurich ; Henri Morf, à son tour, a interprété des textes grisons dans le séminaire de l'Université de Zurich, L. Gauchat et J. Jud ont continué cette tradition en organisant tous les trois semestres des cours de philologie rétoromane. A l'Université de Berne, M. Jaberg, à plusieurs reprises, a consacré un cours au ladin. M. Bertoni, lorsqu'il occupait la chaire de l'Université de Fribourg, a plus d'une fois interprété des textes ladins. Enfin M. Velleman donne régulièrement des cours de philologie rétoromane à l'Université de Genève.

2. C'est des cours de philologie rétoromane de l'Université de Zurich que sont sortis une série de travaux sur la phonétique et le lexique des patois grisons : J. P. Candrian, *Der Dialekt von Bivio-Stalla*, 1900 ; H. Augustin, *Unterengadinische Syntax*, 1903 ; J. Luzi, *Lautlehre der sutselvischen Dialekte*, *Rom. Forsch.*, XVI, 757-847 ; C. M. Lutta, *Der Dialekt von Bergün*, *Beihefte der Z. für rom. Phil.*, 71 ; R. Vieli, *Die Terminologie der Mühle in Romanisch-Bünden*, 1927. — Qu'on me permette de citer encore K. Jaberg, *Kultur und Sprache in Romanisch-Bünden*, Berne, 1921 ; *Dreschmethoden und Dreschgeräte in Romanisch-Bünden*, *Bündnerisches Monatsblatt*, 1922, 1-26 ; J. Jud, *Zur Geschichte der bündnerromanischen Kirchensprache*, 1919.

pard Pult[1], première monographie d'un dialecte vivant de notre domaine ; son travail est suivi de près par le Vocalisme du dialecte de Disentis de Josef Huonder[2], livre touffu, mais plein d'idées et de faits nouveaux[3]. En 1900, le chef politique et spirituel de la Surselva, Caspar Decurtins, commence à publier la *Chrestomathie rétoromane* qui met à la disposition des savants une foule de documents, de textes littéraires et de traditions, inédits et inconnus[4]. Mais l'événement décisif qui imprima une nouvelle orientation à l'étude scientifique du romanche fut l'entrée en lice de M. Robert von Planta. Issu d'une des plus anciennes familles des Grisons, linguiste ayant acquis d'emblée une notoriété européenne par sa *Grammaire des dialectes osco-ombriens*, M. Robert von Planta était tout désigné pour grouper autour de lui les jeunes savants de son pays. Ce fut lui qui conçut et réalisa l'idée de créer sur le modèle du *Glossaire des patois de la Suisse romande* une entreprise analogue, le *Dizionari rumantsch*[5] : dès 1904, on se mit résolument à recueillir méthodiquement le lexique si varié et si étonnamment riche de toutes les vallées ladines des Grisons et à dépouiller les nombreux textes littéraires et administratifs qui s'échelonnent du XVIe siècle à nos jours. Le *Dizionari rumantsch*, placé d'abord sous la direction de Florian Melcher[6] et, après la mort prématurée de cet excellent

1. Lausanne, 1897.

2. *Rom. Forsch.*, XI, 431-565.

3. A l'étude des parlers vivants est consacrée la bonne monographie du parler de Celerina par E. Walberg, 1907. — V. aussi les études récentes d'un autre savant suédois, M. P. Högberg, *Annotaziuns lexicalas* (*Annalas de la Soc. retor.*, XLIV, 9-54).

4. La *Rätoromanische Chrestomathie* — subventionnée par la Confédération helvétique — a paru dans les *Rom. Forsch.*, t. IV, 1-218 ; VIII, 1-256, 513-907 ; IX, 1-248 ; XI, 623-1114 ; XII, 1-489 ; XIV, 1-32 ; XVII, 1-656 ; XVIII, 1-494 ; XXIV, 1-620 ; XXVII, 1-294 ; XXX, 1-1032 ; XXXIII, 1-246 ; XXXV, 1-177 ; XXXVI, 1-359 ; XXXVII, 1-376 ; XXXVIII, 1-334.

5. Sur la marche des travaux du *Dizionari rumantsch*, v. les deux articles de Fl. Melcher, *Rapport generel davart l'idioticon retorumauntsch, 1904-1912*, *Ann. d. Soc. ret.*, XXVII, 277-290 ; Ch. Pult, *Il dizionari rumantsch*, *Ann. d. Soc. retor.*, XLI, 165-181.

6. Sa thèse — présentée à l'Université de Vienne où enseignait M. Meyer-Lübke — ne fut publiée qu'après sa mort sous le titre : *Furmaziun nominala nel idiom d'Engiadin' ota*, *Ann. d. Soc. retor.*, XXXVIII, 119-179 ; XXXIX, 1-43. V. aussi les notices nécrologiques de R. v. Planta, *Ann. d. Soc. retor.*, XXIX, 1-16, 329-332 et de J. Jud, *Rom.*, XLII, 623.

dialectologue en 1913, sous celle de M. C. Pult, est une œuvre de longue méditation silencieuse dont les deux rédacteurs, d'accord avec M. R. von Planta, ont tracé les plans, jeté les fondations solides et préparé les matériaux de construction. Nous croyons savoir que M. C. Pult [1] qui, pendant ces quinze dernières années, s'est dévoué à son *Dizionari rumantsch* [2] avec une abnégation entière sera bientôt en mesure de poser la charpente de la maison et d'engranger les trésors lexicologiques dans les compartiments du grand glossaire grison [3] auquel les romanistes ne manqueront pas de réserver le même accueil sympathique qu'à son aîné de la Suisse romande [4]. C'est encore dans le centre où s'élabore actuellement le *Dizionari rumantsch* qu'a surgi le projet de créer deux vocabulaires pratiques destinés à fournir aux Romanches le répertoire de toutes les ressources lexicologiques de leurs langues littéraires : ces deux vocabulaires qui sont d'une importance capitale pour le romanche et le ladin vivants ont été confiés à M. Vieli pour la Surselva et à MM. Bezzola et Tönjachen pour l'Engadine.

A côté de l'ouvrage consacré aux dialectes osco-ombriens, à côté du *Dizionari rumantsch* [5], il est une troisième œuvre inséparable du nom de M. R. von Planta : c'est l'enquête sur les noms de lieu et les noms de famille du territoire grison. Cette enquête projetée depuis longtemps a fait des progrès rapides et décisifs en ces dernières années : le dépouillement méthodique des noms de lieu et de personnes figurant dans les documents que conservent les archives communales, les archives paroissiales et les archives de

1. Ses travaux principaux depuis sa thèse sont : *Über Ämter und Würden in romanisch Bünden*, *Rom. Forsch.*, XXXII, 389-480 ; *Nos rumantsch*, *Ann. d. Soc. ret.*, XXIX, 153-200 ; *Am eigenen Backbrett*, *Festschrift Louis Gauchat*, 1926, 155-178 ; *Raetia prima im Mittelalter*, *Rev. de Ling. rom.*, III, 158-205 ; *Il vegl cumün grischun*, *Ann. d. Soc. retor.*, XLIV, 362-381.

2. Le *Dizionari* est aussi connu sous le nom de *Romanisches Idiotikon*, nom forgé sur celui du *Deutschschweizerisches Idiotikon* qui fut le premier modèle des grands lexiques régionaux de la Suisse.

3. Voyez les échantillons des articles rédigés pour le futur *Dizionari* dans les *Ann. d. Soc. retor.*, XXXI, 229-282 (artichels da prova : chalanda, chavra, clos, micluns, petenbrot, traglia, tuargia, tumetschala).

4. V. aussi ma conférence publiée sous le titre *Aus dem rätischen Idiotikon*, *Bündner Monatsblatt*, 1924, p. 205-226.

5. V. son article très approfondi publié sous le titre : *Mira e fuorma digl Idioticon retoromontsch*, *Ann. d. Soc. retor.*, XXXVI, 123-136.

l'État, le dépouillement de tous les plans cadastraux, enfin le relevé phonétique des formes vivantes des lieux-dits que le collaborateur de M. von Planta, M. A. Schorta, a poursuivi et terminé auprès des patoisants dans chaque village, permettent d'entrevoir le moment où cette œuvre fondamentale [1], intitulée modestement *Rhätisches Namenbuch*, nous révélera les secrets de tant de noms énigmatiques et offrira une solution en ce qui concerne la langue parlée par les *Raeti*, habitants prélatins de notre pays. Faisons tous nos vœux pour l'achèvement prochain de l'ouvrage dont M. R. von Planta va nous entretenir ; je m'empresse donc de lui céder la parole.

Zürich. J. JUD.

1. Qu'on lise l'article modèle, publié sur un problème de la toponomastique alpine, dans la *Festschrift Gauchat* (p. 209-220) : *Birkicht und Vokalmetathese im Rätischen* ou dans la *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, t. I, 54-56 (« Feldis bei Chur »).

ÜBER ORTSNAMEN, SPRACH-

UND

LANDESGESCHICHTE VON GRAUBÜNDEN

Ein Bild der graubündnerischen Toponomastik in Verbindung mit der Landesgeschichte zu entwerfen, ist im Rahmen eines 1stündigen Vortrages nur möglich in skizzenhafter mit wenig Beispielen arbeitender Darstellung, die die nähere Begründung auf spätere Gelegenheit verspart. Nur einige Hauptpunkte sollen etwas eingehender zur Sprache kommen.

Die Besonderheit der graubündnerischen Toponomastik ist nur zu verstehen einerseits aus der geographischen Struktur, anderseits aus der politischen und wirtschaftlich-kulturellen Geschichte des Landes.

Mit dem westlichen Schwesterkanton Wallis teilt Graubünden die Eigenschaft eines ausgeprägten Berglandes : alles ist von hohen Gebirgskulissen eingerahmt. Während aber das Rhonetal Wallis ein hydro- und orographisch einfaches Gebilde darstellt, besteht Graubünden aus einem beinahe verwirrenden Durcheinander nach allen Himmelsrichtungen verlaufender Talschaften. Das hängt damit zusammen, dass unsere Gewässer nach 3 verschiedenen Meeren abfliessen : der Rhein, dessen Gebiet die grössere Hälfte des Kantons einnimmt, in die Nordsee; der das Engadin durchfliessende Inn ins Schwarze Meer ; die Flüsse der 3 italienischen Täler und des Münstertales in die Adria. Die Flüsse bilden tiefeingeschnittene Täler, doch liegt nur ein geringer Bruchteil der Gesammt-Bodenfläche unter 1000 Meter Meereshöhe, ein bedeutend grösserer zwischen 1000 und 2000 Meter, der grösste aber in den unwirtlichen Höhen über 2000 Meter.

Wenn Graubünden trotz diesem rauhen Bergcharakter fast des

ganzen Landes geschichtlich eine nicht unwichtige Rolle gespielt hat, liegt das durchaus an den Pässen, die durch sein Gebiet führen. Sie liegen in der direkten Verbindungslinie der wichtigsten alten Kulturzentren Deutschlands mit Italien. Nur die Gotthardroute ist noch etwas kürzer, wurde aber erst im 12. oder 13. Jahrh. gangbar gemacht. Die wichtigsten Pässe für den internationalen Verkehr sind auf Karte I mit roten Punkten bezeichnet: Lukmanier, Greina, S. Bernardino, Splügen, Septimer, Julier, Albula. Die Hauptstadt Chur liegt am Vereinigungspunkt all dieser Pässe, indirekt auch des Bernina- und (in der Hauptsache) des Ofenpasses. Schon aus diesem Grunde hat Chur stets eine überragende Stellung in der Landesgeschichte gehabt.

Damit sind in Kürze die natürlichen Vorbedingungen skizziert, auf denen das geschichtliche Leben und mit ihm die Sprache und Ortsbenennung sich entwickelt hat. Die Gebirgsschranken haben den sehr konservativen, altertümlichen Charakter der Kultur und Sprache, der sich zu allen Zeiten geltend machte, bewirkt, die Pässe aber haben das Land trotzdem zu Zeiten wieder hineingezogen in den Strudel der grossen europäischen Ereignisse. So hat Graubünden die Stürme der Völkerwanderung wie auf einer Insel im brandenden Meere überdauert (nach Mommsens Bild), den 30 jährigen Krieg aber, von dem die übrige Schweiz verschont blieb, hat unser Land der Pässe wegen in blutigen Wirren mit durchmachen müssen.

Die Geschichte Churrätiens lässt sich mit runden Zahlen in folgende Perioden einteilen :

I. Vorrömische Zeit bis Chr. Geburt. (Im Jahre 15 vor Chr. Geb. wurde Rätien von den Römern erobert).

II. Römische Zeit von Chr. Geb. bis 500 : Latinisierung und Christianisierung.

III. Fränkische Zeit von 500 bis 1000 : bald nach 500 kam das Land unter die Merowinger, später Karolinger; im 10. Jahrh. wurde es dem Herzogtum Alemannien einverleibt.

IV. Feudalzeit von 1000 bis 1500; auch hier erhält das letzte Jahrhundert einen besonderen Charakter durch die Ausbildung der 3 Bünde (s. Karte I).

V. Neuzeit von 1500 an. Mit ihrem Beginn steht die (allerdings recht lockere) Verbindung der 3 Bünde zum Staatsgebilde Graubünden fertig da ; das 19. Jahrh. endlich bringt den Anschluss an

die Schweiz als Kanton Graubünden und die Auflösung der 3 Bünde.

Sprachlich betrachtet wäre die römische Zeit sozusagen die Embryonalzeit des Rätoromanischen, die fränkische Zeit dessen in stürmischem Tempo durcheilte Kindheit und Jugend; in der Feudalzeit verlangsamt sich diese Entwicklung, und es dringen zwei breite Ströme des Deutschtums ins Land: einer, der ostalemannische, von Norden her, der andere, d. h. die Einwanderung der Walser (= Walliser), von Westen her. Das Resultat dieses Eindringens ist ersichtlich auf Karte II, wo rot = Romanisch, rot-blau gestreift = Deutsch, gelb = Italienisch.

Das rotblaue Gebiet ist aber deutsch nur inbezug auf Sprache im allgemeinen; wollte die Karte *diese* richtig darstellen, so müssten diese Gebiete ganz blau sein. Sollte aber die Karte die toponomastischen Verhältnisse bei den Dorf- und Weilernamen veranschaulichen, so müsste umgekehrt das ganze rotblaue Gebiet rot sein, mit nur ganz wenigen blauen Pünktchen. Diese wenigen deutschen Dorfnamen sind entweder späte Uebersetzungen wie *Schmitten* für *Ferrera*, *Churwalden* für *Val da Cuira* = Churertal, oder es haben sich Namen feudaler Herkunft anstelle altromanischer eingenistet. So z. B. hat Bischof Egino von Chur, nachdem er um 1160 herum durch Kaiser Friedrich Barbarossa den Fürstentitel erhalten, den vorherigen bescheidenen Namen *Maroos* (= *majorianes Meierhof) in *Fürstenau* umgetauft; *Vuorz* bei Brigels, 766 *Vorce*, heisst vom 13. Jh. an meistens *Waltensburg* (= *Waltrams Burg*).

In Wirklichkeit stellt die rotblaue Streifung den Zustand bei den Flurnamen dar, die bekanntlich viel leichter als die Ortschaftsnamen der Neu-Benennung beim Wechsel der Sprache unterliegen. Auf der Karte sind die prozentualen Verhältnisse zwischen Romanisch und Deutsch durch verschiedene Breite der roten und blauen Streifen wiedergegeben. Das Rot hat in manchen Gebieten noch das Uebergewicht oder eine recht stattliche Minorität, nur in Gebieten der alpinen Zone überwiegt sehr stark das Deutsche. Der Grund liegt, wie wir sehen werden, darin, dass diese vorher nur schwach bevölkerten Gebiete erst durch die Walser vom letzten Drittel des 13. Jh. an voll besiedelt wurden.

Doch wollen wir uns nun an die geschichtliche Abfolge der vorhin genannten grossen Zeitalter halten und sie nach sprachlichen und speziell toponomastischen Gesichtspunkten in Kürze durchgehen.

In der vorrömischen Periode bewegt man sich zumeist auf etwas ungemütlichen Boden. Eine Karte der vorröm. Ortsnamen müsste des Fraglichen allzu viel enthalten, auch wäre die Abgrenzung gegen die römische Namengebung z. T. schwierig. Denn vorrömische Wörter wie z. B. *ganda* « Geröllhalde » dienten schon in ältester Zeit zur Örtlichkeitsbezeichnung, können hiezu aber auch durch alle folgenden Zeiten hindurch bis zur Gegenwart verwendet werden, da sie zugleich auch appellativ geblieben sind ; sie dürften also nicht aufgenommen werden. Eine Ausnahme wäre bei Flurnamen vielleicht nur zu machen für das oft vorkommende vorrömisch-rätische Wort *petnál, das dem keltischen *dūnon « Burg », « Befestigung » zu entsprechen scheint : diese Burgen waren ja Siedelungen, die sich z. T. wohl in vorrömische Zeit zurückdatieren lassen [1]. Ein drittes gleichbedeutendes Wort scheint *segusia gewesen zu sein, in Graubünden mindestens 3mal vorkommend : *Süs* im Unterengadin, roman. *Susch*, urkdl. *Seus*; *Savusch*, ein winziges Örtchen bei Thusis ; *Savossa*, *Suossa*, eine Voralpe im obersten Misox, südlich S. Bernardino. (Ausserhalb Graubündens auch im Tessin usw., am bekanntesten *Susa* im Piemont, bei Ptolemäus Σεγούσιον). Dass danach im vorrömischen Rätien drei Wörter für « Burg » bestanden hätten, kann kaum auffallen ; singt doch schon Horaz von den Burgen der Räter : arces alpibus impositas tremendis (*Carm.*, IV, 14, 11).

Nimmt man Siedelungs- und Fluss-, Talschaftsnamen etc. zusammen, so kommt man in Graubünden wohl auf ungefähr 70-80 vorröm. Namen. Man mag es erstaunlich finden, dass die im Altertum wegen ihrer barbarischen Wildheit berüchtigten Räter ein solche Menge Namen hinterlassen konnten, nachdem doch der Unterwerfungsfeldzug der Römer ein eigentlicher Vernichtungskrieg gewesen war. Hiefür und für die teilweise hohe Lage dieser Siedelungen liegt wohl schon in dieser Epoche die Erklärung in den Bergpässen.

Unter diesen scheint damals der *Lukmanier*, roman. *Lucmagn*, der zu den stammverwandten Lepontiern in Val Blenio und Leventina (=Lepontina) führte, den Vorrang gehabt zu haben, soweit man nach der Streuung der vorröm. Namen und der prähistorischen Funde urteilen kann. Zu letzteren sei bemerkt, dass unser Land

1. Vgl. Poeschel, *Burgenbuch von Graubünden* (1930), 10 f., 310.

die merkwürdige Erscheinung eines starken Ueberwiegens der Bronzefunde über die Eisenfunde zeigt : das wird wohl aus dem konservativen Landescharakter zu erklären sein, nicht aus zeitenweiser Entvölkerung, wie man etwa gemeint hat.

Die Lepontier waren ein den Ligurern und, zusammen mit diesen, weiterhin den Kelten verwandtes Volk, das im Lugnez auch über die Alpen herüber gereicht zu haben scheint : *Lugnez*, roman. *Lumnezia* ist vermutlich aus *Leponetia zu erklären. Die Verbindung vom Lugnez nach Val Blenio geht über den *Greina*pass, dessen Name ebenfalls vorrömisch sein mag. Auch die Häufigkeit des bekannten ligurischen Suffixes -ASCO in Graubünden weist auf intensive Verbindung nach dieser Seite hin, denn sonst vermochten Ortsnamensuffixe nicht so leicht in unserem Lande sich einzubürgern : es fehlt das gallische -ĀKO, auch das germanische -ING kommt in alter Zeit nur ganz vereinzelt vor (s. u.).

Von vorrömischen Talnamen mögen noch erwähnt sein das *Prättigäu*, roman. *Partėns*, wahrscheinlich von einem vorröm. Stammesnamen *Prettinni, verwandt mit *Prettanni* (sekundär auch mit *Brittanni*), und die *Mesolcina*, deutsch *Misox*, vom Flusse *Magésa = *Moésa* und dessen Anwohnern, den *Magesávi (*Magesávico wird *Mesauco*).

Dass die Flüsse grossenteils vorrömische Namen bewahrt haben, ist eine überall bekannte Erscheinung. Die Namen des Rheins und Inns sind allerdings aus tiefer liegenden Gegenden heraufgewandert. Doch hat der Inn einen echt einheimischen Namen *Sala, obereng. *Sela* noch bewahrt, welcher gleichlautende Kameraden in Deutschland und Iugoslavien hat. Es gibt davon auch das Deminutiv *Seletta*, vielleicht auch enthalten im Bache *Schlattain* bei Celerina (falls = *Salitt-ēnu). Der *Glogn*, dt. *Glenner*, im Lugnez gehört zu den in Deutschland, Frankreich und Spanien vorkommenden *Glana*, *Glanis*, auch *Clanis* in Italien und Steiermark. Ganz einheimisch rätisch scheint der Name der *Plessur* bei Chur zu sein (wohl = *plud-tu-ra, zu dt. *Fluss*, lit. *plústu*, etc.).

An vorrömischen Bergnamen wäre etwa der leider ziemlich nebelhafte 'Αδούλας der griechischen Geographen, Mons Adula, zu nennen, der wohl bei den Lepontiern in der laut-echteren Form *Aula* westlich von Locarno wiederkehrt.

In der römischen Periode (1-500) entstand dann durch die Latinisierung die Hauptmasse des graubündnerischen Ortsnamen-

schatzes, der einst das ganze Land beherrschte, bis durch das Deutsche allmälig ungefähr ein Sechstel davon verdrängt wurde. Es würde zu weit führen, die Bezeichnungen für die Gestaltung der Erdoberfläche, für Berg und Tal, Fels und Hügel, Wald und Weide, Acker und Wiese usw., die grossenteils auch in den anderen romanischen Ländern wiederkehren, nebst ihren Schichtungen, hier auch nur zu streifen. Besonders verbreitet ist, um ein Beispiel anzuführen, das in allerlei wechselnden Gestalten und Ableitungen auftretende Wort *ruīna* « Einsturz » : es wurde z. B. *rúina (mit zurückgezogenem Accent) über *róvina zu rom. *Rouna*, *Rōna*, deutsch *Roffna* (*Roffla*), in echterer deutscher Entwicklung über *rúvina zu *Rüfe*. Das häufigste aller lateinischen Ortsnamenwörter unseres Gebietes ist (neben *pratum*) *crista* « Hahnenkamm, Gebirgskamm » in der Bedeutung von « Hügel ».

Bei Wörtern, die zugleich appellativ blieben, ist auch hier die Zuteilung an eine bestimmte Epoche oft schwierig, da die sprachlichen Kriterien fehlen. Ein Name wie z. B. *Staviala* (Alp im Lugnez) = *stabella muss wegen seiner Bildung als Deminutiv zu *stabulum* « Stall » sprachlich in römische Zeit zurückreichen, das Wort kann aber in der appellativen Bedeutung « Ställchen » in fränkischer oder in noch späterer Zeit fortgelebt haben (jetzt ausgestorben). Ich neige im Ganzen eher dazu, solche altertümliche Flurnamen in die fränkische, nicht in die römische Zeit zu verlegen, da erstere in wirtschaftlichen Beziehung einschneidender als die römische gewirkt zu haben scheint. Auch lateinische Inschriften sind auffallend wenige in Graubünden gefunden worden. So ist sogar bei den auf lat. Lokative wie *Romae*, *Mediolani* zurückgehenden Namen die Hinaufdatierung bis in römische Zeit nicht sicher ; ist doch die lateinische Deklination im Rätoromanischen auch sonst auffallend lange lebendig geblieben. Als Beispiele für solche Lokative seien genannt : *Tarasp* aus *Terrasprae = *terrae asprae* Rauhland ; *Pitasch* aus *Pittasci, wohl = *Pagitt-asci, von *pagus* im alten Sinne = Dorf. Ebensowenig ist zu bauen auf die altertümlichen Suffixe wie -ĒNU, -ENNU, -INNU, -ANNU, ausser allenfalls wenn sie sich mit einem vorrömischen Stammwort verbinden : das doppelte Indicium lässt dann eher an römisches oder sogar vorrömisches Datum der Namengebung denken. Beispiele : *Alméns* im Domleschg aus Luminnis, wohl zum lepontisch-ligurisch häufigen Namenstamm LEM- ; *Albanna* bei St Moritz, wo auch das *-b-* statt *-p-* (im Worte *alpe* = *Alp*) auf hohes Alter weist.

Hauptwirkungen der Eroberung durch die Römer waren ausser der Einführung des Lateinischen die staatliche und militärische Organisation und die Christianisierung. Was aber an spezifisch christlichen ältesten Namen vorhanden ist, reicht im Allgemeinen nur in die fränkische Zeit zurück. Die Gründung des Bistums Chur fällt allerdings noch in römische Zeit, ist sicher sogar bedeutend älter als die erstmalige Erwähnung eines Bischofs von Chur um 450.

Der Uebergang zur fränkischen Periode, der wir uns zuwenden, war, bei der Abgeschlossenheit unseres Berglandes, kein schroffer. Es erhielt sich hier eine merkwürdige Altertümlichkeit: der Statthalter der römischen Provinz Raetia Prima blieb unter dem gleichen Namen *praeses* weiter bestehen als fürstliches Landeshaupt in Chur, wobei dann in der Dynastenfamilie der sog. Victoriden die Praeseswürde sich in patriarchalischer Weise mit der Bischofswürde, manchmal sogar in einer Person, verband. Eine Art Stammsitz dieser Victoriden, oder mindestens ein Hauptsitz neben Chur, war Sagens in der Surselva, unweit Ilanz.

Damit könnte nun eine bemerkenswerte Erscheinung unserer rätoromanischen Sprachgeschichte zusammenhängen: dass nämlich das einstige Romanisch der Stadt Chur, wie es aus Ortsnamen und sonstigen Quellen erschliessbar ist, in wichtigen Punkten enger mit dem Surselvischen verwandt war als mit dem Romanischen des Hinterrheingebietes und Engadins.

Die Karte III stellt das Verhältniss von Gutturalen und Palatalen in den Lautgruppen CA-, GA- dar: blau bedeutet guttural, rot palatal. Z. B. casa, carne, catēna, caballu lauten im blauen Gebiet *casa*, *carn*, *cadeina*, *cavall*, im roten *tχasa*, *tχarn*, *tχadeina*, *tχaváll* oder ähnlich. Wie die Karte zeigt, ist das Engadin am stärksten palatal, am allerstärksten das Oberengadin [1]; Mittelbünden und ganz im Westen Tavetsch-Medels sind halb-palatal und halb-guttural, dazwischen aber schiebt sich ein grosses blaues Gebiet ein, beginnend dunkelblau in Ems (das am stärksten guttural ist), etwas heller in Trins, ein bischen durchzogen von roten Streifen im Hauptteil der Surselva, etwas geröteter in Disentis. Mit der Sprache im allgemeinen stimmen auch die Ortsnamen überein wie z. B. *Caglias* und *Tgaglias* = Stauden, *Casti* und *Tgastî*, *Chastê* = Schloss.

1. Die liegenden Kreuzchen im Unterengadin und Münstertal besagen, dass dort nach *u*, *o* Guttural herrscht (*bocca*, *toc*, *tschuncar*, etc.).

Wie ist nun dieses merkwürdige Bild zu erklären? Da westlich des roten Zipfels Tavetsch-Medels das völlig palatale Frankoprovenzalisch des Kantons Wallis liegt (mit Graubünden verbunden durch das einst zu Disentis gehörige Urseren-Tal), und da auch der Süden, nach vielen Ueberresten zu schliessen, früher ziemlich palatal war, muss das Blau, nach den Regeln sprachgeographischen Kartenlesens, als Eindringling von Chur her erscheinen.

Man könnte nun zunächst (mit Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, 337) an eine Regression durch Einwirkung schriftitalienischer Einflüsse denken, wie sie von der lombardischen Ebene her z. B. stattgefunden haben im Bergell und Val S. Giacomo : es wurde dort zuerst das gemeinsame Centrum der beiden Täler, Chiavenna, gutturalisiert, dann stieg der Guttural auch aufwärts in die Täler. Von wo aus aber sollte Chur in dieser intensiven Weise schriftitalienisch beeinflusst worden sein?

Denn dass das verdeutschte Gebiet um und nordwärts Chur früher einstmals viel Palatale besessen hatte, wird, abgesehen vom sprachgeographischen Moment, bewiesen durch die Ortsnamen. Zwar nicht direkt durch überlebende Formen wie etwa **Tschaglias* = Stauden, **Tschastiel* = Schloss, denn hiefür finden wir stets *Ka-* oder *Ga-*. Wohl aber wird es bewiesen durch Formen mit etymologisch unberechtigtem Guttural.

Es gab nämlich, und gibt noch jetzt, in Romanischen der Surselva und Mittelbündens ausser dem *tχ* aus lat. C vor A noch zwei andere palatale *tχ* : 1. ein solches aus CT, z.B. *fatχ* aus factu, 2. ein solches aus T vor I, z. B. *tχimun* aus timone « Deichsel ». Als nun die einst vorhandenen *tχavàll* zu *kavàll*, *tχaglia* zu *caglia*, *tχi* « wer » zu *ki* usw. zurückgebildet wurden, konnten auch *fatχ* = factu, *tχimun* = timun etc. « irrigerweise » zu *fak*, *kimun* etc. werden. Es ist dies die bekannte Erscheinung der « Ueberentäusserung », wie man nach Gartner noch jetzt oft sagt, oder der falschen Regression, der Umkehrung, der Hyperphonie. Solches hyperphonisches *kimun* ist nun tatsächlich die Form des heutigen Dialektes von Ems. Dass diese Erscheinung auch dem Romanischen von Chur, Churer Rheintal und Prättigäu angehörte, zeigen die Ortsnamen. Wir finden z. B. für *curtīn* « Baumgarten » aus lat. *cortinu im Prättigäu *Kurkin*, in Trimmis bei Chur *Karki*, Beweis dafür, dass einst *kurtχin* gesprochen wurde. Ebenso kommt der Typus **fak* aus *fatχ* = factu vor in dem merkwürdig klingenden Flurnamen *Quaggis*,

Guakis der Gegend nördlich Chur, entstanden aus deutschem waχta « die Wacht », das in romanischem « Munde *guacta ausgesprochen wurde. Das CT wurde behandelt wie lateinisches CT (vgl. frz. *guette, aguet*, afrz. *gaite*); die Endung -AS wurde normal zu deutsch *-is*.

Wenn wir also unsere Guttural-Palatalkarte anpassen wollten an die gewonnene Erkenntniss weitgehender Regression, müsste das Blau bedeutend reduziert werden, vermutlich so, dass auch die Gegend von Chur nordwärts dieselbe rotblaue Streifung erhielte wie Mittelbünden.

Wie aber ist die tiefgreifende Regression zu erklären? und in welcher Zeit ist sie eingetreten?

Wir wiesen bereits auf die Dynastie der Victoriden hin, die in den ersten drei Jahrhunderten der fränkischen Epoche das Land beherrschte und in der Surselva ihren Stammsitz oder jedenfalls ausgedehnten Privatgrundbesitz hatte. Nun vermachte der Victoride Bischof Tello im Jahre 766 durch sein berühmtes Testament den surselvischen Domänenbesitz dem Kloster Disentis. Dieses Testament darf kaum allzu ideal aufgefasst werden; vielmehr wird es der Ausdruck sein für eine tatsächlich schon eingetretene Aenderung der Machtverhältnisse in der Surselva. Bekannte Rechtshistoriker erklären das Testament sogar als eine (wohl nur um weniges spätere) Fälschung, wie sie damals oft vorkamen zur nachträglichen urkundlichen Rechtfertigung faktisch bereits vollzogener Usurpationen. Hiezu brauchte kaum bemerkt zu werden, dass solche Usurpationen im Mittelalter durchaus einer frommen Ueberzeugung entspringen konnten, wie denn das Zurückweichen der Victoriden wohl auf den heftigen Glaubenskampf zwischen der kräftig vordringenden Orthodoxie und dem allmälig erlöschenden Arianismus zurückgehen könnte.

Wie dem auch sei, Tatsache bleibt ein urkräftiges, unaufhaltsames Aufblühen des Klosters Disentis, das zweifellos mit dem Verkehr über den Lukmanier (zugleich auch über die Oberalp) zusammenhängt. Durch ihr Zurückweichen aus den Sitzen am Vorderrhein verloren die Victoriden natürlicherweise das Interesse am Lukmanier und wandten es dem Hinterrheingebiet zu, d. h. dem Bernardino-, Splügen-, Septimer- und Julierpass. Das spricht sich deutlich aus in der Gestaltung des späteren bischöflichen Gotteshausbundes (worüber nachher). Wäre nun die, von Norden kom-

mende, Gutturalisierung der Palatale erst im späteren Mittelalter erfolgt, so würde man erwarten, dass sie von Chur aus auch das Hinterrheingebiet erfasst hätte. Die scharfe Grenze zwischen dem hypergutturalen Ems und dem recht stark palatalen Bonaduz-Rhäzüns und Domleschg erklärt sich am besten aus den vorherigen politischen Verkehrsverhältnissen. Damals wäre also der Grundstein in sprachlicher Beziehung gelegt worden. Natürlich war aber durch die Abwendung des Bistums Chur vom Lukmanierverkehr dieser nicht etwa lahmgelegt. Solche Bahnungen verschwinden nicht so leicht, die günstige Naturbeschaffenheit des Passes blieb ja und die Feudalzeit brachte neuen Aufschwung [1].

Damit nähern wir uns nun dem wichtigen Kapitel des deutschen Einflusses. Die Karte IV zeigt die meist noch in fränkische Zeit fallenden ersten Anfänge dieser Infiltration, soweit sie in Ortsnamen sich geltend macht. Es bezeichnen : die grünen Striche Einflüsse von Norden, d. h. vom Ost-Alemannischen her; die blauen Striche : Einflüsse von Westen her; die violetten Striche im Unterengadin : tirolisch-bairische Einflüsse; einige graue Striche im Süden : Einflüsse entweder langobardischer oder alemannisch-nördlicher Herkunft. Um den Süden vorwegzunehmen : als Beispiel sei genannt die Burg *Norantola* in Misox, wohl = *in warantola, wobei *warant* Participialbildung = frz. *garant*, zu deutsch *wehren* oder *wahren*.

Im Osten gehörte das Unterengadin vom 9. Jh. an zur Grafschaft Tirol, jedoch so, dass der Bischof von Chur ausser den geistlichen Rechten auch weltliche, die ganze niedere Gerichtsbarkeit, besass. Diese Doppelspurigkeit führte während 7 Jahrhunderten zu endlosen Kämpfen und Reibereien. Sprachlich überwog im deutschen Einfluss durchaus das Tirolische. Ein sehr früher Beleg liegt im Namen der Schlucht *Clemgia* bei Tarasp, lautlich eigentlich = *Klemme* (tirol. *Klamm* in der Bedeutung Schlucht). Hier spielten deutsche Knappen im Bergbau schon früh eine grosse Rolle, daher auch z. B. der Bergname *Sesvenna* = saxum vēnae, von vēna « Metallader » (echt romanisch wäre **Sassvaina*).

In der Nordzone finden wir schon in den frühesten Urkunden

1. Dieser ganze Abschnitt wie auch ein späterer über Tavetsch gehen an Ausführlichkeit über die dem Rahmen des Vortrages eigentlich angemessene Proportion hinaus, was man daraus entschuldigen möge, dass der Kongress in dieser Gegend und in den gastlichen Räumen des Klosters Disentis tagte.

Namen eingewanderter deutscher Sippen auf -ING : so in Chur die *Scolchengi* um 750-800, im Tello-Testament in anscheinend bevorzugter Stellung *Helariengo*. Bischof Tello scheint eine vornehme Deutsche, Teusinda, als Mutter gehabt zu haben, wie überhaupt der Hof in Chur vielfach germanisierend wirkte. Es ist jedoch bemerkenswert, dass in Graubünden kein einziger Dorfname auf *-ingen* vorkommt (nur Weiler und Höfe späterer, walserischer Zeit), während doch gleich nördlich von Graubünden eine ganze Anzahl schon im 9. Jh. belegt und noch jetzt erhalten ist (z. B. *Gisingen*, *Thüringen*, *Nenzing*, *Beschling* im Vorarlberg). Das weist auf eine verschiedene Art der Germanisierung hin : in unser Land scheinen die Deutschen in jener Periode in der Mehrzahl nicht als wohlhabende Käufer von Bauernhöfen gekommen zu sein sondern als tüchtige Wald-, d. h. Rodungs-arbeiter, wohl auch als Bergleute. Noch jetzt heisst ein Wald bei Ilanz *Buchaul* = *Buchwald*, und das deutsche Word *wald* wurde in unserem Romanischen alleinherrschend, es verdrängte *silva* (das nur noch an Orten vorkommt wo jetzt kein Wald mehr ist) und liess Konkurrenten wie *foresta* und *bosco* nicht aufkommen.

In diese Epoche fällt auch ein grosser Teil der auf runcu, runcália etc. zurückgehenden *Rodungs*namen. Die geographische Verteilung ergibt allerlei merkwürdiges : ein Gebiet höchster Dichtigkeit in der Surselva, namentlich von Sagens-Laax bis Truns-Somvix (also im Stammland der Victoriden ; Zufall?) ; auffällige Spärlichkeit im alten Kulturland des Churer Rheintales ; fast völliges Fehlen im Oberengadin und dem grössten Teil des Unterengadins. Im Churer Rheintal mag das zuzuschreiben sein alten Konkurrenten wie cavatura = Grabung (d. h. Ausgrabung der Bäume mitsamt den Wurzeln), mundatura = Säuberung von Steinen und aufwachsenden Stauden ; im Engadin rührt das Fehlen von runcu wohl her von einem mit « Rechtstitel » auftretenden Konkurrenten : *prasüra* (im Puschlav *presa*), d. h. das aus dem Gemeindeboden durch Rodung « Herausgenommene », « Herausgewonnene », das dem die Rodung Ausführenden als Eigentum zufiel.

Nun die deutschen Einflüsse von Westen her. Mit dem Wallis war die Surselva schon seit Römerzeiten und noch früher in Verbindung gestanden durch das dazwischen liegende Urserental. Dieser Verkehrsweg West-Ost, den L. Gauchat schon 1907 ausführlich behandelt hat, war z. T. deshalb so wichtig, weil der zentralste

nord-südliche Alpenübergang, der Gotthardpass, erst im 12. oder 13. Jh. gangbar gemacht wurde. Die Guttural-Palatal-Karte (No. III) zeigt nun, wie früher bemerkt, dass Tavetsch-Medels im Gegensatz zur übrigen Surselva stark palatal ist. Zwei Möglichkeiten fallen hier ins Auge : entweder der Palatalcharakter ist ein Rest aus der Zeit, da die Surselva noch halb-palatal, noch nicht gutturalisiert war; oder die Palatale stammen von Westen oder Süden her. Es zeigen sich im Tavetsch tatsächlich allerlei auffallende Abweichungen vom sonstigen Rätoromanischen Graubündens, z. B. im Vokalismus jenes merkwürdige *iá* für offenes lat. E vor gedecktem N in *vianter* « Bauch », *diants* « Zähne », sonst surselv. *venter*, *dens*, engad. *vainter*, *daints*; ferner das *ẹi* (mit sehr geschlossenem *ẹ*) für offenes lat. Ǫ in *kažeil* « Käs », *nẹif* « neu », sonst surselv. *kažiəl*, *niəf*, engad. *chaschöl*, *nöf*; ein gleiches *ẹi* für offenes lat. Ẹ in *tẹivi* = tepidu, surs. *tievi*, sogar *ai* in *suntairi* « Friedhof » = surselv. *suntieri* (coemeteriu), usw. Die Eigenheiten können z. T. an Frankoprovenzalisches oder Tessinisches angeknüpft werden, wie auch das auffällige *-ss* in *tgamúss* « Gemse » = sonst surselv. *camutsch*, engad. *chamuotsch*.

Zu solchem nichtbündnerischen Sprachmaterial liefern auch die Ortsnamen Beiträge. Es gehört z. B. hieher der Name des augenfälligen Bergkolosses *Six Madun* südlich der Oberalp. *Six* ist in Graubünden sonst unbekannt, im Wallis aber verzeichnet das Geograph. Lexikon über 20 solche *Six* und über 60 *Sex* im Wallis + Waadtland etc. Mag die jetzige Aussprache im Wallis sein wie sie will (*si*, *ši*, *se*, *še*, etc.), etwas westliches, wenn auch nicht sehr altertümliches, muss in *Six Madun* doch wohl stecken. Auch *Stavel Sex* gehört hieher. Ferner muten ungewohnt an : *Miléts*, *Milár*, wohl alte Maiensäss-Bezeichnungen (also *Miléts* aus **Majléts*, **Majoléts*), vergleichbar mit den *mayens* des Wallis, *maggenc* des Tessin, allerdings auch (nach freundlicher Mitteilung von B. Migliorini) mit *majolera* im Bellunesischen; die Surselva gebraucht das deutsche Wort *misés*=*Maisäss*. *Cris(t)pausa* = *crest pausa* « Ruheort des Viehs » fällt auf, da sonst in der Surselva für *pausa cauma* gesagt wird. *Idúts* bei Tschamutt scheint = **Aig-dúts* von aquaeductus; ein *i*-Diphthong in lat. aqua ist in Bünden sonst unbekannt, allgemein verbreitet aber im Frankoprovenzalischen und Provenzalischen ; ob das Tavetsch vielleicht hier einen älteren Walliser-Ausdruck als die jetzigen dortigen « bisses » aufbewahrt habe, vermag ich nicht zu entscheiden.

So könnte man ziemlich vieles zusammenbringen, was auf Siedelung aus Westen (z. T., namentlich in Medels, auch aus Süden) hindeuten würde. Da nun das obere Wallis schon um 800 oder 900 deutsch wurde, käme man mit der Annahme frankoprovenzalischen Einflusses im Tavetsch wohl bis auf die Karolingerzeit zurück. Oder es könnte sich die Hypothese eines einstigen alten Gotthardvolkes, rings um das Gotthardmassiv herum, aufdrängen.

Es sind jedoch anderseits sehr enge Beziehungen zu Mittelbünden vorhanden. Tavetsch-Medels ist auf der Karte III in gleicher Weise blau gestreift wie die Hauptmasse von Mittelbünden. Diese Art der Streifung bedeutet, dass die Palatalisierung von der Betonung abhängt, also casa > *tχasa*, aber catēna > *kadeina*, wie es auch im Rätolombardischen z. T. noch durchblickt. Es tritt jedoch für fast das ganze rotblau gestreifte Gebiet die Einschränkung hinzu dass auch vor unbetontem A der Palatal eintritt, wenn auf das A ein Labial folgt. Also caballu > *tχavall* im Gegensatz zu catēna > *cadeina*. Zu diesem *tχavall*-Gebiet gehört nun auch Tavetsch-Medels. Das Gewicht einer solch feinen Spezialität ist so gross, dass zusammen mit sonstigen Uebereinstimmungen wie z. B. der Negation *bętχ* gegenüber bucca der Surselva die Entscheidung zugunsten der ursprünglichen Einheit von Tavetsch-Medels mit Mittelbünden fallen muss, allerdings mit dem Zusatz, dass starke und frühe Beimischungen aus Westen und Süden stattgefunden haben.

In der Feudalzeit (1000-1500) hat der deutsche Einfluss gewaltig zugenommen namentlich einerseits durch die Feudalherren und ihr Gesinde, anderseits durch die Einwanderung der Walliser von ca. 1270 an.

Eine geschichtliche Karte Graubündens in der Feudalzeit würde jenes bekannte bunte Bild winziger Herrschaften zeigen, nur mit noch minimeren Gebieten als sonst meistens. Der sichtbarste Exponent dieser Zeit, die Ritterburg, überhaupt Burg, ist im rheinischen Graubünden auffallend zahlreich vertreten. Im Domleschg z. B. 20 Burgen auf eine Tallänge von etwa 11 Kilometern oder 50 Quadratkilometern, das dürfte nicht leicht seines gleichen finden. Auch die Surselva ist sehr burgenreich, von Disentis abwärts sind's auf eine Tallänge von etwa 35 Kilometern rund 40 Burgen. Dies hängt einesteils mit Verkehrsverhältnissen zusammen (durchs Domleschgertal ging's dem Bernardino, Splügen, Septimer, Julier und

Albulapass zu), anderseits aber mit den Besonderheiten feudaler Bindungen und Gegensätze (Fehden, etc.), auf die hier nicht einzugehen ist.

Das Feudalwesen macht sich auch toponomastisch geltend, namentlich in den Burgennamen. Diese sind natürlicherweise meistens deutsch, z. B. *Bärenburg*, *Rietberg*, *Haldenstein*, wurden aber z. T. kräftig assimiliert wie *Balabúrtg* = *Bärenburg*, *Lapertg* = *Rietberg*, und dann gab's auch viele echt einheimisch romanische Burgnamen wie *Räzüns* rom. *Razén*, *Tschanüff*, *Splüdatsch*. Manchen merkt man die feudale Herkunft an, z. B. *Belmont*, *Belfort* (echt einheimisch wäre die Voranstellung des Substantivs wie in *Mombiel* = monte bello).

Auch ausserhalb der Burgennamen hinterliess die Feudalzeit mannigfache Namenspuren. Als Beispiel diene der *Narrenberg* bei Scharans, einstiges Lehen des bischöflichen Hofnarren in Fürstenau.

Hier schliesst sich am besten die Besprechung zweier bisher aufgeschobener toponomastischer Probleme an, an denen das Deutsche irgendwie beteiligt ist : des auslautenden *-s* und des *ü/u*.

Das auslautende *-s* als Kennzeichen der deutschen Form gegenüber einer romanischen ohne *-s* finden wir in Graubünden auf Schritt und Tritt. Ich nenne nur einige typische Beispiele : *Truns* — *Trun*; *Valendas* — *Valendau*; *Thusis* — *Tusaun*; *Bevers* — *Bever*. Auch im benachbarten Tirol ist dieses *-s* überaus verbreitet, desgleichen findet es sich in deutschen Formen für tessinische Orte, z. B. *Lauis* = *Lugano*, *Luggaris* = *Locarno*. Aehnlich in der Westschweiz, z. B. *Siders* = *Sierre*, *Neuss* = *Nyon* ; doch ist auf frzös. Gebiet die Untersuchung etwas erschwert durch das frühe lautgesetzliche Verstummen des auslautenden *-s*. Wir beschränken uns auf unser Gebiet und stellen fest, dass schon in fränkischer Zeit Urkundschreiber mit überwiegend deutschen Sprachmerkmalen die *s*-Form, die anderen die *s*-lose Form bevorzugen. Trotzdem ist es zweifellos, dass das *-s* ein lateinisches Plural -s ist, herstammend von Akkusativen auf -ōs, -ās mit vorangehender Präposition AD und von Lokativen auf -īs.

Wie kommen nun die Deutschen dazu, die besseren Bewahrer des lateinischen Pluralzeichens zu sein ? Die deutschen Schreiber der fränkischen Zeit schreiben im allgemeinen ein viel besseres Latein als die romanischen — ganz begreiflich, denn die Deutschen mussten das Latein erst mühsam lernen, die Romanen aber glaub-

ten es schon zu besitzen; was sie besassen, war jedoch ein halbes Romanisch, das von schlimmsten Lateinfehlern wimmelte. Nun erschien offenbar den Deutschen die Form mit *-s* als die vollständigere, korrektere, und es mochte dabei mitwirken, dass sie von ihren eigenen deutschen Ortsnamen her die Plurale auf *-ingen*, *-hofen*, etc. gewohnt waren.

Im Romanischen sind die Formen ohne *-s* nicht durch lautgesetzlichen Abfall zu erklären. Sie entstanden wohl hauptsächlich durch Einwirkung der partitiven Plurale bei Flurnamen. Nämlich: man hört noch jetzt bei Flurnamen z. B. *Cresta* und *Crestas* nebeneinander. In der Form *Crestas* sind die Besitzer-Anteile an der betr. Flur ins Aug gefasst, daher die Mehrzahl. So kann man z. B. sagen: *Ussa stuvess ins sagá las Cresta*s « Jetzt sollte man die Cresta-Wiesen mähen »; anderseits: *Oz vai jeu sagau mia Cresta* « Heut habe ich meine Cresta-Wiese gemäht ». Hier ist, und war immer, die Unterscheidung von Plural und Singular völlig lebendig, und so mochte in Dorfnamen das auslautende *-s* den Romanen als etwas unlogisch Pluralisches erscheinen, mit dem Ergebnis, dass die *s*-lose Form vorgezogen wurde. (Vergleichbar sind Singulare wie *Franzó*, mit falscher Subtraktion des als Pluralzeichen aufgefassten *-s* in *Franzós* « Franzose »). Das Gefühl, dass die deutsche Form ein *-s* haben müsse, griff dann besonders in der Feudalzeit immer weiter um sich: das *-s* wurde schliesslich auch angefügt, wo nie ein Plural gewesen war, z. B. *Klosters*, trotzdem dort nur eine *claustra* war, *Kastels* wo nur eine Burg war, usw.

Noch schwieriger als die *s*-Frage ist die *ü/u*-Frage.

Das lange lat. ū erscheint bekanntlich als *ü* im Engadin, als *i* und teilweise sogar *e* im Rheingebiet. Nun haben Gartner in Gröbers *Grundriss* und im *Handbuch*, Meyer-Lübke in der *Einführung* angenommen, dieses *ü*, *i* sei aus dem Lombardischen eingedrungen, und C. Pult schliesst sich ihnen unter Anführung vieler alter Urkundformen an in einem ausführlichen Artikel in der *Revue de Ling. rom.*, III. Mir hat sich jedoch die Ansicht über ein viel höheres Alter des *ü*, die ich in Helboks Regesten des Vorarlbergs 1920 ausgesprochen hatte, seither neu bestätigt: ich führe das *ü* aufs *Keltische* zurück. Damit gerate ich nun erst recht in Widerspruch mit angesehensten Romanisten: nicht nur der oben genannte Altmeister der jetzigen Romanistik, Meyer-Lübke, hat die keltische Herkunft des *ü*, in der Romania im Allgemeinen, mit ausführ-

licher Begründung abgelehnt; auch neuestens hat G. Rohlfs in einem Salzburger Vortrag dasselbe getan, und ein anderer bekannter Romanist, Behrens, hat die keltische *ü*-Hypothese sogar als erledigt und abgetan erklärt (Schwan-Behrens, 12. Auflage), sodass ich fast vermeinen könnte, z. Z. allein auf weiter Flur zu stehen.

Es reden in dieser Frage die Ortsnamen unseres Gebietes eine eindringliche Sprache, die richtig zu verstehen wir uns bemühen wollen.

Was uns die Guttural-Palatalkarte (III) lehrte, nämlich dass das gutturale Blau sich einst auch nach Chur erstreckt haben muss, das gilt in noch evidenterem Maasse für das *ü*. Denn wenn man wiederum rot als palatal = *ü*, *i*, blau als labial-guttural = *u* nimmt, so muss auf der Karte alles blau in rot verwandelt werden; es stünde also ein blaues Chur, mit *u*, dem ganzen romanischen Gebiet Graubündens entgegen. Das liefe aber allen Regeln sprachgeographischer Kartendeutung zuwider. Chur muss einst *ü*, wenn nicht *i*, besessen haben.

Nun aber zeigen die jetzigen Ortsnamen des Stadtgebietes Chur und von Chur rheinabwärts, sowie im Prättigäu, fast nur *u*. Wie ist das zu erklären?

Es gibt Lautentsprechungstabellen nicht nur bei uns modernen Sprachforschern, — schon seit ältesten Zeiten tragen die Menschen, die mit Leuten anderer Sprache oder Mundart in ständigem Kontakt leben, solche Tabellen unbewusst in ihrem Inneren. Wenn z. B. viele Italiäner das deutsche *ch* durch *k* ersetzen (*maken*, *Aktung* usw.), so wird nicht jedesmal neu versucht, ob ein *ch* vielleicht doch gelinge, vielmehr sind das eingelebte, ja z. T. traditionell gewordene Bahnungen. Sicherlich wird in Italien seit Jahrhunderten, wo Deutsch von Italienern gelehrt wird, die Aussprache *maken*, *Aktung* sogar im Unterricht gelehrt.

Nun also: Das Deutsche drang vom 8. Jh. an in immer steigendem Maasse ins rätoromanische Gebiet ein. Es gab da zwei verschiedene Arten dieses friedlichen Eindringens: eine von oben her, das waren wohlhabende Grundbesitzer, adlige Herren und ihr Gefolge, sowie Kleriker, Rechtskundige, etc., eine andere von unten her, das waren, wie bereits angedeutet, arme Arbeiter, die meist wohl von den Reichen für Rodungsarbeiten, z. T. auch für Bergbau, hereingezogen wurden. Alle zusammen bildeten einen erheblichen Prozentsatz der Bevölkerung schon seit sehr früher Zeit, und beide

Teile (Deutsche und Romansche) verstanden gegenseitig, und sprachen auch einigermaassen, die so verschiedene Sprache der Anderen.

Man wird einwenden, ein solcher bis zu einem gewissen Grade zweisprachiger Zustand hätte sich schwerlich ein halbes Jahrtausend lang halten können. Da ist jedoch zu erwidern, dass erstens die zwei Bestandteile rechtlich getrennt waren, da die Romanen unter römischem, die Deutschen unter deutschem Rechte standen; und zweitens sassen die Menschen örtlich nicht so nahe beisammen wie in den Dörfern späterer Zeiten; denn namentlich die Deutschen waren meist auf ihren kleinen Höfen, die sie durch eigene Rodung erworben hatten, zerstreut.

Betrachten wir zunächst Chur: die Stadt wurde erst im Laufe des 15. Jahrhunderts deutsch (d.h. mehrheitlich deutsch; eine romanische Minderheit blieb noch lange bestehen, wofür u.a. der Name der Vorstadt « *Welsches Dörfli* », gegen Ems hin, Zeugnis ablegt). Es müsste also, wenn man Chur wegen der Ortsnamen, die *u* bewahrten, als echtes, ursprüngliches *u*-Gebiet ansehen wollte, das Eindringen des *ü* aus dem Lombardischen in diese Zeit gesetzt werden, d.h. das *ü* wäre bis Ems vorgedrungen, hätte das nahe Chur aber deshalb nicht mehr erfasst, weil die Stadt bereits deutsch geworden war. Hier treten aber zu den vorher erwähnten sprachgeographischen Einwänden noch die geschichtlichen. Ende des folgenden, 16., Jahrhunderts ist das Domleschg und die Surselva nachweisbar nicht nur bei *ü*, sondern bereits bei der Stufe *i* angelangt. Es bleibt da einfach kein Raum für eine solche Entwicklung, und was für politisch-wirtschaftliche Dinge sollten in jener Zeit, wo das Volk der 3 Bünde stolz sein Haupt zu erheben begann und das Deutschtum immer mehr vordrang, einen derartigen lombardischen Einfluss ermöglicht haben? Wir stehen ja im hellen Licht der Geschichte, da müssten die Anzeichen eines solchen Einflusses auch sonst in Fülle nachweisbar sein, es müssten viele italienische Familiennamen in den Kirchenbüchern zu finden sein, etc. Nichts von alledem.

Wenn also Chur einstmals, trotz dem *u* seiner Ortsnamen, *ü*-Gebiet gewesen war, was für ein Grund sollte dann vorhanden sein, für das Churer Rheintal und die Sarganser-Gegend wegen des *u* ihrer Ortsnamen das einstige Vorhandensein von *ü* zu bestreiten? Man müsste ja in die klare Kontinuität Chur-Flums hinein, für

die z.B. der häufige Ortsname *Gafadura* = cavatura « Grabung » und *Mundadūra* « Säuberung des Feldes » (s.o.) charakteristisch ist, gewaltsam irgendwo einen willkürlichen Trennungsstrich hineinsetzen. Meyer-Lübke wollte (*Litbl. f. germ. u. rom. Ph.*, 1921, 259 f.) eine Wasserscheide von Sargans gegen den Wallensee hin wegen des *u* in *Flums* aufstellen, allein eine solche ist nur « theoretisch » vorhanden, da das Terrain völlig eben verläuft und sie auch in der Geschichte sich nirgends wirksam gezeigt hat.

Da nun die Gegend Flums-Sargans schon früh, in fränkischer Zeit, halb verdeutscht wurde, kommen wir auch mit dem *ü* in diese frühe Epoche hinauf. Es war damals das Latein noch in lebendigem Kontakt mit dem von ihm noch nicht so emancipierten Rätoromanischen. Dieser Kontakt war namentlich ein sehr naher beim Klerus des bischöflichen Hofes in Chur und der sonstigen Stifte und Hospize sowie bei rechtsgelehrten Schreibern usw. (Chur besass eine bekannte Schreibstube). Ein grosser Teil all dieser Leute war aber deutscher Nationalität, und auch bei der vorerwähnten Oberschicht der sonstigen deutschen Eingewanderten ist eine allerdings oberflächliche Kenntniss des Lateins anzunehmen. Diesem ganzen deutschen Bevölkerungsteil erschien natürlich das Latein als richtig, das Romanische als falsch. Also richtig z. B. cultūra, mūru, falsch *cultüra*, *mür*. Da die Deutschen damals in ihrer eigenen Sprache wohl noch kein *ü* (jedenfalls kein richtiges) besassen, ist es um so begreiflicher, dass sie das *u* auch dann vorzogen, wenn sie nicht eigentlich lateinische, sondern romanische Wörter gebrauchten, was natürlich massenhaft geschah. Es bestand damals eine grosse Schicht von Lehnwörtern im Deutschen, die diesen ganzen Vorgang, die Entstehung dieser Tabelle, erleichterten. Ohne Zweifel waren z. B. *cavatura* « Grabung » und *mundatura* « Feldsäuberung » damals auch deutsche Appellative in dieser Gegend, so gut wie *mūru* « Mauer ». *clūsa* « Klus » usw. Dabei sind zu beachten die häufigen deutschen Deminutive *Cavadürli*, rom. *Cavaduretta*, oder Komposita wie die *Neu-Monadura*, die *Stude-Monadura*, etc. Dann auch Personennamen wie *Lūcius*, wo durch den Kult des Bündner Nationalheiligen S[t] Luzi das *u* sich auch im Romanischen z.T. einnistete ; oder der Churer Geschlechtsname *Damur* (vergl. frzös. *Dumur*).

Dieses Doppelgeleise *u*/*ü* bestand weiter durch die Jahrhunderte und das *u* siegte im allgemeinen in der Zeit und an den Orten,

wo das Deutsche über das Romanische siegte. Doch blieben gewisse Ueberreste des *ü* erhalten. Wie noch jetzt die *Val Mir* zwischen Scharans und Obervaz auf Deutsch *Mûrentobel* heisst, so steht in Seewis-Prättigäu nebeneinander *Sarmir* 1592 und *Zurmûr*, in Schiers *Fadur* und *Fadür*, in Küblis *Sanuəl* und *Saniəl*. Ein *Glasür* = clausūra findet sich sogar noch unweit Sargans. Wie will man solche Dinge anders erklären als aus alter Doppelgeleisigkeit ?

Es kommt noch ein Grund hinzu : die Walser, die von etwa 1270 an in romanische Gegenden einwanderten, fanden hier das *ü* vor, haben es aber nicht, wie jene früheren Deutschen, in *u* umgesetzt, weil sie eben aus dem Wallis keine solche Umsetzungstabelle mit sich brachten. Daher in Davos *Palüda*, in Avers *Palü*, in Vals *Soladüra* usw.

Hier möchte ich eine Bemerkung über das Tirolische einschalten. Man hat aus dem *au* in *Galtaur* = cultūra u.dgl. geschlossen, dass, wo solches *au* vorkomme, romanisches *u*, nicht *ü*, geherrscht haben müsse. Nach dem vorher Gesagten ist es klar, dass der Schluss unsicher ist. Es kann auch dort — das mächtige Stift Brixen ist ja nicht weit — neben romanischen *ü* ein deutsch + lateinisches *u* bestanden haben, das dann im Zeitalter der Diphthongierung, d.h. von etwa 1050 an, in *au* überging. Natürlich ist dort die Frage etwas anderer Art wegen des *u* in Gröden, Oberfascha, Nonsberg usw.

Es schien mir wünschenswert, hier etwas ausführlicher zu werden, weil das Problem manche Aehnlichkeit hat mit den beiden anderen Problemen, dem Gutturalproblem und dem *s*-Problem. Doch bestehen im Spezielleren allerlei Unterschiede.

Die Umsetzung lautete bei den Gutturalen : rätoromanisches *k*^{i}*a*, später *tχa*, wird durch *k* (*g*) ersetzt. Rätoromanisch war *k*^{i}*arr* « carrus », *k*^{i}*amp* « campus », *k*^{i}*amín* « cammīnus », deutsch + lateinisch *Karre*, *Gamp*, *Kámin* (woraus *Kämi*). Wir sahen bereits, wie diese Umsetzungswelle, wohl schon in sehr früher (fränkischer) Zeit, auch das Romanische erfasste, durch die romanische Surselva hinaufflutete. Bei den Gutturalen war die « Tabelle » viel weiter verbreitet, auch die Westschweiz kennt sie (z.B. *Charmey* deutsch *Galmis* im Kt. Freiburg), und die einwandernden Walser besassen sie bereits : schon in der alten Heimat sagten sie z.B. *Gástel* für *Tsastéll* « castellu » (daher *Gestelen* im Oberwallis). So nahmen sie die Umsetzung auch in der neuen Heimat vor, z.B.

Galla-berg in Splügen für rom. *tzaglia* = *caglia* «Stauden», *Kanakil* in Mutten = rom. *Kanatzil*. Zur Illustration sei noch Folgendes angeführt. Im Oberengadin heissen *Champfêr*, *Chamuĕstz* auf deutsch *Kampfêr*, *Kamogask*. Setzt man nun den Fall, das Oberengadin wäre wie Chur im 15. Jahrh. deutsch geworden, das Romanische hätte also nichts Schriftliches hinterlassen, so hätte man nach der gewöhnlichen Betrachtungsweise das Oberengadin zur Gutturalzone rechnen müssen, trotzdem es hochpalatal gewesen war.

Ueber die schon oft erwähnten Walser = Walliser wäre eigentlich noch viel hier zu sagen, doch müssen wir uns ganz kurz fassen. Die historisch belegbare Walser-Ansiedelung begann 1273 und dauerte als direkte Einwanderung wohl kaum ein halbes Jahrhundert. Jedoch entwickelten die Walser im Lande selbst grosse Expansion. Von den ersten Ansiedelungszentren, Rheinwald und Davos, breiteten sie sich bald nach verschiedenen Richtungen aus, meistens zunächst die höheralpinen Täler erfassend. Von den gewöhnlichen Walsersiedelungen hebt sich Obersaxen ab, da die Ortsnamenformen auf *-engia* wie *Plattengia*, *Misanengia* aus *-ingen* und allerlei anderes hier auf sehr frühe Einwanderung weist; spätere Nachschübe verraten sich in den Formen mit Verlust des Nasals wie *Miraníga*, *Kiraníga*, denen in den gewöhnlichen Walsersiedelungen die Hofnamen wie *Schmídigen*, *Tréppigen*, *Bolgen* = *Bólligen* entsprechen.

Noch sei bemerkt, dass es neben den kriegerischen wohl zwei Gründe waren, die die Feudalherren zur Herbeiziehung der abgehärteten, arbeitsamen Walserleute bewogen: erstlich die hochgelegenen Teile ihrer Gebiete landwirtschaftlich rentabler zu machen, was grossenteils durch Rodung von Wald geschah; zweitens aus dem Bergbau sich erhöhte Einnahmen zu verschaffen. Die Verbindung dieser beiden Dinge zeigt sich schön im Bergbaugebiet östlich von Trento, wo das Verbum *canopár*, abgeleitet vom deutschen *Knappe* (Bergknappe), die Bedeutung « urbar machen » angenommen hat (Battisti, *Studi di storia ling. e naz.*, 199).

Die Walser brachten mit ihrem sog. « freien Walserrecht » ein neues Element der freiheitlich-demokratischen Entwicklung ins Land. Im 15. Jh. wuchs sich diese Entwicklung, Hand in Hand mit dem Niedergang des Feudalismus, zu dem Gebilde der drei Bünde aus, nach deren einem, dem grauen Bunde, das ganze Land

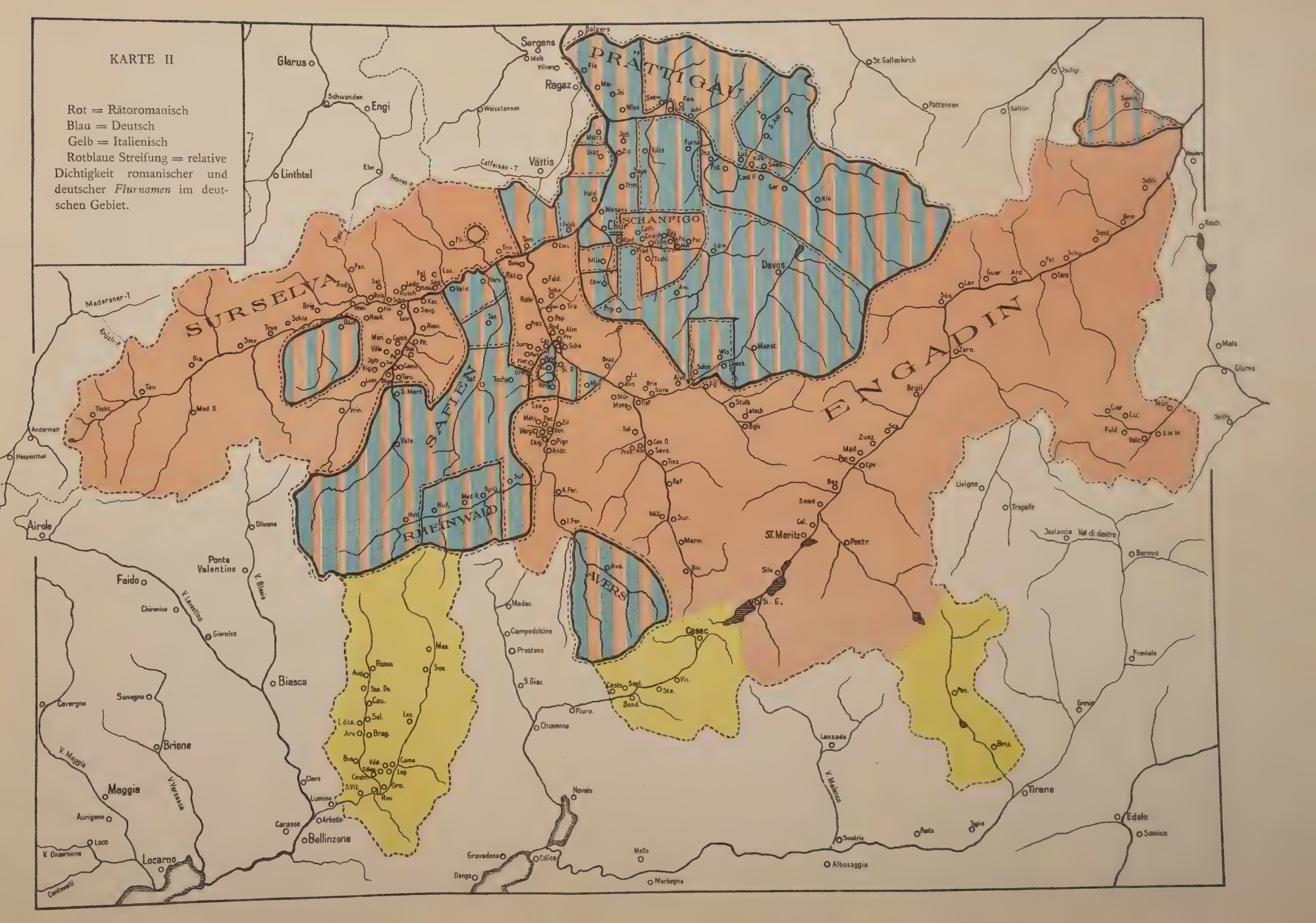
den Namen Graubünden erhielt. Den ältesten Kern enthält jedoch der Gotteshausbund, genannt nach dem bischöflichen Gotteshaus in Chur. Auf der Karte I sieht man deutlich, wie dieser Bund in seinem ursprünglichen Kerngebiet gleichsam wie zwischen Zangen eingeschnürt wird, im Westen aus der Richtung Disentis-Ilanz her, im Osten vom deutsch gewordenen blauen Gebiet her. Infolgedessen hat das Zentrum Chur, das einst, zur Victoridenzeit, das ganze Land unter seinem Scepter vereinigte, mit den ihm verbliebenen Landschaften Domleschg, Oberhalbstein, Engadin nur noch über einen ideellen Treffpunkt unweit Chur, den sog. Dreibündenstein, eine direkte Verbindung.

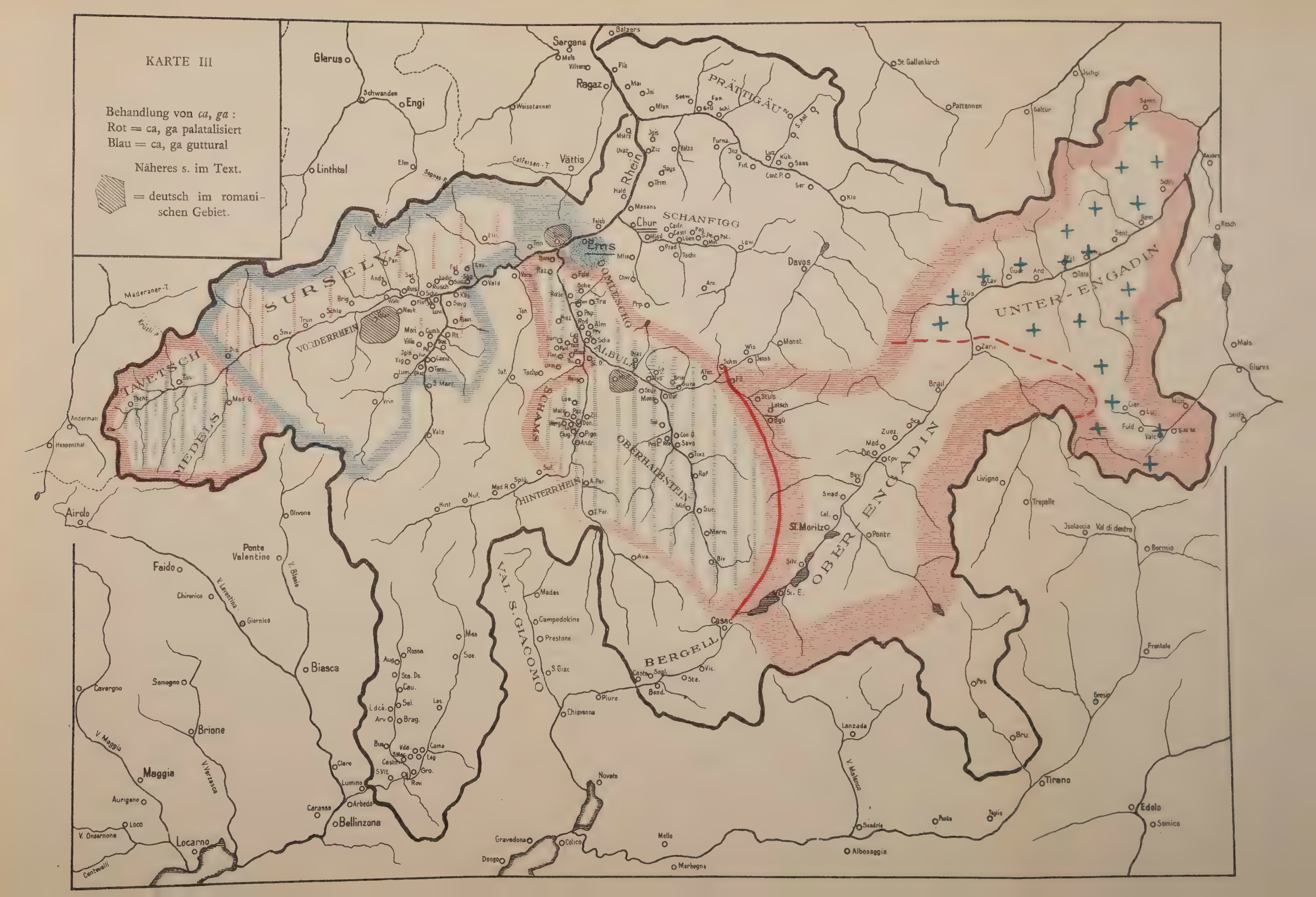
Mit dem Ende des 15. Jh. war zugleich das Vordringen des Deutschen und die namengebende Zeit im grossen ganzen abgeschlossen. Ein graubündnerischer Namenforscher kann nur mit Erstaunen bei Dauzat lesen, dass die Flurnamen Frankreichs im ganzen genommen (ausser etwa im Süden und Osten) erst aus der Zeit nach 1500 datieren. Bei uns zeigt beispielsweise ein unterengadinisches Urbar von ca. 1370 altertümliche, schon damals nicht mehr verstandene Flurnamen bis in die höchsten Regionen des alpfähigen Gebietes hinauf. Der konservative und konservierende Charakter unseres Gebirgslandes, auf den wir so oft hinwiesen, zeigt sich auch hierin aufs deutlichste.

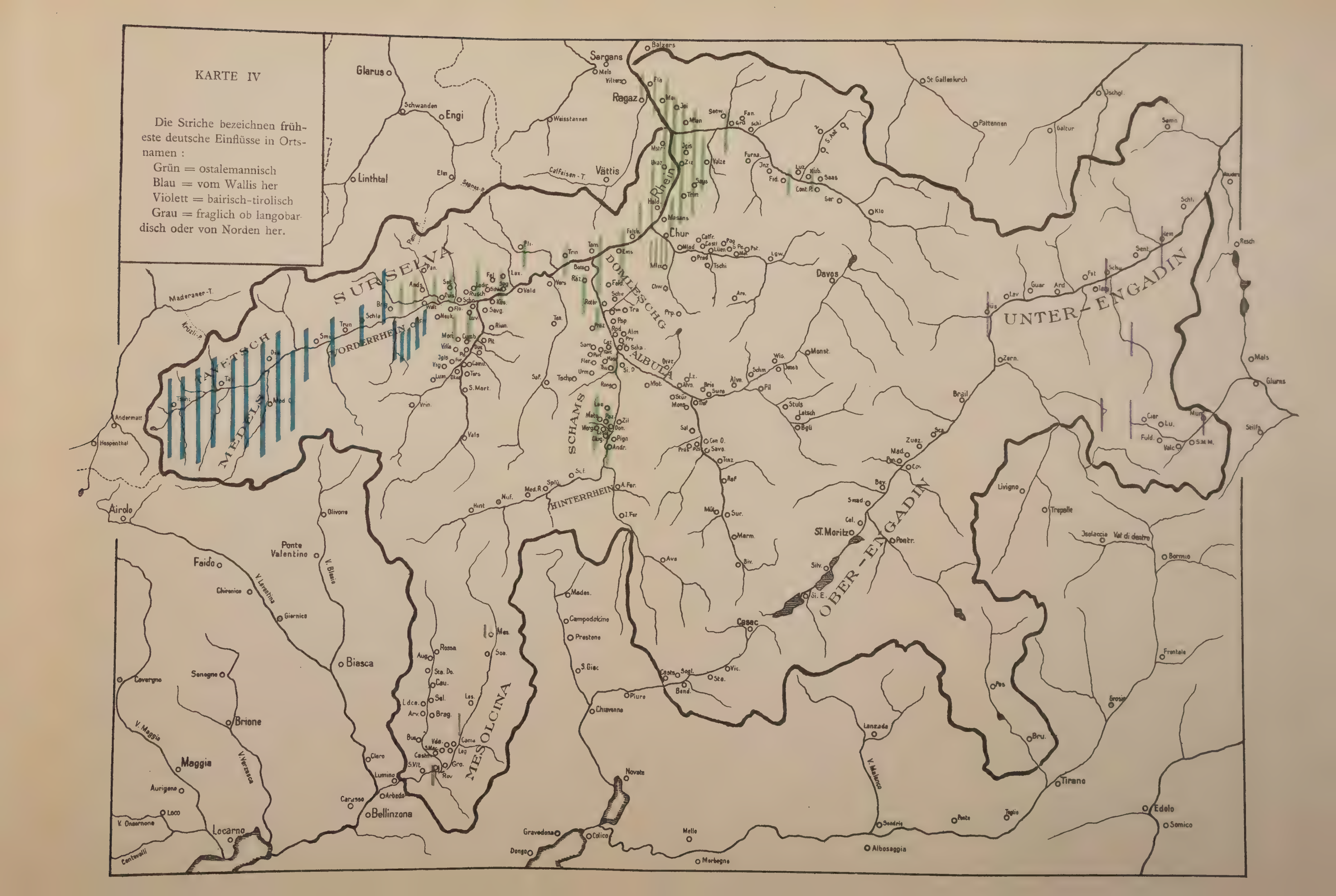
Und auch in der neuesten Neuzeit regt er sich, wie zum Schlusse anzuführen mir gestattet sei, wieder einmal recht kräftig in der sog. « romanischen Renaissance », jener Bewegung für die Erhaltung des schwer bedrohten Rätoromanischen, welcher der hier versammelte romanistische Kongress sicherlich seine volle Sympathie und alle Wünsche für guten Erfolg entgegenbringt. In dem entschlossenen und tapferen Kampfe für die Rettung der ehrwürdigen romanischen Muttersprache kann auch die romanistische Wissenschaft eine helfende Rolle spielen, indem sie die vielfältigen Gefahren im einzelnen klar erkennt und zu deren Bekämpfung die richtigen Wege weist.

Fürstenau. Robert v. PLANTA.


KARTE I
Rote Punktierung
= Bergpässe.
Die Karten bedürften eigentlich in sehr vielen Einzelheiten eines ausführlichen Kommentars, der für spätere Gelegenheit beabsichtigt ist.
GRAUER BUND
ODER
OBERER
BUND
ZEHN
GERICHTEN
BUND
GOTTESHAUSBUND
PRÄTTI-GÄU
SCHAN-FIGG
DOMLESCHG
SURSELVA
CADÎ
FOPPA
TAVETSCH
MEDELS
LUGNEZ
VALS
SAFIEN
HEINZENBERG
SCHAMS
RHEINWALD
MESOLCINA
CALANCA
OBERHALBSTEIN
ALBULATAL
UNTER-ENGADIN
OBER-ENGADIN
MÜNSTERTAL
BERGELL
AVERS
PUSCHLAV
VALTELLINA
CT. TICINO
VAL LEVENTINA
VAL BLENIO
VAL S. GIACOMO
KT. GLARUS
KT. ST GALLEN
VORDERRHEIN
OBERALP
GOTTHARD
LUKMANIER
GREINA
ST BERNARDINO
SPLÜGEN
SEPTIMER
MALOJA
JULIER
ALBULA
FLÜELA
BERNINA
OFENPASS
Chur
Davos
St. Moritz
Sargans
Ragaz
Glarus
Engi
Linthtal
Vättis
Airolo
Faido
Biasca
Bellinzona
Locarno
Maggia
Chiavenna
Tirano
Bormio
Glurns
Livigno


KARTE II
Rot = Rätoromanisch
Blau = Deutsch
Gelb = Italienisch
Rotblaue Streifung = relative Dichtigkeit romanischer und deutscher *Flurnamen* im deutschen Gebiet.
PRÄTTIGAU
SCHANFIGG
SURSELVA
SAFIEN
RHEINWALD
AVERS
ENGADIN
Sargans
Glarus
Ragaz
Chur
Davos
Vättis
Linthtal
Schwanden
Engi
Airolo
Faido
Biasca
Brione
Maggia
Locarno
Bellinzona
Chiavenna
St. Moritz
Casac
Tirano
Edolo
Livigno
Bormio
Andermatt
Hospenthal
Olivone
Ponte Valentino
Mades.
Campodolcino
Novate
Colico
Gravedona
Dongo
Morbegno
Albosaggia
Sondrio
Lanzada
Grosio
Trepalle
Mals
Glurns
Zern.
Pontr.
Davos
Maderaner-T.
Calfeisen-T.
Weisstannen
St. Gallenkirch
Pattennen
Resch.


KARTE III
Behandlung von *ca*, *ga* :
Rot = ca, ga palatalisiert
Blau = ca, ga guttural
Näheres s. im Text.
= deutsch im romanischen Gebiet.
SURSELVA
TAVETSCH
MEDELS
VORDERRHEIN
SCHANFIGG
PRÄTTIGÄU
DOMLESCHG
ALBULA
SCHAMS
OBERHALBSTEIN
HINTERRHEIN
UNTER-ENGADIN
OBER-ENGADIN
BERGELL
VAL S. GIACOMO
Rhein
Chur
Ems
Davos
St. Moritz
Glarus
Sargans
Ragaz
Vättis
Engi
Linthtal
Airolo
Faido
Biasca
Bellinzona
Locarno
Maggia
Chiavenna
Tirano
Bormio
Livigno
Edolo
Mals
Glurns
Casac


KARTE IV
Die Striche bezeichnen früheste deutsche Einflüsse in Ortsnamen :
Grün = ostalemannisch
Blau = vom Wallis her
Violett = bairisch-tirolisch
Grau = fraglich ob langobardisch oder von Norden her.
SURSELVA
TAVETSCH
MEDELS
VORDERRHEIN
DOMLESCHG
ALBULA
SCHAMS
HINTERRHEIN
MESOLCINA
UNTER-ENGADIN
OBER-ENGADIN
Rhein
Glarus
Sargans
Balzers
Ragaz
Schwanden
Engi
Weisstannen
Vättis
Linthtal
Chur
Davos
St. Moritz
Casac
Airolo
Faido
Biasca
Ponte Valentino
Brione
Maggia
Locarno
Bellinzona
Chiavenna
Gravedona
Colico
Tirano
Bormio
Livigno
Trepalle
Edolo
Sondrio
Albosaggia
Morbegno
Novate
Andermatt
Hospenthal
Maderaner-T.
St Gallenkirch
Pattennen
Galtur
Ischgl
Glurns
Mals
Resch
Stilfs
Vals
S. Mart.
Splü.
Brail
Zernez
Lanzada
V. Maggia
V. Blenio
V. Leventina
V. Onsernone
Centovalli
Campodolcino
Prestone
Mades.
Claro
Lumino
Arbedo
Cavergno
Senegno
Aurigeno
Loco
Chironico
Giornico
Olivone
Mello
Dongo
Frontale
Grosio
Somico
Isolaccia
Val di dentro

IMPRONTE GRIGIONI

Nell'abbozzo di carta geografica del Canton Grigione riprodotto quì in fondo, la zona centrale, bianca, rappresenta la parte romancia in esso, o, per dirla coll'Ascoli, la parte ladina. Tedesche son le zone tratteggiate orizzontalmente, italiane quelle segnate con lineette perpendicolari.

Prescindendo forse in piccola parte da queste ultime, può dirsi che fin verso il secolo XIV tutto il territorio compreso fra questi confini era etnologicamente omogeneo e retico o ladino. — A rompere tale omogeneità vennero in quell'epoca e più tardi dalla parte alemannica del vicino Vallese, quelle immigrazioni tedesche note pure nell'Italia settentrionale, nel Vorarlberg ed altrove. E come questi Vallesani o « Walzer » fondarono in Piemonte le colonie di *Macugnaga*, *Gresosney*, *Alagna*, *Formazza* ed altre ancora, così occuparono nei Grigioni, favoriti da alcune signorie, diversi terreni da principio quasi deserti, s'inoltrarono però col tempo vie più in una parte delle vicine vallate popolate da romanci, fino al punto di germanizzarle completamente.

L'evoluzione che ci condusse alla dìstribuzione attuale fra ladino e tedesco si effettuò in gran parte nel corso dei secoli XIV, XV e parte del XVI. A partir dalla seconda metà di quest'ultimo le diverse posizioni ladine e tedesche si consolidarono e lo stato di cose si mantenne press'a poco invariato quasi fino all'epoca nostra, la quale coll'invadente industria degli alberghi mette queste povere parlate a dura prova.

La zona rimasta tuttora ladina, v. a. d. la striscia bianca della nostra carta, è popolata da circa 40.000 anime e misura oltre 200 chilometri di lunghezza. La strada da noi percorsa ieri da Sion a qui (Muster, Disentis) corrisponde circa a tre quarti di tale estesa,

o, se vogliono altri confronti, dirò che si tratta d'una distanza circa equivalente a quella da Milano a Göschenen o da Monaco a Lindau.

La detta striscia è suddivisa in tre zone principali dialettali, chiamate dall'Ascoli *Sopraselva*, *Sottoselva* ed *Engadina*. Nel corso delle mie odierne considerazioni chiamerò però la zona centrale non col nome di Sottoselva, che serve da noi ad indicare una parte sola di tale zona, ma con quello di *Grigione centrale*.

Non di rado, per rilevare fatti linguistici d'una certa importanza, ci accontentiamo d'un vago schizzo della contrada in questione, senza preoccuparci della sua vera struttura e procurarci le nozioni indispensabili intorno al suo sviluppo storico e all'indole del popolo. Pur la carta quivi annessa non è che un indice di quel che vuol rappresentare. Nulla essa contiene del vero Canton Grigione nella sua alpina elevatezza e maestà. Vi manca quella enorme estesa di moli titaniche coperte di neve eterna, vi mancano que' rocciosi dirupi, que'valloni profondi lungo i quali erompono e precipitano numerosi torrenti irresistibili, vi mancano quelle casupole in legno, soleggiate e brune, di cui ne vedemmo tante ieri nella nostra scorsa attraverso il Vallese ed il Tujetsch, mancano pure quelle solide case bianche, murate, della mia Engadina, uniche nella loro efficace ed armoniosa semplicità, mancano eziandio quei ruderi romantici che incoronano numerose alture e che ebbero tanta parte nella vita di questo popolo, unito da un commune sviluppo storico a partir dai tempi più remoti. Manca insomma tutto quello che per migliaia d'anni distaccò la Rezia e con essa i Grigioni da ciò che la circondava — e vi generò una STRETTA UNITÀ ED ESCLUSIVITÀ CULTURALE.

Di tale durevole isolamento quasi assoluto diedero prova evidente le risposte ottenute ieri a Sedrun dai contadini interrogati sul nostro questionario.

Già la seconda e la terza di esse che corrispondono alle domande « gli orecchi », « gli occhi » ed altre simili ci rivelano una delle più tipiche caratteristiche retiche, caratteristica che separa recisamente tanto dal punto di vista fonetico come da quello morfologico il ladino dai vicini dialetti italiani. Mentre in questi l'-s finale latina può dirsi del tutto estinta, qui, da queste parti, ci sentiamo alla rispotta *laſ urétas*, *alſ ets* come trasportati d'un balzo nella lontana penisola iberica. A tale marca fondamentale grigione, cioè

all'-*s* del plurale, pensai ieri sera — fra molte altre cose ben inteso — quando si presentarono sulla scena quelle care « spatlunzas ». Pensai : « Molte belle giovinette son venute per le nostre feste », in soprasilvano : *bjáras byálas mattauns ein viñidas par nossas fjãštas*, in engadinese : *bleras bellas matáns sun ñüdas par nossas feštas*.

La Sopraselva mantenne pure l'-*s* finale presso certi sostantivi neutri latini come pectus, tempus : *pez*, *temps* che ricordano l'antico francese *piz* e *tems*.

E se fra i rappresentanti della prima poesia neolatina uno de' più anziani, quasi 900 anni fà, dava sfogo all'interno contrasto cantando : « No suy allegres ni iratz », un odierno soprasilvano potrebbe far eco al suo collega provenzale, aumentando la dosi e dicendo :

Jeu sun ni leghers ni vilaus
Ni fetg ardents ni ſchelentaus

(Non sono ne allegro, ne irato, ne molto ardente, ne gelido).

Trattasi, come vedono, e come udirono pure a Sion e Savièse, d'uno degli ultimi resti di quella veneranda declinazione a due casi, per cui l'aggettivo predicativo conserva in questi siti l'-s del nominativo singolare latino. Quale esempio citerò il n° 72 del nostro questionario d'ieri : « il cucchiaio è nuovo » *al ćadún e nõfs* di fronte al n° 71 : « un cucchiaio nuovo » *in ćadun neif*.

In tal modo corrisponde in Sopraselva all'italiano « buono » *buns* e *bjen*, tutti e due al singolare ben intenso, a « bello » *bjáls* e *bi*, a « cieco » *ćoks* e *ćiek*, a « mezzo » *mez* e *miets*, a « morto » *morts* e *miert*, a « nobile » *nóbəls* e *niebəl*. — Altri nominativi conservati sono : *ins a seit* (unus habet sitim) per « si ha sete », *nefs* « nipote » e *vendərdìs* « venerdi » (n° 61).

E giacchè trattiamo del nominativo conservato, mi sia pur permesso di mentovar alcuni casi simili — ove però non c'entra l'-*s* finale —, quali l'engadino *lezja* (lectio coll'-*a* fem.) « lavoro di scuola, immagine », *'ćamün'ga* (communio) nel senso di « communione », ed il fatto che ai sostantivi italiani e francesi in *-atóre*, *-ateur* su tutto il territorio grigione corrispondono solitamente dei riflessi del caso soggetto *-átor*, come ad esempio : *mürădar*, « muratore », *'ćaćădar* « cacciatore, *špendrădar* « salvatore », *jürădar* « giudice ».

Desisto dal considerare l'-*s* finale ne' suoi effetti sulla congiuga-

zione e m'accontento d'accennare ancora — fra le numerose caratteristiche fonetiche — due delle più tipiche, communi alle lingue neolatine occidentali. La prima è il mantenimento dell'*l* nel nesso *consonante*+*l*, per cui a « chiave » corrisponde su tutto il territorio *klaf*, a « pieve » *plaif*, a « fiato » *flat*. Della seconda, la palatinizzazione del *ca* e *ga* latini c'intrattenne or ora con acume R. von Planta da un punto di vista del tutto nuovo.

Passiamo ai connotati morfologici. Alcuni di essi fra i più tipici furono trattati coll'-s finale. Oltre al plurale con tale marca si mantenne quì pure, ed in ricca misura, il plurale neutro, e la sua forma è più vicina alla latina che non l'italiana. Invece del toscano « l*e* braccia » <ill*ae* brachia e dell'italiano dialettale « l*e* brass*e* » <ill*ae* brachi*ae* usasi quì *la bráča* « <illa brachia », *la ǯanuła* « <illa genucula, le ginocchia », *la deta* « le dita », *la mẹila*, *la pẹ̄ra* « le mele, le pere », *la krappa* « le pietre », *la prǻda* « i prati », *la 'čarra* « le carra » (die Wagenladungen), *l'ọssa*, « le ossa », *la sudǻda* « i soldati » e numerosi altri ancora.

Anche in numeri « due » e « tre » premessi a tali plurali neutri conservano ivi la forma primitiva latina o quella da essa foneticamente derivata. Vedemmo già alla domanda 41 del questionario che « due » in Sopraselva si presenta in doppia forma, in quella maschile *dus ómans* ed in quella femminile *duas fẹmnas*. Ad esse viene ad aggiungersi quella neutra *dua*, in *dua pẹ̄ra* « due paja », *dua dẹ̄ta* « due dita ». Tria, pur d'uso in Sopraselva, è meglio mantenuto in Engadina, ove si ha *traja štḕra* « tre staîa », *traja mọʒa* « tre moggia », *traja 'čarra* « tre carra », *traja dáinta* « tre dita », *traja mīla* « tre mila », *traja 'čjént* « tre cento » ed altri ancora.

Ebbero pur ieri l'occasione d'udir de' buoni esempi per alcuni fenomeni ladini fra i più noti e più tipici, quali : il mantenimento di ego nella forma di *ju*, *jẹu̯*, *jau̯*, *jọu̯*, *ja*, *ẹu*, *ẹ*, *ẹf*, *ẹ*, *i*, — di fronte al *mi* dell'Italia settentrionale; la formazione del futuro mediante venio + *infinito*, del condizionale su tutto il territorio coll'imperfetto del soggiuntivo : *ju vẹss*, *ju štẹss*, *ju prendẹss* per « io avrei », « starei », « prenderei »; e dei nomi in -ORE ivi femminili come in francese, per cui si ha *la kulǘr* « il colore », *la favǘr* « il favore », *la ǯgarǯǘr* « l'orrore ».

Gli avverbi, d'uso frequentissimo e pronunziati sempre nella stessa forma invariata, per consequenza meglio presenti alla

memoria, più resistenti e meno soggetti ad influssi esteri, vanno annoverati fra ciò che questi idiomi alpini hanno di più singolare ed inaspettato. A far meglio risultare tale originalità e la stretta unità e conformità idiomatica che regna in tutte le tre zone in causa e pur nel resto della Ladinia, sarei tentato d'enumerare le varianti fonetiche di tali avverbi per tutti i Grigioni [1], quali *adīna*, *adũ̄na*, *adẹña*, *adǫ́ina* [2], ecc. « sempre ». Per ovvi motivi debbo però limitarmi ad alcune forme udite ieri a Sedrun, v. a. d. *avu̥nda* [3] « abbastanza », *ęra* [4] « anche », *u̥ssa* [5] « adesso », *kṹra* [6] « quando », *šiłu̥k* [7] « altrimenti », *zun* [8], *fe'ć* [9] « molto avverbio » *bję̀* [10], « molto aggettivo », *di'ć* [11] « a lungo », *antǫ̀ken* [12] « fino a », *marvẹł* [13] « di buon'ora », *anavī̥s* [14] « indietro », *bu'ğẹ́n* [15] « volontieri ».

Al predetto v'è d'aggiungersi che i 14 avverbi or ora citati, salvo

1. Per la *trascrizione* — approssimativa ben inteso — m'attenni in massima al sistema Ascoli modificato. Le divergenze da me addotte non son tali da richieder schiarimenti. Dirò soltanto che all' *s* sonora non corrisponde quì *z*, ma *ʃ* e che *z̃* sta qui per il *ts*, *z* per il *dz*, *'ć* e *'ǵ* per il *tχ* e *dy* del Gartner. A questo *'ć* corrisponde nella letteratura *tg* per la Sopraselva, *ch* per l'Engadina; *ch* in Sopraselva in vece equivale al *ch* italiano (*chi*, *che*, *ki*, *ke*).

2. *Arch. glott.*, VII, 515, *REW*, 211. L'avv. grigione non va certo distaccato dalla costruzione frequentissima in tutto il territorio *ad ün* + *infinito* nel senso di « continuamente », c. a. eṣ. : *el dat ad in dà kul flugì sił iràl* (Breil) « dà ad un dare (cioè in einem fort, sempre avanti continuamente, sempre) col correggiato sull'aia » o *ku̥él 'cànta ad ün 'cantàr* (Sent) « canta continuamente ». Per *l'a* finale cf. gli avv. seguenti colla desinenza *-a*, come pure *tantũna*, *tu̥otüna* « ugualmente » *adũra* « presto », *dafatta* « persino », *damàja* « dunque », *fǫ̀rsa* « forse » ecc.

3. <abunde, *Arch. glott.*, I, 37, *REW*, 53; figura nel più antico documento ladino del sec. XII, Gartn. *Hb.*, 274.

4. *REW*, 2886.

5. *Arch. glott.*, VII, 553, XII, 410.

6. <qua hora, *REW*, 4176.

7. *Arch. glott.*, VII, 546, Walberg, *Parl. Cel.*, 49 a.

8. <de ipso fundo? *Arch. glott.*, VII, 589.

9. <fictus.

10. Forma fra le più discusse (<plerus, plerique, milliarum), *Arch. glott.*, I, p. 101, *ZRPh*, II, 110, XVI, 352A, XXI, 135, XXV, 626, XXXII, 248, XXXVII, 742, Gartner Gr., § 103, Huonder, *Vok. Dis.*, p. 562 (cop. sep. 136), Walberg, *Parl. Cel.*, § 104a).

11. <de icto, *REW*, 4254.

12. <'interhoque, *Arch. glott.*, VII, 526, *REW*, 4158.

13. <mane vigil, *Arch. glott.*, I, p. 66, VII, 535.

14. *REW*, 6684.

15. <voliendo, gaudiendo, *Rom.*, X, 274, *ZRPh*, XXXII, 248.

antọken, che, pur figurando nell'antico engadinese, oggi è sopraffatto da *fin*, *infin*, son d'uso giornaliero — con numerosi altri ancora — in tutto il territorio grigione ed in parte nel resto della Ladinia. Le frequenti indicazioni « obwaldisch », « engadinisch », « tirolisch » del *REW* e di tante altre pubblicazioni non sono generalmente da prendersi nel senso che le relative voci siano rappresentate soltanto nella zona nominata, ma che l'autore unicamente da essa le abbia. Dò rilievo speciale a questo fatto perchè da esso risulta ad evidenza la mentovata stretta unità ed esclusività grigione.

Degni di special considerazione da questo punto di vista sono pure gli avverbi (e preposizioni) locali di direzione ne'Grigioni. Al parere dei nostri gentili ospiti del Tujetsch noi ieri non ci siamo semplicemente allontanati dalla loro vergine valle, non siamo astrattamente « andati via », ma siamo « andati giù e fuori » oppure « in là e fuori », o, per parlar nel loro proprio linguaggio siamo andati *'ģudọ́* (attrove *'ģu ad ọ̄*, *ọ̄ra*) oppure *vidọ̄* (*viadō*). Che andammo « giù » è evidente essendo fra Sedrun e Muster un dislivello di quasi 300 metri. Andammo fuori perchè, uscendo dallo stretto della valle giungemmo al largo. Siamo dunque sbucati, usciti (cioè andati fuori) dallo stretto al largo della vallata. Se al contrario da qui ci movessimo per « penetrare » nel di dentro della Valle di Tujetsch, andremmo « su e dentro » *sidẹ́n* (Tujetsch : *sidáin*). E come si va *'ģu ad ō* e *si ad ẹn*, come lo si pronunzia nella maggior parte della Sopraselva, così vassi pure *nẹu̯ a si*, *nẹu̯ a giù*, *nẹu̯ ad ẹn*, *nẹu ad ò*. Questo *nẹu̯*, *nau̯*, *nọ*, *nan*, a seconda della regione, è il riflesso d'un latino in hac (in) ed ha il senso di « in quà » verso la persona che parla, in tedesco « her ». *Nẹu̯ a si* significa dunque « in quà, verso me, venendo in su », *nẹu̯ a 'ģù* « in quà, verso me, che mi trovo in un luogo più basso di colui che viene o che sta, supposto che prima si trovasse in un luogo più alto ». L'antipodo di *nẹu̯* è *vīa* o *vi* la cui provenienza sarà la medesima come quella dell'omonimo avverbio italiano, cioè il lat. via. La funzione, al contrario, di questo *vì* romancio s'è completamente specificata. Mentre il « via « italiano serve ad indicare un distacco assoluto, astratto, da un dato sito, e corrisponde al tedesco « weg » ed al ladino *davent* < de ab inde, il *vïa* o *vi* ladino, d'uso come gli altri avverbi in questione su tutto il terri-

torio, questo *vīa* ladino denota un distacco relativo, definito, un muoversi dal punto ove trovasi l'interlocutore verso una direzione determinata, una meta relativamente vicina. Esso corrisponde al tedesco « hin » e può tradursi approssimativamente in italiano con « in là ». *via'ǵú, viasì, viadę́n, viadǭ́* significano dunque « in là, verso un punto, un luogo fissato, stabilito, non distante che si trova più in basso, più in alto, più in dentro, più in fuori di quello ove sta l'interlocutore ». A questi deorsum> *'ǵu*, sursum> *si*, in hac> *nęu̯* e *vīa* si posson pur congiunger altri avverbi come ad esempio *antūrn* « intorno » : *el ęi ius si ad anturn ku̯ęi kręšt* « è andato su ed intorno a quella cresta di montagna ». V. il verso 41. nel canto VII del *Purgatorio* :

Licito m'è andar *suso ed intorno.*

Le suddette combinazioni possono ancora esser rinforzate mediante altre particelle, di modo che giungiamo ad un *viadenasì*, *viadena'ǵù* « via e dentro e su », « via e dentro e giù » e via dicendo. Un cacciatore del vicino borgo di Dardin, parlando ad un suo compagno d'un tal gran camoscio, visto nella montagna assieme al compagno alcuni giorni prima, gli vuol dire che ha visto il detto camoscio a passare al disopra d'una sporgenza rocciosa, chiamata Zanin, e si esprime nei termini : « Quel camoscio grande, l'ho visto ieri lì, via e dentro e su, andando sopra Zanin dentro ». *Ku̯ǫ́i kamu̯ć grǫn ai jęu̯ vę́u̯ jęr lęu̯ viadenasi a mǫn* (« ad andando ») *ſur Zanin ęn.*

E le formazioni enumerate fin ora non formano che una sola delle numerose serie di tal genere, serie di forme speciali che nel loro complesso servono a meglio orientare gli abitanti in questi terreni tanto accidentati, divisi e frammentati, e che — in primo luogo — accontentano l'immaginazione di questa gente che vive strettamente legata alla natura e, parlando, sente chiaramente le distanze, le direzioni, le situazioni speciali relative ai siti in questione.

Partendo dalle dette particelle intus *en, aint*, foras, *ora or, o*, sursum ecc. e combinandole fra se o con locuzioni avverbiali, d'uso pure nelle altre lingue neolatine, quali : « di dentro, di fuori, di quà, di là, di sotto, di sopra, in su in giu, in dentro in fuori », combinandole pure con *vart* « parte », *tantar, dèntar* « fra », *trās* « attraverso », oppure con ecce, eccum, illac, inde, ad

summum, ad imum e certi rinforzi che servono ad esprimere l'estremo dell'estremo, come *jọ̄ vir i vir i vir i jọ dim* (engadinese) « proprio, proprio al punto più in fondo », — combinando fra loro in diversi modi tali particelle si ottenne un visibilio, una fioritura veramente esuberante di nuovi mezzi d'espressione, di cui il colto cittadino, abituato ad enunciare tali concetti in maniera astratta, non si fa nemmeno una lontan'idea[1].

1. V. *Le Parler de Sent*, p. 157 e seg. Un'enumerazione completa delle combinazioni d'uso richiederebbe uno studio speciale. Mi limito quindi ad alcuni casi fra i più tipici tolti dal mio proprio dialetto basso-engadino, aggiungendo però che le forme citate in gran maggioranza hanno le loro corrispondenze nel resto del territorio. — All'italiano « in su, in giù » ecc. corrispondono i nessi *in sü, in jo, in vīa, in nan, in aint, in ora*, a « di dentro » ecc. *dadaint*, (*dadṓra*), le quali, congiunte ad altri avverbi danno : *dadáintsü, dadáintjo, dadaintvía, dadaintnán, dadaintṓra*, comme pure *dadorasǘ,-jó, vía,-nán, -áint*. Si dirà, ad esempio : *la š'ćā̍la davant 'ćāʃa e rọ̆ta i na s pọ plü ir dadōrasü, mọ i s što ir dadáintsü* « la scala davanti alla casa è rotta ; non si può più andar in casa salendo per di fuori, ma per di dentro ». Abbiamo pure con *davó* « dietro » *davosü, davojo, vīa, -nan, áint, -ȭra : al 'ćavā́ dà davọōra* il cavallo tira calci, « *è sun passà davò la 'ćaʃa via* » son passato dalla parte di dietro della casa (per non farmi vedere) », *l ẹ̈ ñü davant nán* » è venuto pe' davanti d'una casa, siepe ecc.) verso me ». Altri casi sono *dadaintvart* « nello interno », *dadṓrvart* « all'esterno », *ọrdvart* « al di fuori », *nanvart* « di quà », *vidvart* « di là », *survart* « al di sopra », *sọtvart* « al di sotto ». I detti nessi possono aver dei sensi diversi a secondo dei loro rapporti. Da *tántar, tràntar* <intra-inter « fra » son nati *tantarsü, tantarjọ-vìa -nän, áint,-ọ̄́ra ; l'ẹ̈ müčà tantarọ̄́ra* « è scappato (fuori) attraverso un passaggio stretto (siano, due muri, due pareti, due file di abberi o altro) », *id ẹ̈ʃ ẹr da kụẹʃ buns tantar áint* « infra gli altri vi son pur di quei buoni (frutti od altro) », *la mür ẹ̈ ñüda tantar sü la parai* « il topo è venuto su pel vano fra le due pareti ». *Süsọ́m* « in cima », *josọ́m* « in fondo », *viasọm, nanasọm, aintasọm, orasọm, 'ğọdím* « in fondo (perpendicolarmente) », *oradim* « in fondo » (lateralmente); *l ẹ̈ʃ i aintasom 'ća dal djā̍val* « è penetrato tutto addentro (in un burrone o luogo montagnoso ecc. : in fondo alla casa del diavolo) », *tü štọš štar ọrasọm l'assa ša tü vọ̄š 'ća nọ pọssan far pizaláida* « devi stare in fondo alla tavola se vuoi che si possa far l'altalena ». A rinforzare tali espressioni vi si aggiunge in Engadina e parte del Grigion centrale *viri* o *vif* « vivo » o *kụdi* <eccu-illu : *sü vìrisüsọ́m, sü vivisüsọ́m, süsọm kụdi* « al punto più alto visibile », *l'ẹ̈ ñü nan a viri nan a som al grip mọ ẹ na til a pudǘ tẹnš̆ar* « è venuto fin al punto più estremo della roccia, ma io non ho potuto arrivarci (attingere lui colla mano, con un bastone, una fune ecc. per liberarlo). » Il concetto « in fondo », per dare un solo esempio quantitativo, può esser da queste parti espresso in più d'una dozzina di forme diverse a seconda della direzione e del grado che vi si connette. — Aggiungerò che si usa pur il superlativo *al plü süsọ́m* ecc. Questa forma incontriamo di

L'uso più corrente delle particelle locali in questione, uso di cui bbi occasione d'occuparmi altrove a diverse riprese[1], è quello di orre tali particelle — di solito, ma non sempre, congiunte con n o ad — immediatamente dinanzi ai nomi di villaggi, di camagne, alture, montagne o semplici indicazioni di luogo, allo scopo 'indicare tanto il movimento verso essi, quanto il riposo in essi. ervendoci dei spesso nominati sursum, deorsum, foras, intus, n hac e via, diciamo : « vo, sto GIÙ IN cantina » per « in canna », cioè *'ǵun ćalè* « SU IN camera » *sin kọmbra*, SU IN convento » in *kláu̯štra* « FUORI IN corridoio » *on pierti* (Sedrun) *ọr in pję́rtan* Eng. bassa) per « nel corridoio », « vo su Brigels » *si Bręíl*, *'ǵu ton* giù Ilanz » per « vo A Brigels, AD Ilanz.

Un abitante di Sevgiein, borghetto situato su un'altura a poca istanza dalla predetta piccola città d'Ilanz, *il marcau da Glion*, ella zona più larga e vasta della Val del Reno grigione, la cosietta *Fọ́ppa*, — un tale abitante per esprimer l'idea : « Oggi vo ad lanz e torno stasera a Sevgiein » dirà : *jęu̯ mọn ọz vi tọn a turn u̯esę́ra nęu̯ sęvǧę́in*. Uno d'Ilanz metterà la particella *ọ́ra* <foras ad avanti ai luoghi situati non molto in alto nella direzione verso Coira, cioè nella direzione ove si esce dalla valle e *áinta* <intus d, per quelli dalla parte di Muster, un tale abitante dirà dunque : *ęu̯ mọn* (*ne stun*) « vo o sto » *ọra šluę́in*, *ọra sagọ́ñ*, *ę́nta štrāda*, *ę́nta nâu̯s*, intus avranno pure i villaggi più distanti della Val Lumnezia

requente in Sopraselva al posto di quelle or ora enumerate, come pure *sisúm il tut*. Di solito usasi ivi però la reduplicazione *sisúmsum*, *guidìmdim* (*radìmdim* cc. — Certe combinazioni complesse come *parku̯aisü*, *-jo*, *-áint*, *-ōra*, *-via*, *nan* e *aintparku̯aidient*, *orparku̯airọ̄ra* ecc. non si prestano ad una breve nterpretazione. I nessi *aintaquiaint* — *aintaquaint*, *oraquiora* — *oracora*, *süquisü* — *sücasü*, *nanquinan* — *vicavia* sono esposti nel mio *Parler de Sent* (1897), p. 160. Do peso ad aggiungere al predetto che le forme citate tutte son d'uso frequente giornaliero e che niuna di esse figura qui semplicemente per completare il stema. I congressisti del 1930 troveranno nel « GLOGN, calender romontsch » egalatoci a Muster, fra le « Detgas e praulas (leggende e favole) ord la val 'ujetsch » di Guglielmo Gadola (pag. 4 e seg.), alcuni esempi veramente tipici er i fatti qui sopra esposti. Eccone un unico esempio : *Ozildi havein nus tut in uter maletg da quellas vards e quei tochen* SIDENASI SUM *ils encardens de nies Grischun romontsch* « Oggigiorno ci si presenta un' immagine ben diversa da uelle parti, e ciò (vale) fin su ed entro e su in sommo ai (più remoti) antucci del nostro Grigione romancio ».

1. *Parler de Sent*, p. 159, *Rev. de Ling. rom.*, III, p. 187, v. pure Sievers, *Beiträge*, 54, 1, p. 87, e *Festschrift Gauchat*, p. 84.

ęnla vęlla « villa », *ęnla surkašti*. Tutte quelle numerose terre troneggianti sull'alto tutt'intorno al detto mercato renano saranno segnalate colla particella *si* : *si falęra* (Fallera), *si ladir, si rušęin, si sját* (Seth) ecc. Dicesi pure : *nus męin si mundęun* « andiamo sul piz Mundaun », monte che domina la contrada in causa. Coloro che scendono dai luoghi or ora nominati andranno *'ğu ton, o 'ğul* (deorsu in illu) *markáu*.

Benchè queste particelle — del tutto atone e strettamente congiunte al complemento locale — abbiano assunto la funzione di preposizioni, non credo che gli ultimi casi presentati vadano logicamente disgiunti da quelli senza complemento locale ove le particelle hanno la funzione d'avverbi.

Ed ora ci domandiamo : Donde viene siffatta esuberante fioritura, ignota in simil ricchezza nella maggior parte delle altre contrade neolatine, donde viene questo curioso fenomeno, noto pure in Bregaglia [1] e nel Canton Vallese, come ci espose con mirabil chiarezza Ernesto Muret nella miscellanea Gauchat [2]. L'uso di simili avverbi di direzione essendo notorio per numerosi idiomi tedeschi, siamo facilmente disposti a far entrare il fatto in questione senz'altro nella categoria ascoliana « materia latina, spirito tedesco ». Da diverse indagini però, indagini di data recente sulla lingua e psicologia de'popoli primitivi [3], risulta a tutta evidenza che tali popoli s'industriano dappertutto d'una precisione meticolosa, d'una vera prodigalità, quando si tratta di determinare date posizioni nello spazio.

Di più ci diede Michel Szadrowsky in un suo eccellente studio sulla *Hochalemannische Syntax* (Sievers, *Beiträge*, 45, 1, p. 65) l'indubbia prova d'una rimarchevole influenza ladina sulle formazioni grigioni-tedesche di questo genere.

A tali costatazioni s'aggiunge il fatto che le particelle locali in questione trovansi pur rappresentate tali e quali ne'più antichi documenti ladini sangallesi e grigioni a partir dal secolo nono. In essi leggesi *juso a vicum, sun Mustelgs, su Fovschs* e via dicendo (v. *Rev. de Ling. r.*, III, pp. 157-205). Indubbie tracce di tale uso trovansi pure nei dialetti italiani sin negli Abruzzi. Prova ne danno i vocabolari dialettali, i lavori sui parlari della Valle d'An-

1. V. Sievers, *op. cit.*, p. 87.
2. *Festschrift Louis Gauchat*, 1926, Sauerländer, Aarau, p. 79.
3. W. Havers, *Enumerative Redeweise*, *Indogerm. Forschungen*, Bd. 45, p. 246.

trona e Valle d'Anzasca della Signora Scheuermeier e Dr. Gisling, e la carta 220 dell'*Atlante italiano-svizzero* del Jaberg e Jud. Trattasi di verbi seguiti da *sü*, *ĝü*, *fòra* ecc. come *veñi ĝü*, *andà fòra*, *burlà ĝo*. Pur nelle vecchie scritture provenzali, francesi (come ce lo prova Muret a p. 48 dell'opera sua citata) ed in quelle italiane trovansi simili tracce. Leggesi ad esempio nell' *Inferno*, C. 29, v. 39 :

> Se più lume vi fosse *tutto ad imo*

e nel *Purgatorio*, C. I, v. 100-102 :

> Questa isoletta intorno *ad imo ad imo*,
> là giù, colà dove la batte l'onda,
> porta de'giunchi sopra il molle limo.

e nel C. 4, v. 26 del *Purgatorio* :

> Vassi in Sanleo, e discendesi in Noli,
> Montasi *su Bismantova* in cacume.

Montasi dunque « su Bismantova », montagna del territorio di Reggio Emilia, come si va *si mundẹụn* (Piz Mundaun) *o sü Telf*, altura nelle vicinanze di Sent, Engadina.

Da quanto dissi finora mi sembra risultare che i germogli i quali produssero sul suolo grigione la mentovata ricca vegetazione, pur trovavansi disseminati in altre, forse in tutte le terre latine. Ma mentre in esse nuove piantagioni vennero a soffocarli quasi completamente, quì, protetti da necessità vitali, dalle eterne montagne, e, corroborati senza dubbio dall' incrociamento con simili germi pervenutici dalle immigrazioni vallesane ed altre immigrazioni germaniche posteriori, allignarono e prosperarono come forse in nessun altro sito, contribuendo in tal modo a dare un carattere tutto speciale alla flora della loro contrada.

Non meno delle caratteristiche fonetiche, morfologiche e sintattiche finora esposte contribuirono quelle d'indole lessicologica a far spiccare la straordinaria originalità ed indipendenza dell'idioma in causa. Tale esclusività grigione risulta colla massima evidenza dalla gran maggioranza delle carte nell'atlante Jaberg-Jud. E ieri, Signore e Signori, udendo le risposte dei contadini tujeccini non poterono certo a meno d'aver tale impressione. Non è il caso di riprodure quì la lunga lista di voci strane, in parte certo preromane, udite a Sedrun per le parti della casa e le parti del corpo, quali

talǫna « nuca », *šliat* « esofago », *lǫm* (molle) « polmone », *dīr* (duro) « fegato », o per i termini di cucina, come ad esempio *ćadún*, engad. *šdun* « cucchaio » o quelli chiesastici, trattati dal Jud alcuni anni fa con tanta maestria. Mi limito ad alcuni vocaboli tolti dalla sfera politica come *kuví'ć* « capocomune » *mištrǟl* « presidente distrittuale », *pardę'ća* « testimonio », *dę̄rʃ̂ər* « giudicare », *darʃ̌ǟrdar*, *truvédar*, *jürǟdar*, *'ģęráu̯* « giudice », *dar'ćīra*, *dręttǘra* « tribunale », *truvamén* « sentenza », trattati nelle *Romanische Forschungen*, XXXII, p. 389.

De' numerosi casi tipici nel campo semasiologico non presenterò che uno solo : Il verbo *salvá*, *salvę́r* *salvǟr* presentasi quì, fino all'epoca più recente, esclusivamente, può dirsi, nell'accezione di « serbare, ritenere, conservare ». Tale senso è pur d'uso in Italia a lato a quello molto piû frequente di « sauver, retten », ma ne' Grigioni l'accezione « serbare » sovverchiò in modo tale da render *salvar* addirittura sinonimo di « tenere » nel senso figurato.

Per « celebrar una festa », « tenere una radunanza », « tener la parola data » dicesi da Tujetsch fino al confine austriaco, v. a. d. dappertutto, *mutatis mutandis* : *salvár üna fęšta, salvár radunánza, salvár il plęd dat*. *Salvár bǫf* vuol dire tenere il bue, il toro, « cioè » esser fecondata parlando d'una vacca. « Un libro religioso engadinese del sec. XVII, parlando di certa gente che non prende sul serio i fatti della religione, dice : *chi salvan ün spass ed ün gö tuot igl ʃat da la religiun* » che considerano uno scherzo ed un giuoco tutto il fatto ecc. » D'un egoista può dirsi qui, a Muster nel senso di « quello tiene tutto per se » : *Ku̯ęl sálva tut per sasę́z*, oppure ». « S'è contenuto in maniera malprudente di fronte a tal e tale » *el a sasalváu̯ malprudę́nts ankúntar tal e tal*. « Quegli non sa tener la gente di servizio » dicesi nel Grigione centrale e pure altrove : *ku̯ę́l po bi'ć salvár la servitít*. Un altro esempio tolto pur da quella zona è : *i sálf ka* « ritengo che, son d'opinione che ».

A « retten » corrisponde nel Grigione solitamente *špęndrǟr*, *spindrà* < expignorare. Il ricco materiale che possediamo per la voce *salvar* ci dà la prova che tal verbo non subentrò in parte a *špendrǟr*, specie in Engadina, che in un periodo molto recente.

*
* *

Alla caratteristica grigionese fin quì esposta dell'isolamento quasi assoluto e dell'unità di lingua ve ne sarebbero d'aggiungere altre d'indole ben diversa. Ricorderò fra altro il traffico considerevole che popolò ed animò largamente gl'importanti e numerosi valichi grigioni dall'epoca romana fino al secolo scorso, traffico che non mancò d'imprimere le sue orme nell'idioma in causa. Ricorderò pure l'estesa espatriazione periodica con regolare ritorno in patria, tipica in tutti i tempi per queste popolazioni. Di notevole portata per lo sviluppo speciale romancio fu pur l'influenza germanica di frequente stata considerata dall' Ascoli, Gartner ed altri ancora.

Dobbiamo rinunziare per oggi a simili indagini e dedicare il breve tempo che ci resta ad un fenomeno apparentemente del tutto opposto a quello fin quì trattato, tanto opposto che a prima vista sembra escluderlo. Intendo parlare della straordinaria varietà idiomatica che regna in queste regioni. Per ben comprenderla devesi tener conto del fatto che i medesimi ostacoli naturali i quali scindono la totalità del territorio da ciò che lo circonda, separano, non nella stessa misura, ma pur separano, le diverse sue valli l'una dall'altra. A tale distacco aggiungesi poi l'autonomia politica quasî completa de' singoli comuni, il loro guardingo isolamento attraverso i secoli fino ai giorni nostri. Tali stimoli disgiuntivi furono efficacemente corroborati dalla gran libertà di movimento che regnò continuamente in queste parlate quasi del tutto sciolte dal freno d'una lingua letteraria comune a tutti e da tutti riconosciuta.

Dal predetto stato di cose nasce una sorprendente divergenza fonetica, lessicologica e sintattica fra zona e zona, circondario e circondario, comune e comune, una divergenza tale da ostacolare di primo acchito la comprensione fra le zone più remote, quali l'Engadina e la Sopraselva.

Non è agevole il fissare confini e relazioni fra questi due distintivi grigioni, l'unità di lingua da un lato e la varietà dall'altro. In massima però risulta una mirabile unità nei fatti fondamentali, essenziali, decisivi, un sorprendente divario ne' particolari. A corroborazione di questo fatto non ci mancano le prove. Una tale di grande evidenza ci offre il confronto fra le corrispondenze ladine al mangiabile vaccinium myrtillis e quelle del meno mangiabile vaccinium uliginosum nella bellissima *Genealogia de' nomi designanti il mirtillo* di Vittorio Bertoldi.

La mentovata grande varietà linguistica regionale è precipuamente d'origine fonetica. Tale fatto risulta ad evidenza dalla raccolta comparativa e sinottica dell'Ascoli alla pag. 242 e seg. dell' *Arch. glott.*, I, dal § 200 in Gartner *Ractor. Gram.* e dalle liste confrontative del *Dialekt von Bergün* di M. Lutta. Basta tener conto dei diversi riflessi di AU primario e secondario nei tre borghi successivi della Bassa Engadina, Sent, Schuls (Scuol) e Fetan (Ftan), a circa 5 chilometri di distanza l'uno dall'altro, per farsi un'idea dello stato di cose in questa Romania in miniatura. Ad aurum e falsum corrispondono : a Sent *ǫr* e *fǫs*, a Schuls *ār* e *fās*, a Fetan *áu̯r* e *fáu̯s*.

Di straordinaria divergenza è lo sviluppo del ū latino nelle diverse zone grigioni. Già la prima tappa che ci condusse all'*ü* diede molto filo da torcere. Di essa c'intrattenne un'oretta fà il Dr. Planta. Giunti a quest'*ü*, esso non rimase intatto che nell'Engadina, altrove si ridusse ad *i* e poi ai suoni corrispondenti all'*i* lungo latino nelle diverse contrade. Murum divenne *mür*, *mükr*, *mir*, *mẹ́ir*, *mǫ́ir*, *mékr*, ecc. La proposizione italiana : « Ho visto un topo (mus, murem) ad andar in gran fretta (oppure con grande angoscia) su per un muro » suona in Engadina bassa *ę-n-a viss ina mür ad īr bẹ́ angǫ́šas sü par in mür*, in Sopraselva *jęu̯ ái víu ina míur ad ì kun grǫnda furtína si par in mir*, a Casti (Tiefenkastel nella Valle dell'Albula) : *I va vi ęna mẹ́ir ad ẹ́ir kun grǫnda furtẹ́ña sẹ par ęn mẹ́ir*, nel vicino Alvagni (Alvaneu) *ęu̯ va víu ina mǫ́ir ad ǫ́ir kun grǫnda furtǫ́ina sǫi par in mǫ́ir*, nel Surses (Oberhalbstein, Valle della Giulia) *I va vi ęna mẹ́gr ad ękr kun grǫ́nda furtẹ́ña se par en mẹ́kr*, nell'Engadin'alta *ẹ̀-d-ę vigſ üna mügr ad ir bẹ́ angúəšas sü par ün mükr*.

Oltre alla menzionata gran varietà di suoni, compreso il noto fenomeno, trattato pur ier l'altro a Sion pel Vallese, della consonante parassita in *mękr*, *mükr*, *ikr* ecc., spicca da questi esempi il fatto che fortuna assume il senso di « timore, paura, angoscia », e, specie in Sopraselva, quello di « fretta ». Trattasi d'una voce discussa di frequente pur per altri idiomi neolatini e d'altra provenienza, ma nessuno fra essi può vantarsi d'una tale varietà di sviluppo come il ladino. Le diverse centinaia di spogli che il *Dizionari rumantsch* possiede per questa voce rispecchiano con mirabile evidenza le numerose e quasi impercettibili sfumature che

condussero tal vocabolo dal senso neutrale di « caso », « sorte », « destino » e di « mala sorte, sfortunio, disgrazia, sciagura » a quello di « veemenza, impeto, eccitazione, passione, bramosia, smania, gola » d'una parte, ed « eccitazione, ansia, timore, frenesia, fretta » dall'altra, fino a giungere al senso di « breve istante, momento, attimo ».

Per quest'ultimo significato ci offre il simpatico poeta soprasilvano Gion Caspar Muoth nella sua lirica *Alla Patria Grischuna* un esempio di grand'evidenza :

> Ti has miu cor, mitschaus ina furtina,
> O car Grischun, tier tei turn jeu adina.

« Tu hai il mio cuor, scappato un momento (cioè : allontanatomi da te per breve tempo), o car Grigion, da te ritorno sempre ».

Pel resto dello sviluppo in questione debbo limitarmi ad alcuni pochi cenni : *a la furtǘna* significa in Engadina e parte del Grigion centrale « a casaccio », in tedesco « aufs's Geratewohl ». In certe esclamazioni come *furtüna grǫ́nda! fortǘna* da la *bǫ́š'ća* (degli alberi), *furtǘna dal vivęnt dīa* « del vivente Iddio »; che esprimono oggi semplicemente il concetto di sorpresa o stupore, fa capolino la *furtüna* usata dai vecchi nel senso di « mala sorte », accolta però dalle nuove generazioni, più schiarite e meno supertizziose, in modo più sereno e con una punta d'ironia, tanto da poter tradurre l'italiano « Perdinci, di nuovo un asciugamani che comincia a logorarsi ! » coi termini : *furtǘna da la bǫš'ća ! dar'ćǫ́ ün süęntamę́ms 'ći kumęnz -ad- ikr !*

Le vecchie scritture pullulano di *furtinas* e *furtünas d'aura* nel significato di « fortunali, temporali, bufere, burrasche », di *furtünas d'aua* « innondazioni » *f. da fö* « incendi », *f. da mar* « naufragi », e di *furtüna* pura e semplice nel senso di « disgrazia ». Persino la tremenda catastrofe di Piuro, la sommersione completa di questo ricco borgo nelle vicinanze di Chiavenna, avvenuta nel 1618, è chiamata dal Vulpius una *furtüna*. E Johannes Martinus, nella sua *Philomela*, canta :

> Tü cun amur da tuotta furtüna
> Ns'hast liberats e privels ardaints.

« Tu con amor da ogni sciagura ci hai liberati e da pericoli imminenti ».

Fin nel più antico testo nostro stampato, la traduzione del nuovo testamento di *Gtachiam Biffrun* nel 1560, *furtüna* si presenta solitamente ed a diverse riprese nel senso di « forza, veemenza, impeto, furia ». Cosi egli traduce il verso 56 nei Fatti degli apostoli, Cap. VII « et impetum fecerunt unanimiter in eum » coi termini : *cun fortüna l'g currittan adoes* « con impeto gli corsero addosso ».

Per esprimere l'idea « agitato ed ingolfato com'era, non m'ha neppur visto » dicesi a S-chanf in Engadina : *da las furtünas num-ọ́-l nię́n'ća viks*. Nelle *Annalas* del 1886 (p. 399) leggesi d'un cestino ricolmo d'ogni grazia di Dio, cestino che eccita la curiosità degli astanti, tanto che l'autore, nell'idioma di Cierf, valle di Monastero, si rivolge a noi dicendo : « A te, lettore, voglio ora spifferare le meraviglie che v'erano dentro », e s'esprime : *A tai lectur vögl ossa póttar*[1] *chai* ANGUOSCHAS E FURTÜNAS *ch'id era quaint*. Le cose meravigliose del cestino son dunque incarnate in « angosce e fortune ».

Nella Tumliasca *avę́ furtę́ña da zi'ćẹ* significa « aver gran voglia, bramosia irresistibile, gola di qualchecosa ».

Più frequente nel Grigion centrale è l'accezione « paura ». Un nostro corrispondente di *Veulden* (Feldis) che troneggia in alto all'entrata della Tumliasca, fa parlare ad un ragazzo andato in montagna e non ancora da essa ritornato, e scrive : « mio babbo è stato in grand'ambascia per me », *meu bap a gieu egna furtegna ṣcarschanteu per me*.

Per la Sopraselva udimmo ieri sera alla Corona, detto con tanto garbo da quella fresca nonnetta della « Stiva festiva » di P. Maurus Carnot (regalataci, p 4, ultima strofe) :

Igl aunghel cun furtinas
Semn'o sil mund entir
Lungatgs de tuttas uisas
Ch'entscheivan a flurir.

« L'angelo con premura semina attraverso il mondo intiero linguaggi d'ogni guisa che cominciano a fiorire ». Qui *furtina* sta fra « agitazione, premura e fretta ». È però da dirsi che la nostra voce in

1. Da *pọ́tt* <Bote « messo ». L'engadino *potár* « divulgare, rivelare, palesare segreti, sempre in senso peggiorativo o disprezzativo, divenne, in questa valle, ove la desinenza dell'infinito è atona per regola *pọ́ttar*.

Sopraselva s'è ormai assodata nel senso esplicito di « fretta ». Un proverbio dice : *grọnda furtīna šliáta frīna* « gran fretta cattiva farina ». *Kụẹi ẹi in um špir furtīnas* vuol dire « è un uomo che è sempre in fretta e in furia », *as tanjẹ́ntas furtinas?* « hai proprio tanta fretta ? L'*Amitg dil Pievel* del 1849 (n° 11) ci dà l'utile insegnamente secondo il quale « l'esperienza giornaliera comprova che i bisognosi, gl'indigenti hanno maggior furia d'accasarsi (d'entrare nello stato di matrimonio = *letg* < legem) che non i ricchi », e dice : *L'experienza da mintga di muossa..... ch'ils munglus hagien pli gronda furtina d'intrar el stand de letg ch'ils rehs*. Trattasi dunque d'una *furtina* che porta raramente gran fortuna.

Tale fortuna, v. a. d. quella « prospera o secunda » è del tutto sconosciuta — in questa forma — ne'Grigioni fin nella prima metà del secolo scorso. In Engadina, ove la propria forma coincide con quella lombarda ed è vicina a quella toscana e ove le relazioni coll'Italia furono e sono ancora assidue, l'accezione italiana di « fortuna = buona sorte » allignò in modo tale da mettere in pericolo la ricca fioritura quì sopra mentovata e da sloggiare quasi la voce *vantüra* in questo senso.

Pur nella Sopraselva e nel Grigion centrale la « fortuna » italiana, e forse anche quella latina, entrò in concorrenza. Ma essa non si trovò di fronte a *furtína*, ormai del tutto individualizzata ed indispensabile per esprimere il concetto di « fretta ». L'avversario di tale « fortuna = buona sorte » è qui da cercarsi nella parola *klę́ć* che non è altro che il tedesco « Glück ». Nella sua lotta contro tal germanismo essa restò invariata nella forma, v. a. d. non subì alcuna modificazione fonetica, di modo che si può dire : *kụę́l a 'ǵiu furtína da far fortūna* « ha avuto fretta di far fortuna ».

*
* *

Ed ora, illustri colleghi, egregi rappresentanti degli studi romanzi, mi permetteranno certo d'augurare pure in nome Loro, che questa Dea Fortuna che tanto svolazzò, ed in fogge sì variate — per ben più di mill'anni — lungo ed attraverso le scoscese moli che costeggiano — fidi custodi — queste valli alpine, ... ora mi permetteranno d'augurare che essa, la Dea Fortuna, non voglia abbandonarle, e che continui pur ora e nell'avvenire, ad aleggiare fra le loro vetuste tradizioni e quella nostra favella materna minata da ogni parte.

E di questa favella, di questa modestissima figlia di Roma, mi provai oggi d'evocare in due tratti un barlume del campestre sembiante.

Non volli in quest'occasione porger Loro di quelle cose che Li accerchiano giornalmente copiose. Non volli mescer d'un'anforetta in bigonce ricolme. E non è certo in cerca di pura scienza, di dottrina e teorie, che Loro, Signore e Signori, si son mossi dalle Loro Università per venir fra le nostre montagne, fra i nostri contadini e pastori, ma bensì in cerca di vita, di vita vera, di quella vita che è fonte d'ogni sapere.

E di tale vita m'industriai, Signore e Signori, d'offrir Loro oggi alcune stille.

St. Gallen. C. PULT.

Le Gérant : A. TERRACHER.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MCMXXXI



V. pag. 101.
Jmpronte Grigioni.

1:500.000.

Atlas linguistique de la France, p. p. J. GILLIÉRON et E. EDMONT. 35 fascicules de 50 cartes chacun ; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique.. 2000 fr.

— **Atlas linguistique de la Corse,** par J. GILLIÉRON et E. EDMONT. Parus Fasc. 1 à 4 de 200 cartes. Le fasc. in-folio.......................... 75 fr.

Atlas linguistique de la Basse-Bretagne, p. p. Pierre LE ROUX, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Rennes. Formera 8 fascicules. *Parus.*

Fascicule I. — Préface de G. DOTTIN.............................. 50 fr.

Fascicule II. — 100 cartes linguistiques.............................. 50 fr.

Prix VOLNEY à l'Institut.

On vend à part :

— **Table de l'Atlas linguistique de la France,** gr. in-8° de VIII-519 pages. 100 fr.

— **Supplément.** 1920, fort vol. in-4° de 300 p. à 3 colonnes....... 120 fr.

— **Cartes muettes de l'Atlas linguistique** préparées pour l'Étude philologique et linguistique des mots.

Atlas linguistic del Catalunya, p. p. A. GRIÉRA. Barcelone, 1923-1927, I à V. 5 fasc. in-f° de 200 cartes en deux couleurs, chaque fascicule cartonné.. 300 fr.

Atlas linguistique pour servir à l'étude du duel en Slovène, par Louis TESNIERES. 1924. Un vol. in-8° de XX-454 p. et un atlas in-4° obl. de 42-VI p. et 70 cartes dont 5 en couleurs. Les deux volumes............................ 200 fr.

Atlas linguistique des Vosges méridionales, par O. BLOCH. In-4° de XXIX-33 p. (nomb. cart. linguist.)... 45 fr.

MEUNIER (J.-M.). — **Étude morphologique sur les prénoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais.** In-8°, avec une carte.............. 45 fr.

— **Atlas linguistique et tableaux des prénoms personnels du Nivernais.** Supplément à l'étude sur les prénoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais. In-fol. de 15 cartes et 15 tableaux.......................... 75 fr.

— **Monographie phonétique du parler de Chaulgnes, canton de la Charité-sur-Loire (Nièvre).** Avec une carte et 21 pl. (Figures détruites de 1 à 8). In-8°. 45 fr.

— **Index lexicographique de tous les mots celtiques, grecs, latins, bourguignons, chaulgnards, etc.,** contenus dans la monographie du parler de Chaulgnes. In-8°.. 30 fr.

Les 4 volumes ensemble.. 180 fr.

THOMAS (A.). — **Rapport sur une mission philologique dans le département de la Creuse,** carte. 1879, in-8...................................... 4 fr. 50

— **Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII.** 1879, 2 vol. in-8°, br., carte... 45 fr.

THUROT (Ch.). — **De la prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle.** D'après le témoignage des grammairiens. Tome I. In-8°. IV-568 p. 100 fr.

Tome I seul réimprimé de cet ouvrage très rare.

LES CLASSIQUES
DE L'HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE LOUIS HALPHEN

1. **Éginhard**, *Vie de Charlemagne*, publiée et traduite par Louis HALPHEN. Un volume petit in-8°, de XXIV-128 pages (1923).
   Édition complète (texte et traduction). *Prix*.. Broché : **10** fr. **00** Relié : **12** fr. **00**
   Texte latin seul (XXIV-61 p.)........ — — **3** fr. **50** — **6** fr. **00**
   Traduction seule (XXIV-78 p.)...... — — **5** fr. **50** — **8** fr. **00**
2. *Le dossier de l'affaire des Templiers*, publié et traduit par G. LIZERAND. Un volume petit in-8°, de XXIV-229 pages (1923).
   Prix.......................... Broché : **15** fr. **00** Relié : **18** fr. **00**
3. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse ; tome I (1464-1474). Un volume petit in-8°, de XXXIV-257 pages (1924).
   Prix.......................... Broché : **18** fr. **00** Relié : **21** fr. **00**
4. *Histoire anonyme de la première croisade*, publiée et traduite par Louis BRÉHIER. Un volume petit in-8°, de XXXIV-258 pages (1924).
   Prix.......................... Broché : **18** fr. **00** Relié : **21** fr. **00**
5. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, tome II (1474-1483). Un volume petit in-8°, de 351 pages (1925).
   Prix.......................... Broché : **21** fr. **00** Relié : **24** fr. **00**
6. **Commynes**, *Mémoires*, publiés par J. CALMETTE, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, avec la collaboration du chanoine DURVILLE ; tome III (1484-1498). Un volume petit in-8°, de 442 pages (1925).
   Prix.......................... Broché : **24** fr. **00** Relié : **28** fr. **00**
7. **Nithard**, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, avec un fac-similé des Serments de Strasbourg, publiée et traduite par Ph. LAUER. Un volume petit in-8°, de XX-172 pages et une planche (1926).
   Prix.......................... Broché : **12** fr. **50** Relié : **16** fr. **00**
8. **Bernard Gui**, *Manuel de l'inquisiteur*, publié et traduit par G. MOLLAT, avec la collaboration de G. DRIOUX, tome I. Un volume petit in-8°, LXVIII-197 pages (1926).
   Prix.......................... Broché : **15** fr. **00** Relié : **19** fr. **50**
9. **Bernard Gui**, *Manuel de l'inquisiteur*, publié et traduit par G. MOLLAT, avec la collaboration de G. DRIOUX, tome II et dernier. Un volume petit in-8°, de 170 pages (1927).
   Prix.......................... Broché : **12** fr. **50** Relié : **16** fr. **00**
10. **Loup de Ferrières**, *Correspondance*, publiée et traduite par L. LEVILLAIN, tome I (829-847). Un volume petit in-8°, XXII-259 pages (1927).
   Prix.......................... Broché : **20** fr. **00** Relié : **24** fr. **00**
11. **Suger**, *Vie de Louis VI le Gros*, éditée et traduite par Henri WAQUET, archiviste du département du Finistère. Un volume in-8°, XXVIII-332 pages et une carte (1929).
   Prix.......................... Broché : **25** fr. **00** Relié : **30** fr. **00**
12. **Richer**, *Histoire de France* (888-995), publiée et traduite par R. LATOUCHE, tome I. Un volume petit in-8°, XVI-303 pages (1930).
   Prix.......................... Broché : **25** fr. **00** Relié : **30** fr. **00**
13. **La chanson de la Croisade Albigeoise**, publiée et traduite par E. MARTIN-CHABOT. Un volume petit in-8°, XXXVI-304 pages et une carte et cinq planches.
   Prix.......................... Broché : **27** fr. **00** Relié : **35** fr. **00**

Réduction de 20 p. 100
sur les prix des volumes brochés pour les souscripteurs à la collection complète.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXI